LA REVUE MODERNE



SERAI-JE ASSEZ BELLE? — *A. WEISZ*

REVUE MENSUELLE

PRIX: 25 SOUS

UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMÉRO

Aux aimables lecteurs et lectrices de

"LA REVUE MODERNE"

et de

"TOIL'ETTA"

Nous venons vous remercier de l'encouragement donné à notre concours en vous montrant si intéressé à une industrie de chez-nous. 3276 noms nous ont été suggéré. L'heureuse gagnante de notre concours est

MELLE CARMEN DUPUIS

DE LA RUE SWEETLAND - - OTTAWA, ONT.

en nous suggérant le nom gentil de

"Parfait Bonheur"

que notre jury a choisi après une délibération sérieuse.

" Nous tenons à remercier Mlle Dupuis de l'heureux choix et nous espérons que le **" PARFAIT BONHEUR "** s'unira à elle pour le grand voyage de la vie."

Nous enverrons à qui en fera la demande un numéro de notre revuette " Toiletta " et ce gratuitement.

Toujours à votre service.

Le parfum **"PARFAIT BONHEUR "** sera en vente vers la mi-octobre à l'occasion du cinquième anniversaire de notre parfumerie.

Le prix de ce parfum sera 35c la bouteille d'essai et mis dans une petite boite bleue. N'en acceptez pas à la mesure.

LA SEULE PARFUMERIE CANADIENNE-FRANCAISE

LA PARFUMERIE J. J. JUTRAS

1739, AVE. PAPINEAU **MONTREAL.**

Un Développement d'un siècle

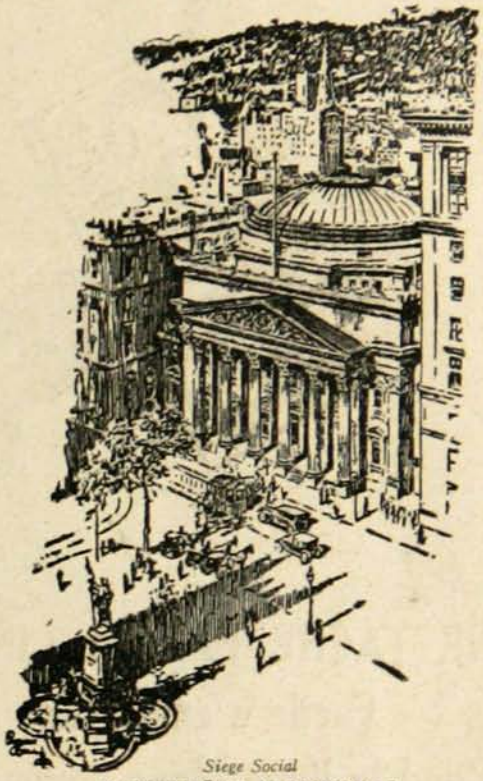
UNE confiance inébranlable dans les destinées du Canada, une coopération active et incessante à son activité commerciale et son développement industriel, telles ont toujours été les bases de la politique de la Banque de Montréal.

La Banque possède aujourd'hui, dans tout le Canada, des succursales qui s'adaptent aux besoins spéciaux de chaque localité. Ses disponibilités, ses réserves et son actif lui permettent de faire face à toutes les éventualités. Telles sont les conditions dans lesquelles elle poursuit la réalisation de sa politique fondée il y a plus d'un siècle et qui consiste à prendre une participation toujours plus active aux progrès du Canada.

BANQUE DE MONTREAL

Fondée il y a plus de 100 ans

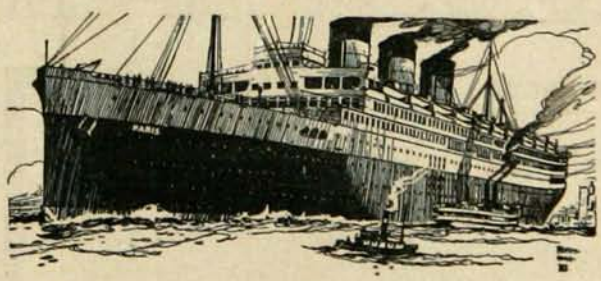
L'actif total dépasse $650,000,000.00



Siege Social
BANQUE DE MONTREAL
Montréal.

Compagnie Générale Transatlantique

Ligne Française



NEW-YORK — PLYMOUTH — LE HAVRE

par les paquebots:

PARIS, — FRANCE, — LAFAYETTE.

NEW-YORK—LE HAVHE—PARIS

par les paquebots:

ROCHAMBEAU, — SUFFREN, — LA SAVOIE, ROUSSILLON, — CHICAGO.

NEW-YORK—VIGO—BORDEAUX

par le paquebot LA BOURDONNAIS

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée

Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2605—24, Notre-Dame Ouest, Montréal

Articles de Bureau

LE PLUS GRAND CHOIX SANS EXCEPTION

Garnitures de bureau en cuivre, Encriers, etc.
Classeurs de bureau, Aiguiseurs automatiques.
Plumes Réservoir, Crayons or, argent,
Cahiers et livres blancs à feuilles mobiles.
Boîtes en métal à argent, à lettres, à documents.
Machines à écrire, papiers et accessoires.
Sous-mains buvard, paniers, protège-chèques.
Certificats, sceaux en métal et en caoutchouc.
Travaux d'impression et de reliure.

Attention spéciale apportée aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE D'ARTICLES DE BUREAU.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires, Papetiers, Importateurs

43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Le BLEU Liquide "CHINOIS"

est plus économique et bien meilleur que tous les autres bleus, soit en liquide ou en cubes solides.



DEMANDEZ A VOTRE EPICIER DE VOUS LE PROCURER

NE TACHE PAS LE LINGE

Facile à employer

Rend le linge blanc comme la neige

Fabriqué à Montréal depuis 1892 } **Par H. F. PACAUD & CIE,** 641 rue S.-PAUL, ouest

---

La Poudre à Pâtisserie **COOK'S FRIEND** **Soulève la Pâte le Plus Haut**



Médailles d'Or aux Expositions

Fabriquée en Canada depuis 1862

Rend la Pâte poreuse, légère et digestive

LA PLUS ECONOMIQUE

Le temps l'a démontré

La popularité de la Poudre à Pâte Cook's Friend n'est ni imaginaire ni fantaisiste. Elle repose sur la satisfaction véritable qu'elle donne. Il y a plus d'un demi siècle que la

Poudre à Pâte Cook's Friend

sert à fabriquer les nourritures les plus succulentes et les plus hygiéniques des Canadiens.

L'avez-vous déjà essayée ?

Envoyez-nous votre adresse et vous recevrez GRATUITEMENT une boîte-échantillon de " COOK'S FRIEND " par la poste, avec recettes pour pâtisseries. Ecrivez à COOK'S FRIEND BAKING POWER CO. LTD., 641 rue St-Paul, ouest, MONTREAL, P.Q.

LA REVUE MODERNE

LITTERAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Directrice: Madame HUGUENIN (Madeleine)

Rédigée en Collaboration

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

Téléphones:
Direction et Rédaction: EST 1418
Publicité et Impressions: MAIN 3272

Rédaction et Administration: 147 rue Saint-Denis Publicité et Impressions: 198 Est, rue Notre-Dame

4 Année—No 11 S'unir pour grandir Montréal, Septembre 1923

ORGANE FRANÇAIS OFFICIEL DE L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS

SOMMAIRE:

		Pages
La Revue Moderne dans la voie de Nouveaux Progrès	Madeleine	5
Le Théâtre Français à Montréal	M. G. H.	6
Une lettre	René Deville	6
Ceux qui nous font honneur : Le Dr G. E. Milette	Madeleine	7
Violette	Sr G.-M.	8
On demande des auteurs	Victor Morin	9
Au pays de l'Epinette noire	Claude Marois	10
La Douleur de la Ville	Marcel Dugas	13
Les Amis de la Revue Moderne		14-15
Voyage autour du monde	L'Abbé E.-J. Auclair	16
Villégiature d'autrefois et d'aujourd'hui	A. De Celles, fils	20
Livres et Revues	Louis Claude	50
Notes et Echos	Luc Aubry	52
ROMANS:—		
La jolie fille d'Arras	Gabrielle Réval	23
Magali (3ème partie)	M. Delly	55
LE COURRIER DE MADELEINE:—		
L'Entre-Nous	Madeleine	49
Les Choses Féminines	Soeur Marthe	46
La petite Poste	R. E.	49
Le Crochet de Fil	Mme R. V.	51
Etudes Graphologiques	Claude Ceyla	53

Nos Illustrations: — *Dr G. E. Milette; — Vue générale d'Amos; — Ecole de la Reine; — La première maison d'un colon; — Ferme de M. J. A. Cloutier; — Les amis de la Revue Moderne; — La Pointe-au-Pic* (4 *vignettes*); — *Petit tapis; — Dessus de piano à queue; — L'Empress of Scotland.*

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués

CLINIQUE PRIVÉE DU Dr. PRÉVOST

Des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

Voies Génito-Urinaires

Maladies des reins, de la vessie et des organes génitaux

Maladies vénériennes et maladies de la peau

460, rue ST-DENIS Tél. Est 7580

"Un bon livre est un ami"

Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom

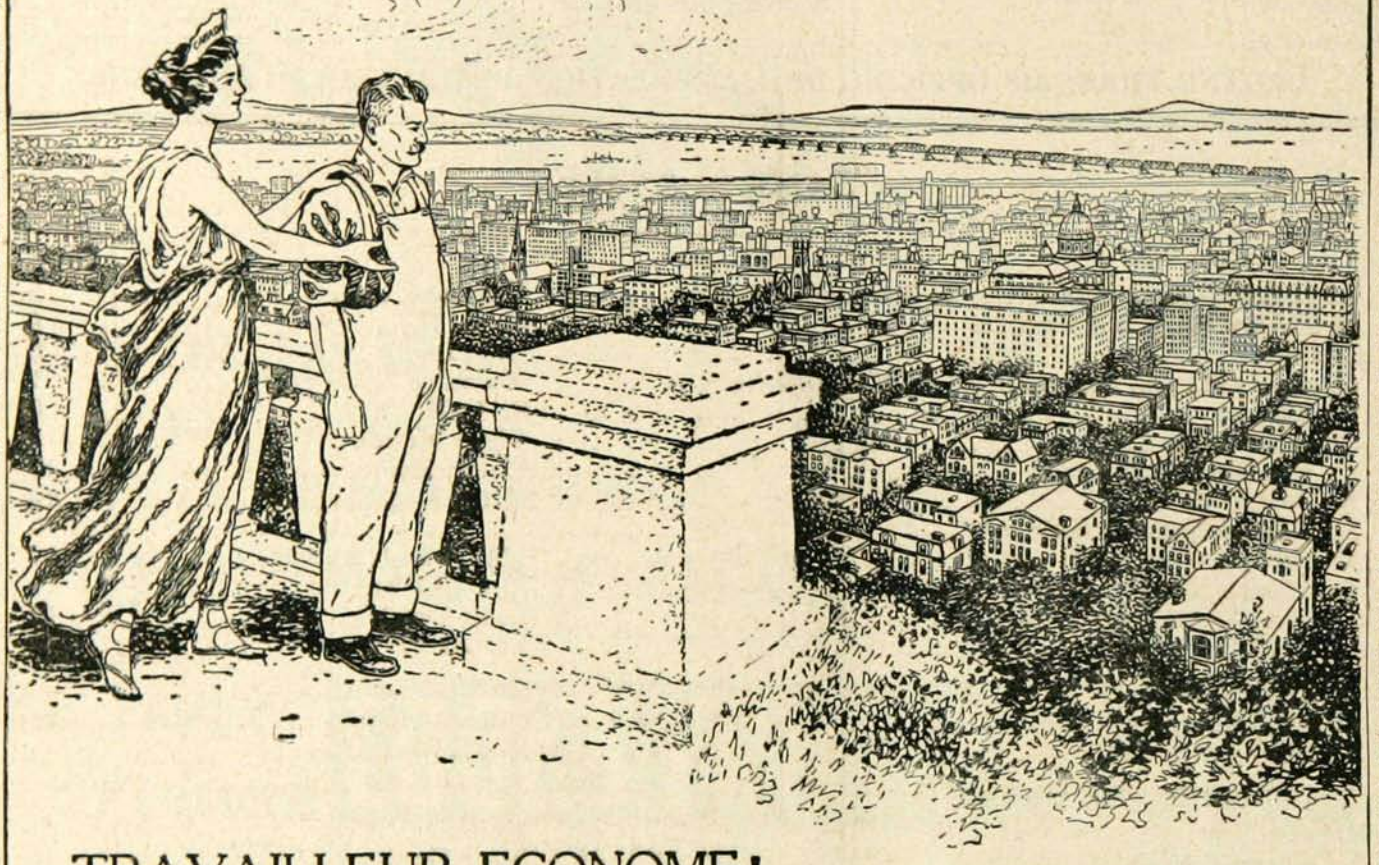
251 Est, rue Ste-Catherine

MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés.

Téléphone: Est 2551.

FÊTE DU TRAVAIL
1923



TRAVAILLEUR ECONOME!

Contemple avec fierté cette belle et grande ville, ses superbes édifices, ses immenses usines, ses chemins de fer, son port magnifique!

Tout cela, nous le devons à la puissance de l'ECONOMIE et au génie du TRAVAIL.

Ton bras vigoureux, mû par le sentiment du DEVOIR envers ton Pays, ta famille, et envers toi-même, a rendu possible cette splendide cité, orgueuil du Canada.

GLOIRE A TOI!

LA BANQUE D'EPARGNE

DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

"La Grande Banque des Travailleurs"

Bureau principal et seize succursales à Montréal.



A. P. LESPERANCE,
Gérant Général.

La Revue Moderne dans la voie de Nouveaux Progrès

Par MADELEINE

LA REVUE MODERNE fermera, avec son édition d'octobre, ses quatre années d'existence, pendant lesquelles elle a assisté à la disparition de quelques revues, à la faillite d'autre, sans cesser de continuer solidement et prudemment l'œuvre qu'elle s'était imposée. Pendant ce temps, la directrice, aidée d'un personnel au dévouement éprouvé, a donné à son œuvre un essor magnifique, et l'a, non sans luttes et sans efforts, amenée au succès d'aujourd'hui. Notons que ce succès repose entièrement sur la circulation de la Revue, et non sur la publicité qui ne représente qu'une très faible partie des frais encourus par une publication aussi élégante, et par conséquent dispendieuse que " La Revue Moderne." Nous croyons, parce qu'on nous l'affirme, être la seule publication qui ait atteint à ce résultat très-flatteur... mais anormal. Il s'agissait donc de rétablir l'équilibre entre les deux forces vitales de la Revue, et l'intervention d'un homme d'affaires averti nous parut absolument nécessaire. C'est alors que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer M. J. A. Beaudry, directeur-propriétaire du "Prix Courant", à la tête d'une forte maison d'édition et possédant en matière de publicité une compétence absolue. La directrice de la " Revue Moderne " lui a confié, avec empressement, son contrat de publicité, avec la certitude qu'elle assurait ainsi le succès à venir de la " Revue Moderne ", et qu'elle sauvegardait à tout jamais son avenir. Elle a estimé, et avec justesse, que cette revue appartient à la race qui l'a tout de suite adoptée et qu'elle devait à cette confiance comme à cette sympathie du public faire honneur en toute circonstance.

Nos amis et nos lecteurs — ce qui est d'ailleurs synonyme — constaterons donc bientôt le développement de notre publicité, et ils sauront à qui en revient le mérite. Nous tenons à ce que ces faits soient bien connus, de façon à démontrer le souci que nous avons de faire progresser une publication canadienne-française qui ne vise qu'à promouvoir les meilleurs intérêts de la race.

La " Revue Moderne " reste la propriété de celle qui l'a fondée, et rien n'est changé dans sa direction matérielle ni morale, mais un appoint nouveau s'ajoute, pour développer son succès et assurer son avenir et son progrès. Nous avons cru bon de donner ces explications très-nettes et très-claires qui convaincront nos lecteurs que la " Revue Moderne " entre dans l'ère bienheureuse qu'elle devait forcément atteindre pour consolider une œuvre qui a coûté un effort et un travail que nous ne saurions évaluer, mais qui représente, nous pouvons l'affirmer, en probité et en clarté, un inestimable capital.

La " Revue Moderne " fait en ce moment une campagne de recrutement qui a un gros succès, et à ce propos, nous devons insister sur l'importance de préférer le journal ou la revue dirigés par nos Canadiens-français, à celui ou celle poussés par des directeurs d'une autre langue et d'une autre mentalité que la nôtre. La presse, ne l'oublions pas, est à l'heure qu'il est, notre force vitale. Si nous nous laissons envahir par des journaux ou par des revues dirigés par d'autres que par nous, nous en arriverons fatalement à abolir notre mentalité, à détruire notre goût et à répudier nos meilleurs ambitions.

La "Revue Moderne" a été essentiellement fondée pour remplacer aux Foyers Canadiens Français tant de publications qui ne répondent en rien à notre idéal, ni à notre mentalité. La pluspart sont rédigés en anglais et américanisent fatalement notre race ; d'autres traduites en notre langue, tentent de nous fasciner par cette complaisance plus ou moins habile.

Protégeons nos œuvres avant tout, sauvegardons nos institutions, sachons à qui nous confions nos esprits et nos cœurs, et ne laissons par l'étranger s'asseoir à notre foyer, comme s'il était chez lui, pour pétrir à son image l'âme et l'intelligence d'enfants qui parleront notre langue, mais auront perdu déjà le plus grand des biens: l'idéal de leur race !

Certes, nous devons comprendre et apprécier ceux qui vivent à nos côtés, et qui sont indiscutablement dignes de notre estime, mais cela, sans cesser de résister à la force envahissante qui désagrègera les énergies de la race, et qui, fatalement à la longue, annihilera nos qualités natives.

"S'unir pour grandir," certes, mais que cette union commence d'abord par l'entente et l'union absolue de la race qui doit à ses origines de progresser, de plus en plus, sur les rives laurentiennes, où elle a pris naissance, et qui ne peut

atteindre ce résultat sans grouper solidement ses forces. Et lorsque nous élargirons notre puissance, lorsque nous comprendrons de plus en plus notre intérêt, nous arriverons à ne rien redouter, et nous soutiendrons alors nos droits, de telle sorte, qu'ils ne seront bientôt plus discutés.

Imitons l'exemple des races fortes qui pratiquent supérieurement le " Charité bien ordonnée commence par soi-même " et rappelons-nous que c'est en protégeant avant tout nos institutions nationales que nous arriverons à conquérir tous les respects et toutes les estimes.

Dans la voie des progrès où elle entre délibérement, et sous les meilleurs auspices, la " Revue Moderne ", sans aucune idée de fanatisme, et encore moins de jalousie, réclame hautement des gens de sa race la protection et l'encouragement auxquels elle a droit, tant pour son passé qui est une page d'énergie, que pour son avenir qu'elle veut magnifique, puisqu'il doit prouver comment les Canadiens-français savent aimer et protéger leur bien !

MADELEINE.

Le Théâtre Français à Montréal

La prochaine saison théâtrale sera au point de vue français certainement la plus brillante que nous ayions eue. La troupe Calmettes qui débute le 3 septembre à l'Orpheum, la scène la mieux appropriée pour la comédie que nous possédions, nous offrira les spectacles les mieux variés et les mieux distribués que nous puissions rêver. Le Directeur artistique de cette nouvelle troupe est un artiste de haute réputation que nous serons heureux d'applaudir dans plusieurs pièces de son répertoire. De plus M. J. A. Gauvin à qui nous devons la création de la scène française à l'Orphéum, nous offrira des semaines de grande vedette. Le nom de Féraudy est déjà mentionné ; nous en savons d'autres qu'il serait peut-être indiscret de nommer, connus déjà de tout-Montréal, et qui feront également accourir les foules. De plus, M. Gauvin nous donnera des concerts du dimanche. Pavlowva nous est également promise, et que sais-je encore de charmant et d'attirant.

Nous souhaitons à M. Gauvin le plus grand succès dans sa noble et si patriotique initiative. Entreprenant et intelligent, devinant le goût du public, et n'épargnant rien pour lui donner satisfaction, M. Gauvin mérite certes de réussir, et ce succès, nous le lui souhaitons de tout cœur.

Le "Canadien-Français" a déjà ouvert ses portes, et l'on augure là aussi une excellente saison. Plusieurs artistes admirés et aimés du public, nous sont revenus et leur succès de rentrée a été très-vif. Les nouveaux artistes ont fort bien débuté. Nous souhaitons également le succès de cette scène française qui doit aider à la propagande que nous désirons si fort voir se développer ici. Montréal, troisième ville française du monde a bien les moyens de faire vivre plusieurs théâtres français.

Une Lettre

Montréal, le 12 août, 1923

Madame,

Je lis avec beaucoup d'intérêt "La Revue Moderne" et je viens de terminer la lecture de votre dernier numéro. Franchement, je me demande pourquoi vous attachez une si grande importance à ce qu'a pu écrire M. R. V., sur les Canadiens d'origine française.

Je suis moi aussi français, vivant avec vous depuis longtemps et je crois bien vous connaître. Il m'est arrivé en trop d'occasions d'entendre en ce pays des choses peu aimables pour la France, mais jamais je n'ai pensé attribuer aux Canadiens-Français, pris en leur ensemble, une attitude malveillante envers nous, et malgré les affirmations de M. H. Bourassa, je crois les Canadiens bien attachés à la France et très fiers de leurs origines.

" Beaucoup de Canadiens sont de sang mêlé " dit R. V. Et après ? En admettant que cela soit, y a-t-il là indice d'infériorité ? Toute la question est là. Je suis originaire d'une région française frèquemment envahie au cours de l'histoire : huns, germains, anglais, espagnols, pour ne citer que les grands conquérants, ont tour à tour foulé le sol de mon pays natal. Elle n'en est pas moins restée tellement française cette région, qu'elle fournit à l'armée ses meilleurs soldats.

La nationalité, la race, c'est l'ambiance et la culture qui la crée, en dépit des mélanges de sang.

Alexandre Dumas était d'origine créole (sang mêlé) ; Bonaparte, italienne ; Maurice de Saxe, germaine. En furent-ils pour cela de moins bons français ?

Je pourrais multiplier les exemples d'étrangers venus se fondre dans le Grand Creuset. " A la fonte " disait Benvenuto Cellini, et de cette fonte est sortie la grande famille françaies, dont la branche canadienne fait partie intégrante.

Peu importe donc le mélange de sang signalé par R. V. si vous continuez sur ce sol la mission des aïeux. Et puisque je parle de ce sol, laissez-moi à mon tour regretter de trouver sous la plume de M. le Docteur Desloges, le sophisme malheureux, trop souvent mis en avant de: la France vous abandonnant en 1760 ! C'est aussi l'avis de M. Bourassa qui n'hésite jamais à donner une entorse à la vérité pour étayer la mauvaise thèse qu'il soutient. Ce n'est pas la France qui vous abandonna en 1760. C'est le Roi félon et libertin dont l'histoire a flétri la mémoire. La France, elle, était sur les plaines d'Abraham et de Ste-Foy avec les petits soldats de Montcalm et de Lévis, tombant les uns après les autres, autour du drapeau, pour que vous restiez français ! Dire le contraire c'est commettre un sacrilège.

Allons les Lavigueur, les Labonté, les Sansregret, les Sansfaçon, les Vadeboncœur, les Beausoleil et tant d'autres dont les si jolis noms évoquent les grenadiers de Guyenne ou de Royal Rousillon, continuez à l'aimer et à la défendre cette France que vos arrières grands-pères chérissaient, laissez les R. V. d'un côté, les Bourassa de l'autre, essayer de désunir la grande famille française, ils en seront pour leurs élucubrations. Et quand nous nous serrons la main, canadiens ou français, en nous regardant dans le fond des yeux, soyons assurés que nous trouverons toujours, sous les battements de notre pouls, les pulsations du cœur de notre mère.

RENE DEVILLE.

Ceux Qui Nous Font Honneur:

Le Docteur Georges Etienne Milette

NOUS recevions, il y a quelques mois un communiqué d'un lecteur français de la " Revue Moderne " qui se lisait ainsi : " Nous avons gardé souvenance à " Garches tout aussi bien qu'à Vaucresson d'un jeune " médecin militaire qui faisait partie de l'Hôpital Saint " Cloud, en qualité de chirurgien, et qui avait son billet " de logement à l'hôtel de Garches. Nous aimions beau- " coup ce tout jeune offi- " cier aimable et accueil- " lant à tous, et nous eû- " mes bientôt l'occasion de " constater que cette sym- " pathie nous était large- " ment rendue. Lorsque la " population civile de notre " région fut en proie à " l'effroyable épreuve de la " grippe espagnole, se gref- " fant sur toutes les hor- " reurs de la guerre, privée " de ses médecins ordinai- " res, mobilisés pour nos " hôpitaux et nos ambu- " lances, notre population " civile se vit en proie à " une terreur sans nom. " Dans son angoisse, elle " se tourna vers ce jeune " médecin, dont le nom est " resté cher chez-nous : le " docteur Georges-Etienne " Millette. Alors ce jeune " Canadien d'une rare " énergie, et d'un dévoue- " ment insurpassable, sans " négliger son service à " l'hôpital canadien de " Saint-Cloud, entreprit sur " ses heures de repos, de " soigner les populations de " Garches et Vaucresson " que la grippe espagnole " terrorisait. Alors, jour " et nuit, nous voyions, sur " sa motocyclette, passer " et repasser le docteur " Milette courant vers tous " les foyers atteints, multi- " pliant les prodiges, ac- " complissant des actes de véritable héroïsme, pour conci- " lier ses devoirs militaires et son besoin de dévouement à " tous ceux qui souffraient. Son action fut vraiment " admirable, et le maire de Garches, soulevé d'enthou- " siasme, comme de gratitude, appuyé, d'ailleurs, par " les autorités tant de sa commune que de celle de " Vaucresson, secondé également par la population des " deux bourgs, demanda pour celui qui avait sauvé tant " de vies françaises, une décoration qui honora l'un des " plus nobles cœurs que nous ayions connus.

" Or, Madame, ce jeune homme est votre compa- " triote. Vous devez le connaître, et savoir comment " s'est orienté sa vie, s'il pense toujours à cette France " qu'il a si admirablement servie ? Vous ne savez pas la " gratitude que nous vous " garderions, pour des ren- " seignements sur ce noble " ami des mauvais jours à " qui nous gardons un sou- " venir, dont vous ne soup- " çonnez pas la profon- " deur. Toute nouvelle " que vous pourrez nous " donner, provoquera no- " tre reconnaissance, etc., " etc."



M. le Dr Georges-Etienne Milette, l'un de nos meilleurs chirurgiens et gynécologistes.

Cette lettre nous intéressa, et tout de suite nous avons voulu savoir ce que devenait dans la vie canadienne, un jeune homme dont la France se souvenait avec une telle émotion, et nous avons cru intéressant de noter ici une carrière qui ne fait que commencer, mais qui a déjà donné, non-seulement des espoirs, mais encore des réalités magnifiques.

Nous croyons devoir fixer ici la brève biographie de ce médecin canadien qui a su offrir sa vie avec une telle élégance.

Elève du Mont Saint-Louis, le docteur Milette conquit son brevet, sous la direction du professeur Charles de Boissieu, et fut reçu médecin en 1914. Il s'enrôla sans hésiter aux premières heures de la guerre. En 1915, il partait outre-mer avec l'hôpital stationnaire No. 4 qui s'installa à Saint-Cloud, en novembre 1915. Et là, il servit quatre ans durant en qualité de chirurgien, et fit merveille dans son service. L'armistice le ramena à Paris où il continua, sous les meilleures directions, ses études de chirurgie gynécologique et d'obstétrique.

L'automne de 1920 le ramena à Montréal, où devait se manifester désormais sa vie scientifique. C'est à

l'hôpital Français que nous retrouvons le docteur Milette opérant, comme chirurgien en second, et avec un succès tout-à-fait remarquable. Nous le suivons jusque dans ses bureaux de la rue Saint-Denis où nous voyons défiler une clientèle de choix. Nous apprenons, que le docteur Milette est versé dans les spécialités des maladies de la femme, et de l'obstétrique, où il accomplit toute une œuvre en supprimant les douleurs inhérentes à la naissance. Quoi ! les enfants peuvent naître sans le martyre ? les mamans peuvent leur ouvrir tout de suite des bras joyeux, et sans aucune lassitude, est-ce que cela peut-être vrai que l'épreuve tant redoutée de la maternité devienne au contraire une chose douce et facile, grâce à la science admirable de notre siècle ? Il est une découverte qui s'appelle la " Rachianesthésie ", dont la chirurgie s'est tout de suite emparée, et qui a donné immédiatement des résultats inespérés. Grâce à une simple piqûre dans l'épine dorsale, inoculée naturellement avec art, les patients sont complètement insensibilisés. De cette découverte merveilleuse, le docteur Milette a voulu tirer parti pour apaiser les douleurs de l'enfantement, et il se trouve aujourd'hui des centaines de jeunes mamans qui bénissent son action bienfaisante. Nous avons cru faire œuvre sociale et même patriotique, en relatant comment l'application de la " Rachianesthésie apaise et console les jeunes mères soucieuses de garder les forces si nécessaires pour élever leur petite famille. Combien d'entr-elles ont jusqu'ici eu la frayeur affreuse de la maternité, combien ont méconnu leurs devoirs devant la certitude d'endurer un martyre qui les effrayait... Combien auraient aimé serrer sur leur cœur un petit enfant, qui ont renié cette joie suprême dans la terreur de ce qu'elle coûtait... Alors, en disant aujourd'hui à toutes celles-là, que la plus grande partie de leur martyre est abolie, que si on ne peut supprimer ce que la maternité comporte de sacrifices et de dévouement, d'oubli du soi, — ce qui est la rançon de la joie suprême d'être une mère, on peut tout de même lui ôter son obsession cruelle, n'ouvre-t-on pas ainsi une source de confiance et de joie ? Ne devons-nous pas cette confidence à toutes celles qui perpétuent la race, de limiter leurs souffrances et de leur enlever les inquiétudes affreuses qui rendent leurs esprits inquiets tout le temps de l'attente...

Je me faisais toutes ces réflexions, en sortant d'une expérience, car à l'instar de saint Thomas, je ne veux croire qu'après avoir vu... Et j'ai vu sourire dans ses draps blancs, une toute jeune maman, qui avait pleine conscience du mystère qui s'accomplissait et qui riait déjà au petit enfant que l'on poserait bientôt dans ses bras ravis...

Et je me suis dit que ce secret il fallait le répandre, tout en rendant hommage à celui qui savait l'appliquer avec autant de talent à la cause qui nous reste la plus chère : la maternité... Et je songeais aussi que les habitants de Garches et de Vaucresson se réjouiraient singulièrement en lisant combien leur jeune ami, et mieux encore, leur sauveur de 1917 continue de comprendre son rôle scientifique et social.

MADELEINE.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO

MONIQUE par Paul Bourget,
de l'Académie Française.

MAGALI de M. Delly (4ème partie)



Violette

C'était à la fin de juin, par un bel après-midi plein de lumière. Pour former l'un de ces contrastes si fréquents dans la vie, le deuil ce jour-là même était entré, avec la mort, dans une villa sise sur le penchant du Mont-Royal. Dans le salon aux tentures nuancées de lilas et de mauve, sur un lit jonché de fleurs, vêtue de blanc et enveloppée du manteau bleu de la Vierge, dormait de son dernier sommeil, une jeune fille de dix-neuf ans.

Modeste et pure comme la fleur dont elle empruntait le nom, Violette avait su charmer les regards de la Reine du Ciel, qui vint la cueillir, la trouvant digne d'orner son bienheureux séjour, mais elle laissait, remplis de tristesse et de regret ceux dont elle était l'unique enfant, le seul trésor et le plus grand bonheur.

Une mort très calme, très douce avait mis fin au poème à peine commencé d'une vie qui promettait de chanter longtemps encore. A cette jeune fille, âme d'élite s'il en fut, Dieu avait donné de solides aptitudes, un esprit ouvert, des goûts nobles et sérieux. On la vit briller au pensionnat où elle voulut étendre jusqu'à leur pleine mesure ses facultés intellectuelles. Sans cesse elle s'efforça de réaliser ce programme: piété, étude, action. Sa tâche quotidienne fut toujours consciencieuse. Voilà pourquoi elle était digne d'être présentée à ses compagnes comme modèle.

Autour de cette vierge endormie, nombreux vinrent les témoignages de pieuses sympathies, fleurs immortelles parmi les fleurs éphémères qui décoraient la demeure.

Au matin des funérailles, le soleil était radieux et semblait mettre des rayons d'espérance autour du blanc cercueil. Durant le Saint Sacrifice aux chants de la sainte Liturgie s'unit l'encens de ferventes prières, puis l'on entendit l'appel si consolant toujours:

"Vous qui pleurez, venez à ce Dieu car il pleure;
Vous qui tremblez, venez à lui car il sourit;
Vous qui souffrez, venez à lui car il guérit;
Vous qui passez, venez à lui car il demeure."

Le funèbre cortège se reforma pour le cimetière et quelques instants plus tard, ce qui restait de la gracieuse jeune fille disparaissait sous terre; mais, sans effort, en ce jour lumineux, la pensée montait vers la patrie bienheureuse ou était entrée cette âme de choix, libérée des liens fragiles qui la retenaient à la terre.

Et maintenant, du Ciel, elle continue sans doute de s'intéresser à ceux qui lui furent chers. Puisse-t-elle verser aux âmes qu'elle aimait, les pensées généreuses, les inspirations pieuses et fortes qui rendent les vies utiles et fécondes et remplissent d'espérance pour la réunion éternelle, en Dieu.

Sr. G.-M.

ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS..

(Sections Française)

ON DEMANDE DES AUTEURS!

Pas VICTOR MORIN

Le rêve caressé par plus d'un écrivain français est de se faire imprimer à Paris. Si cet objectif ne comporte pas absolument la consécration du génie, il met du moins l'auteur en mesure de se faire connaître au grand public par la diffusion de ses œuvres.

Aussi nous fait-il plaisir de communiquer aux membres de notre section l'invitation qui nous est faite par une maison de Paris de lui signaler ceux de nos auteurs canadiens, dont le mérite se recommande auprès du public français. Cette maison se chargerait de publier un certain nombre de volumes à ses frais après entente prise au sujet des droits d'auteur.

On sait combien il est difficile de trouver ici un éditeur qui consente à débourser le coût de l'impression d'un volume avec la perspective assez aléatoire d'en tirer profit dans un délai raisonnable ! L'auteur canadien doit se faire imprimer à ses frais la plupart du temps sauf à compter sur une commande bienveillante des pouvoirs publics pour se refaire d'une partie de ses déboursés. Aussi l'offre qui nous est faite ne peut-elle manquer d'être accueillie avec empressement par ceux que la gêne financière empêche de publier leurs œuvres, et nous savons que cette raison majeure a retenu dans les cartons nombre de manuscrits qui pourront se révéler grâce à cette intéressante initiative.

Nous invitons donc les membres de notre section à nous communiquer les ouvrages qu'ils jugeraient dignes de publication en France ; nous en ferons la lecture, et après une première sélection nous signalerons à l'attention des éditeurs ceux que nous croirons acceptables, après quoi nous recevrons d'eux les propositions qu'ils croiront devoir faire.

Les œuvres d'imagination sont le plus en demande, mais le roman basé sur les personnages et les faits de notre histoire éveille actuellement un grand intérêt dans notre ancienne mère-patrie. Le peuple français s'enthousiasme aux récits émouvants de l'épopée de la Nouvelle-France où nos ancêtres, qui sont aussi les siens, ont fait preuve de tant d'héroïsme obscur, et il constate avec délices combien, les canadiens d'aujourd'hui lui sont apparentés d'âme et de culture. Les mœurs et coutumes de nos paysans, qui ont gardé si fidèlement les traditions des provinces de France, provoquent une sympathie dont le succès de " Maria Chapdelaine " a fourni ample preuve. Les recherches purement historiques reçoivent également bon accueil ainsi que les récits de découvertes et d'aventures à travers les immensités de notre pays. Tout ce qui se rapporte au Canada provoque en un mot l'intérêt du lecteur français.

Quant aux volumes déjà publiés, ils peuvent aussi faire l'objet d'une nouvelle édition en France où ils auront l'avantage d'un débit plus important qu'ici. Notre population de langue française est restreinte et nos compatriotes, attachés à la culture du sol et au développement de nos ressources naturelles, ne font que commencer à prendre goût aux œuvres littéraires. Notre Association des Auteurs Canadiens a déjà stimulé l'intérêt du public pendant les " semaines du livre " et mis en lumière un bon nombre de nos auteurs de mérite ; elle donnera suite à cette initiative en signalant à notre correspondant les écrivains dont les œuvres s'imposent à l'attention. Mais pour éviter des oublis regrettables elle invite ceux de ses membres qui pourraient aspirer aux avantages d'une réédition en France à lui adresser leurs œuvres de concours.

Sans prétendre que notre littérature est un " écrin de perles ignorées " où nous n'avons qu'à plonger la main pour en tirer des chefs-d'œuvre, nous croyons que nombre de nos littérateurs tiennent assez convenablement la plume pour être appréciés de nos cousins d'outremer, et c'est un des objets de notre association de faire connaître au public les talents cachés à qui l'occasion de se produire fait seule défaut.

Que nos membres veuillent donc prendre note de cette invitation ; on demande des auteurs !

VICTOR MORIN,
président.

L'avenir de votre enfant

Vous assurez à votre femme un revenu mensuel pour les besoins de la maison — votre veuve pourrait-elle faire mieux avec une somme globale ?

Des chèques de revenu mensuel qui ne font jamais défaut, garantis pour la vie, ont simplifié la situation pour bien des veuves qui, autrement, auraient été accablées par la responsabilité d'un règlement au comptant. Elles furent également protégées contre l'influence de personnes qui, oui ou non, auraient pu avoir d'autres motifs en leur suggérant un placement.

Votre assurance-vie actuelle produit-elle un revenu suffisant pour les besoins de la maison et pour assurer l'éducation de vos enfants ?

Un représentant de la Sun Life peut vous aider à prendre une assurance-vie adéquate, sur la base la plus économique. Voyez-le aujourd'hui.

Sun Life Assurance Company
of Canada

BUREAU-CHEF - - MONTREAL.

AU PAYS DE L'EPINETTE NOIRE

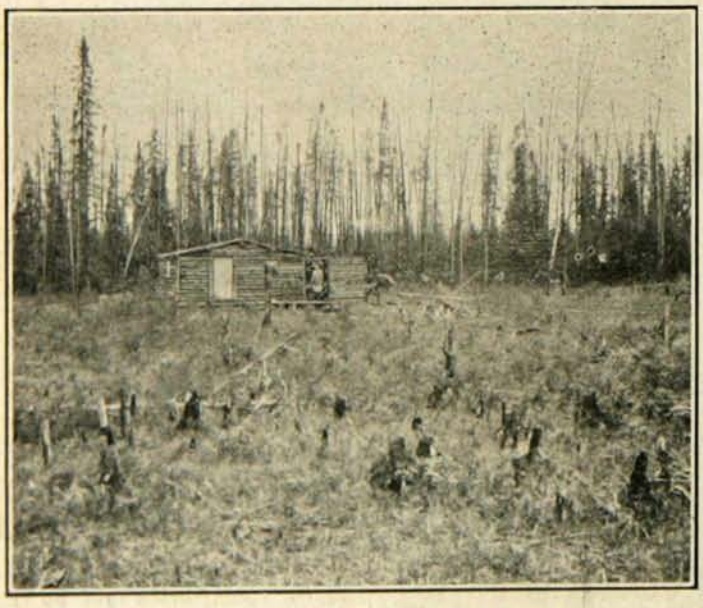
Par CLAUDE MAROIS

L'ON m'avait dit, j'avais lu dans les journaux, que l'Abitibi était une région nouvellement ouverte à la colonisation. Je me représentais donc une contrée d'une sauvage grandeur, une forêt vierge percée de sentiers menant à des clairières hérissées de grosses souches où se dressait la cabane de bois rond traditionnelle. Sur le seuil, une femme habillée d'étoffe grossière, cousait une paire de " souliers de bœuf ". Des enfants robustes couraient pieds nus. A l'orée du bois le colon, dans un costume pittoresque, abattait des arbres énormes avec fracas. L'édition française illustrée de Maria Chapdelaine, quoi !

Eh bien ! j'arrive de l'Abitibi et ce n'est pas ça du tout. Ah non ! Je suis volé de toute la couleur locale naïvement espérée. Un méchant génie, dédaigneux des impressions romantiques, a passé sa baguette de Parent à La Reine. Tout ce qui aurait fait les délices d'un peintre de mœurs simples a disparu. Le décor classique où l'on situe généralement le défricheur canadien n'existe dans l'Abitibi qu'à l'état de légende.

D'abord il n'y a pas de forêt ce qui paraîtra le comble du mauvais goût à tous les Louis Hémon en herbe. Entendons-nous, il y a des arbres, beaucoup d'arbres, mais aucun n'est de taille à mériter une page de description ou vaut la peine d'être opposé à un bucheron vigoureux. L'essence la plus commune est l'épinette noire (picea mariana) qui dépasse rarement sept ou huit pouces de diamètre et dont les racines courent à fleur de sol. Par endroit l'on rencontre aussi quelques bouleaux rachitiques et de petits bouquets de tremble ; sortes de parvenus parmi la foule vulgaire des conifères.

Le tout ne flatte pas l'œil. Les troncs dégarnis des épinettes découpent sur l'horizon des silhouettes déchiquetées, lamentables. Et très souvent le feu sur son passage n'a laissé que de longues perches noires qui font ressembler la campagne à un immense champ de houblon au printemps. L'ensemble est plutôt triste et désolé, mais laisse une impression forte. Ces arbres grèles, tordus, sans cesse courbés sous la menace du vent du nord, donnent au pays un aspect tourmenté et farouche qui a son charme ; le charme un peu morbide de certaines pages de Leconte de Lisle. Un coucher de soleil ensanglanté sur ce paysage agonisant est un spectacle qu'on n'oublie pas.



La première maison d'un colon dans l'Abitibi. Prière de la comparer à la ferme de M. Cloutier qui est le type de la demeure moderne des colons de l'Abitibi. (Cliché du C.N.R.)

Les feux de forêts ayant des habitudes vagabondes dans cette région, quelques cabanes primitives existent encore, témoins d'un passé tout proche. Mais les colons ne les habitent guère. Dès que le défrichement a reculé la limite du bois et écarté le péril des flammes, le " chantier " en bois rond aux interstices remplis de toile à poche, est converti en étable ou en remise à voitures. A coté se dresse la maison de planches, forcément vaste à cause du nombre des petits à loger et sise de façon à permettre à la femme du colon de sûrveiller de près la grande route. Elle est généralement jolie, presque luxueuse avec sa peinture fraîche, ses nombreuses fenêtres et sa vérandah circulaire. Sa rencontre dans un pays de colonisation ouvert depuis dix ans à peine est le premier étonnement que nous réserve l'Abitibi.

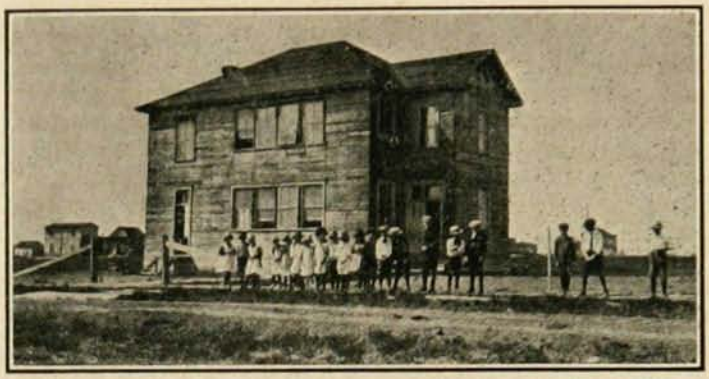
Il y en a d'autres. Imagine-t-on par exemple le père Chapdelaine se faisant ramener du village en " Ford " ou allant chasser l'orignal en canot-automobile ? Le spectacle est habituel là-bas. Les lecteurs de Louis Hémon se seraient-ils autant apitoyés sur le sort de Maria si, comme certaines jeunes abitibiennes elle avait possédé un piano et une machine à coudre ? Croirait-on que dans un village de colonisation sentant le bois vert l'on donne des " five o'clock teas " ? et qu'à cinq cent milles de Québec de jolies canadiennes, habillées à la dernière mode, reçoivent dans des salons garnis de fleurs de serre et offrent à leurs invitées des petits fours achetés chez les meilleurs pâtissiers " d'en bas " ? Des personnes dignes de foi m'ont assuré que la chose se pratiquait couramment à Amos, le chef-lieu, et que même on y était très sévère sur l'étiquette. Dans ce pays extraordinaire la politesse a conservé ses droits et l'on se fait encore des visites de cérémonie. Le chauffeur attend à la porte...

Ces colons étonnants ne dédaignent aucun confort. Une compagnie de téléphone privée a été fondée dont les abonnés sont actionnaires et l'an prochain les villages seront éclairés à l'électricité.

En vérité, ceux qui veulent décrire les mœurs primitives du colon canadien n'ont que faire dans l'Abitibi. Ils ne trouveront pas l'atmosphère savoureuse qu'ils cherchent, la pittoresque simplicité qu'ils aiment. En revanche ils pourront constater le développement merveilleusement rapide d'une région de 100 milles carrés, inconnue ou presque il y a dix ans, voir des terres fertiles comme bien peu de nos vieilles paroisses peuvent en montrer, et rencontrer des colons prospères et satisfaits. La route que le Transcontinental a ouverte entre les lacs, parmi les épinettes noires de l'Abitibi, mène à un spectacle rare, d'un modernisme instructif, que nos écrivains et nos sociologues auraient grand tort de dédaigner.

Là-bas le progrès s'est fait défricheur pour faciliter la tâche au colon. Contrairement à ce qui arrive généralement le chemin de fer a dévancé les bucherons. Lorsqu'ils sont arrivés avec leur hache des wagons attendaient

pour transporter leur bois aux pulperies. De son côté le gouvernement provincial s'est hâté d'ouvrir partout des routes larges et belles et de construire des ponts dispendieux. Il s'est ingénié à doter la région de multiples avantages.



L'école de la Reine, dans l'Abitibi. (Cliché du C.N.R.)

Le clergé, selon son habitude est allé de l'avant. Le missionnaire ou le curé étaient là pour recevoir les nouveaux venus. En un clin d'œil vingt paroisses furent fondées, vingt églises furent érigées. Les écoles ne tardèrent pas à ouvrir leurs portes et les enfants revirent sur le seuil la figure accueillante et aimée de " Mademoiselle ".

La nature elle-même n'est pas revêche. Son aspect sévère n'est que superficiel. Les arbres ne sont pas enracinés profondément. On dirait qu'ils acceptent d'être chassés de leur domaine et qu'ils n'ont pris possession du sol que temporairement. Les souches sont si faciles à arracher que deux hommes peuvent nettoyer une clairière d'un arpent carré dans leur journée. Et à part quelques coteaux pierreux, espacés, la roche est inconnue.

Le défricheur abitibien a donc une besogne relativement facile. L'hiver il coupe son bois et le vend aux pulperies. Si les prix ne sont pas assez élevés pour rétribuer convenablement son travail il attend le printemps et met le feu aux abattis. Le procédé n'est pas très recommandable et le service forestier, prévoyant l'avenir, s'en plaint amèrement. Il n'est pas toujours écouté malheureusement. Dans nombre de cas le colon regarde le feu comme un ami. Il semble prendre plaisir à le provoquer.

A mon arrivée à La Reine, après avoir passé une journée dans la fumée et vu brûler des centaines d'acres de bois, je m'enquérais anxieusement des dommages subis. L'on me rit au nez : — " Pensez-donc ", me dit un colon, tout réjoui, " le feu fait tout notre travail. Il brûle non seulement le bois qui nous gêne, mais de plus la mousse et la terre noire qui recouvrent la bonne glaise ".

Il arrive aussi que des incendies volontaires consument, par distraction sans doute, les maisons et les granges de ces optimistes. Fâcheux contretemps, mais il ne décourage personne. Ces petites misères ne sauraient abattre des pionniers au cœur bien trempé. L'un d'eux me disait que le feu, courant dans la tourbe, avait rasé trois fois sa cabane. Aujourd'hui il possède une belle maison et refuse $15,000 pour ses deux lots.

Lorsqu'il n'est pas un spéculateur, c'est-à-dire qu'il défriche avec l'intention de s'établir à demeure et non pas seulement de vendre à bon compte un lot en partie ouvert à la culture, le colon prend tout de même certaines précautions contre les feux de forêts. Il se ménage au moins une réserve de bois de chauffage.

Les arbres et la mousse disparus, reste une terre planche, forte, d'une fertilité merveilleuse. A certains endroits le blé pousse aussi bien que dans le Manitoba. Partout l'avoine, le trèfle, et le foin viennent " à pleine clôture ". C'est ce que l'on cultive le plus généralement parce que le marché est voisin et pour plusieurs années illimité. Les camps miniers et d'exploitation forestière absorbent toute la production. Le lin, l'orge, les légumes et même les arbres fruitiers viennent aussi très bien.

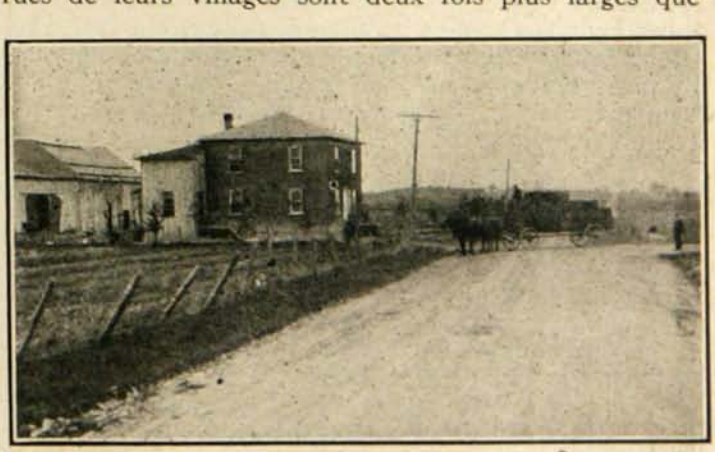
De ce côté le colon n'a rien à craindre. S'il vend son bois ou s'il possède un petit capital lui permettant d'attendre confortablement l'automne, il est assuré du succès. La terre généreuse de l'Abitibi, une glaise mêlée de sable et de terre noire, ne demande qu'à produire abondamment. Et le soleil qui se couche là-bas une heure plus tard que dans nos paroisses mûrit des récoltes merveilleuses.

Bientôt, lorsque le défrichement aura fait son œuvre, les immenses plaines de l'Abitibi, assez semblables à celles de l'Ouest, apparaîtront dans toute leur beauté et leur richesse.

Ces conditions exceptionnelles : paternalisme d'un gouvernement anxieux de retenir dans notre province ceux qui se laissent tenter par le mirage de l'étranger ; rapidité du défrichement et fertilité su sol ; climat sain et propice à l'agriculture ; routes et chemin de fer offrant toutes les facilités de transport, ne doivent pas nous faire oublier le rôle du colon. Il est admirable.

Nos ancêtres, ceux qui ont ouvert ce que nous appelons aujourd'hui les " vieilles paroisses " ont du vaincre des difficultés plus grandes c'est vrai. Ils ont rencontré sur leur pénible chemin moins d'aide efficace. Mais autres temps, autres mœurs. Les premiers défricheurs étaient peut-être plus robustes, d'un courage plus farouche ; je ne crois pas qu'ils aient été animés d'un plus noble esprit de progrès que leurs descendants établis dans l'Abitibi.

En tout temps l'homme s'adapte aux circonstances. Autrefois le travail était plus dur, mais on avait plus de temps pour l'accomplir. Pour ne pas se laisser distancer aujourd'hui il faut faire vite et suivre le mouvement avec intelligence. Les premiers colons n'étaient pas des sots, certes, mais ceux de l'Abitibi profitent d'un siècle d'instruction et de perfectionnement. Ils sont modernes et agressifs. Justement orgueilleux du développement extraordinairement rapide de leur région ils le continuent avec enthousiasme. Ils ont le goût du grand. Le risque ne les effraie pas. Sans cesse ils anticipent l'avenir et prévoient les besoins futurs. Par exemple les grandes rues de leurs villages sont deux fois plus larges que



Ferme de M. J. A. Cloutier, située à deux milles d'Amos. Remarquez l'excellente route de colonisation qui passe devant cette ferme, et signale un avenir plein de promesses... (Cliché du C.N.R.)

celles de la plupart de nos petites villes. Toutes leurs ambitions, tous leurs projets sont à cette échelle. Ils voient l'Abitibi aujourd'hui telle qu'elle sera sans doute dans vingt ans : l'une de nos plus belles régions agricoles ayant une population non plus de 15,000, mais de 75,000 âmes.

Mais leur imagination n'est pas occupée uniquement à rêver. Elle s'applique à des résultats pratiques. Des nouvelles paroisses se fondent, des maisons neuves s'élèvent, des améliorations nouvelles sont en marche. Les beurreries et les fromageries s'ouvriront prochainement. L'agriculture fait des pas de géant, le commerce prospère. Chaque jour marque un progrès, chaque semaine la forêt recule de plusieurs arpents. Les rapports des colons ont le ton de bulletin de victoire. " En avant " pourrait être la devise des Abitibiens et le mot de l'un de leurs pionniers, le premier article de leur programme : — " La colonisation est une offensive ", a dit M. Hector Authier qui fut l'un des premiers à se lancer à l'attaque des préjugés répandus contre l'Abitibi et à travailler au développement de cette région.

Rendu optimiste par le succès, jouissant des faveurs gouvernementales, des avantages d'un chemin de fer et du confort moderne, le colon de l'Abitibi est naturellement attaché à sa région. Il la regarde comme une petite patrie dans la grande et n'est pas loin de s'apitoyer sur le sort de ses " cousins d'en bas ", pauvres bougres qui peinent encore sur des terres ingrates ou vont s'étioler dans des manufactures américaines. Sa vie a lui est large et relativement facile. Sa terre prend chaque année une valeur plus grande et il sait que l'avenir de ses enfants est assuré. On lui a dit aussi que son exemple était fécond et qu'il accomplissait une tâche patriotique. Il le croit et la pensée de servir réchauffe son entrain.

Et puis le colon est soutenu, encouragé par sa femme. L'admirable compagne ! L'Abitibienne est digne de cette canadienne vaillante, au cœur généreux et à l'âme forte, qui a fortifié de son exemple le premier pionnier. C'est elle qui assure le succès de l'entreprise nouvelle par son énergie morale, son travail et sa perpétuelle bonne humeur. Ni l'ennui, ni les difficultés, ni les travaux pénibles ne la rebutent. C'est le bon génie du pays, celui qui rend possible la colonisation. Le Canada-Français lui doit une grosse dette de reconnaissance.

Tout ceci tendrait à faire de l'Abitibi le pays idéal, une sorte de réplique canadienne de l'Eden d'autrefois. Il ne faut rien exagérer. Cette région a ses désagréments, ses défauts comme toutes les autres; mais ils sont amplement compensés, plus qu'ailleurs peut-être. Peu d'endroits au monde offrent à l'homme énergique et laborieux de plus grandes chances de succès. Pour peu que l'on veuille travailler, le succès est sûr de venir couronner bientôt le moindre effort.

Je disais au début que l'Abitibi ne répondait pas à la conception simpliste que l'on se fait généralement des pays de colonisation. Mais cela implique nullement qu'elle manque de pittoresque. Rien de curieux par exemple, comme de constater à côté d'un développement tout moderne des traces de vie indienne ; de trouver réunis le chemin de fer et le canot d'écorce, l'automobile et l'attelage de chiens. Des coutumes algonquines surnagent là-bas notre civilisation. Pendant que son père se rend à la chasse ou à la pêche en " Ford ", le petit abitibien met le harnais à son chien esquimaux et charrie le bois de la maisonnée. Le même enfant conduira la faucheuse mécanique et le père traversera le lac Abitibi en canot. Simple affaire d'habitude, intelligente adaptation. Le colon abitibien qui chasse l'orignal et les animaux à fourrure de façon à rendre des points au trappeur indien, ne manquera pas de profiter des expériences tentées sur la ferme expérimentale d'Amos avant d'entreprendre une nouvelle culture.

Disons un mot de cette ferme du nord qui rend aux colons des services inappréciables. Son directeur, M. Fortier, est un agronome de renom doublé d'un administrateur remarquable. C'est lui qui a fait La Ferme ce qu'elle est aujourd'hui : un modèle du genre. Un sens pratique des plus louables le guide. Ses expériences multiples tendent vers un but unique : instruire le colon sur les ressources du sol abitibien. Il a déjà prouvé de façon concluante que non seulement le grain poussait admirablement dans l'Abitibi mais aussi les légunes et bien autre chose. Lui même a récolté en pleine terre des tomates, des concombres, etc. Il a planté un verger sur lequel il fonde des espoirs optimistes et cette année il a importé des ruches. Chaque été voit s'agrandir le champ de ses expériences et se multiplier ses succès ; chaque année La Ferme étend son influence féconde. Le gouvernement fédéral mérite des éloges pour le concours intelligent qu'il accorde ainsi à nos colons, mais surtout pour avoir mis à la tête de sa ferme l'un des nôtres les plus qualifiés pour en assurer le succès. Tous ceux qui, comme moi, ont eu l'avantage de connaître M. Fortier et d'apprécier la haute valeur de ce gentilhomme agriculteur, seront du même avis.



Vue générale d'Amos, chef-lieu de l'Abitibi, qui a été visité par les membres de l'excursion organisée par le ministère provincial de la Colonisation, avec le concours du chemin de fer national du Canada. (Cliché du C.N.R.)

La Ferme et son intelligent directeur sont des exemples. Esprit progressif et hommes remarquables voilà surtout ce qui caractérise l'Abitibi. Nous aurions mauvaise grâce de lui demander plus. Quel tableau romanesque vaudra jamais celui que nous donne nos colons du nord en train d'ouvrir une immense région agricole et de nous faciliter les moyens de garder chez-nous les Canadiens-Français prêts à s'expatrier ? Quelle plus merveilleuse épopée que celle du défricheur moderne luttant contre nos problèmes nationaux et assurant notre avenir ? Oui ! l'Abitibi déroute nos conceptions simplistes de la colonisation, mais elle exalte notre espoir de peuple jusqu'à l'enthousiasme. Nous pouvons tout attendre d'une race comme la nôtre assez forte pour dominer les circonstances et imposer son génie.

Claude MAROIS.

La douleur de la ville qui monte au firmament...

Par Marcel DUGAS

Le jour, selon son habitude séculaire, ramasse ses tuniques éclatantes qu'il a laissé flotter sur la terre et se retire pour les offices de la nuit. Il se dépouille de son énorme caresse, de ses couleurs criardes, du cri trop vif de ses oiseaux, de la pompe tumultueuse, bigarrée qui drape les aspects éternels de sa misère. Avant de s'en aller, il obéit aux lois de la dégradation ; avec des plaintes il choit sur les ailes molles de l'espérance qui fléchit.

C'est le moment de la grâce sanctifiante, et, sous l'effeuillement des minutes d'or, la face du regret montre les arêtes aiguës d'un front décharné qu'éclairent des yeux vides et morts d'adieux. Mais la grâce, de son vêtement frêle et doux, enveloppe l'âme fatiguée des hommes, la grâce qui fait lever les têtes vers des lumières moins humaines.

Tout se replie de la mascarade journalière : choses, bêtes et gens. Pierrot, exténué, rentre sous sa tente avec son fard, ses chevaux de bois, ses jeux de cartes, et ses filles. A peine quelques haillons qui trainent. Le cirque va dormir, dort.

Mais voilà bien une autre comédie qui s'annonce. La souffrance de la terre se déplace ; elle change de théâtre. Regardez-la monter lentement sur les colonnes de l'éther qui supportent le dais royal où s'éternise, souriant, le destin des planètes. Elle s'agrippe aux fûts soyeux, aux fûts de ouate dont elle pénètre, peu à peu, l'architecture fragile. Ainsi qu'une essence débordée, sournoise, elle envahit la voûte. Sa marche est sûre, irrésistible ; elle ne connait ni rives ni obstacles. Ou plutôt, les obstacles, elle les charrie dans son flot, les noie, les subjugue. La victoire est complète. Les chemins sont remplis de vaincus qui s'étreignent dans les ombres et s'exaspèrent à se sauver des ténèbres. Elle s'attaque aux comètes, à cette vie inconnue qui fourmille dans ces mondes mystérieux que, seul, le soupir de l'astrologue a visités. Elle va, jusque dans cette demeure d'éternité où les dieux reposent, fleurir d'une blessure le col d'Apollon ou écraser le sein de Vénus. L'Olympe est secoué sur ses bases ; les dieux trébuchent, tombent et mêlent dans une clameur leur cri unanime. Et dans ses miroirs, la douleur renvoie les figures fiancées des olympiens, tordues d'une grimace pareille.

La souffrance vient de tuer les dieux.

Cette Penthésitée bataille avec les éléments. Elle brandit son épée formidable dont elle crève les poitrines, abat les troncs, perce les yeux.

Il se fait derrière le mont immobile, ce témoin indifférent, une chûte de grands spectres magnanimes qui tombent touchés à jamais du baiser mortel.

L'espace est outragé de balafres qui ondoient, saignent, pleurent du sang et des larmes. Il se meut ainsi qu'un soldat sublime identifié à l'horizon et qui, remuant, sursautant sous la douleur, fait bouger tout le corps nocturne dans un tressaillement de tortures.

Car la torture est là qui le poursuit, le talonne, crispe sa chair et fait grimacer l'immense balafre de la nuit. Le vent balance avec plus d'âpreté ces balafres qui se promènent d'ici de là, se serrent les unes près des autres, échappent quelques gouttes de sang, puis se disjoignent sur l'horizon, rouge infiniment.

Ainsi, chaque fois que le soleil s'abime, la ville est fécondée par ce sang et ces larmes. La douleur lui refait une autre jeunesse. Son coeur bat plus fort d'avoir bu la pluie d'amour, la pluie d'étoiles ruisselant des balafres prédestinées qui semblent monter la garde autour de son destin qui s'ignore.

Et la ville endormie, heureuse avec ses fenêtres de silence et de paix, ses habitants qui dorment les poings fermés, en rond de chiens contents, se hisse sur l'écran céleste qui grouille, murmure, clame et s'évanouit de douleur dans le matin ressuscité.

Marcel DUGAS.

Sanatorium Sainte-Euphrasie

POUR DAMES

34 est, rue Sherbrooke - MONTREAL

TEL. EST 8192

Etablissement tenu par

LES RELIGIEUSES DU BON PASTEUR

et autorisé par la Législature provinciale

TRAITEMENT DE TOUTES LES MALADIES NERVEUSES

et des intoxications: alcoolisme, morphinomanie, etc.

Trois choses sont assurées aux malades :

DISCRETION, SYMPATHIE, SOINS DEVOUES

L'on prend un soin tout particulier des cas névrosées qui se présentent, sachant que chacun d'eux requiert une attention spéciale. Il en est de même pour les intoxications.

L'usage immodéré des excitants et des narcotiques étant une maladie de l'âme autant qu'une maladie physique, nous avons en vue cette double guérison, et tous les moyens employés convergent vers ce but. Les chères patientes parfois si souffrantes moralement et physiquement, trouvent ici la paix, le calme, une douce et bienfaisante atmosphère, ainsi que tout le bien-être qu'elles ont le droit d'attendre: chambres où sont réunis le luxe et le confort, salon de musique, bibliothèque choisie, salles de bain, etc., gardes-malades compétentes, médecins expérimentés.

MEDECINS DE L'INSTITUTION :

Dr L. E. FORTIER, Professeur à l'Université de Montréal.
Dr M. H. LEBEL, Médecin de l'Hôtel-Dieu.
Dr J. A. GAGNON, Médecin de l'Hôpital Notre-Dame.

Messieurs les Médecins qui nous confient leurs clientes peuvent les traiter eux-mêmes s'ils le préfèrent.

Les prix varient avec l'état des malades et selon les chambres choisies.

LES AMIS DE LA REVUE MODERNE



L'HONORABLE
J. E. M. CARON

Ministre de l'Agriculture dans le cabinet provincial, l'homme politique qui a le plus fait dans notre province pour stimuler les classes agricoles, les doter d'institutions intéressantes et progressives.

L'HONORABLE
GEORGES-ELIE AMYOT

Conseiller Législatif, président de la Banque Nationale, industriel de grande renommée, l'un des Canadiens-français les plus en vue dans le monde financier et dans les milieux philanthropiques.

L'HONORABLE
L. A. TASCHEREAU

Premier ministre de la Province, depuis plusieurs années. Homme politique fort admiré, avocat d'une haute réputation, appartient à l'une des plus vieilles et plus illustres familles du pays.

LE JUGE
J. B. A. ARCHAMBAULT

Jurisconsulte éminent, occupe dans la magistrature une place remarquable, conquise par ses talents et son caractère sympathique.

L'HONORABLE
MEDERIC MARTIN

Maire de Montréal depuis qu'il le veut et autant qu'il le voudra. Conseiller législatif, s'est occupé de politique active, et a représenté Sainte-Marie aux Communes. Extrêmement populaire dans la classe travaillante, dont il se réclame glorieusement. Très ardent patriote.



LE CAPITAINE
WILFRID GAGNE

L'un des jeunes officiers de la marine canadienne, très estimé de ses hommes et aimé de la population bas-fluviale. Habite la Pointe-au-Père.

M. JULES-EDOUARD
PREVOST

Député de Terrebonne aux Communes. Journaliste de grand talent et homme d'esprit recherché par un nombre immense d'amis. Appartient à cette famille Prévost, pionnière des régions du nord où elle s'est implantée depuis des générations. Directeur de l'" Avenir du Nord ", de Saint-Jérôme, l'un des journaux les mieux rédigés du pays.

M. GEORGES BOUCHARD

Député de Kamouraska aux Communes. Agronome distingué, fondateur et directeur de revues agricoles. Est actuellement en Europe avec le train-exposition. Sera chargé de conférences qui feront connaître là-bas, les conditions de notre agriculture. Très renseigné, travailleur et doué d'un joli don oratoire.

M. AIME BOUCHER

Avocat, député de Yamaska aux Communes. Travailleur infatigable et rude jouteur. Est fort estimé dans sa région et dans toute la députation où ses belles qualités l'ont déjà fait remarqué. Habite Pierreville.

M. DAVID CHAMPOUX

Industriel fort estimé de Campbelton, où il dirige des compagnies de bois de pulpe. Financier averti et homme probe par excellence, ne connaît que des sympathies et ne touche que des succès.

Nos amis nous écrivent :

Montréal, le 28 juin, 1923

Madame,

C'est avec grand plaisir que je vous transmets, sous ce pli, ma photographie que je vous autorise volontiers à publier.

Je vous sais gré de l'importance que vous semblez attacher à cette publication et vous assure de ma parfaite appréciation de l'œuvre excellente que vous poursuivez.

Comme beaucoup d'autres j'achète périodiquement " La Revue Moderne " et parcours avec plaisir les articles de valeur qui s'y trouvent.

Croyez-moi, Madame,

Votre bien dévoué,

LE MAIRE DE MONTREAL,
M. Martin.

Montréal, le 30 juin 1923

Chère Madame,

J'ai bien reçu votre lettre du 23 courant. Veuillez croire que votre demande me flatte beaucoup, car être compté parmi les amis et protecteurs de votre intéressante et vaillante revue, c'est presque devenir du coup protecteur des lettres canadiennes, titre que je voudrais bien être en état de justifier mais que je ne me trouve pas en droit de porter, n'ayant rien fait pour le mériter, sauf ma petite part dans le domaine des affaires.

Vous le voyez, j'hésite à me rendre à votre demande, cependant, je craindrais que vous interprétiez mon refus comme un geste d'hostilité ou d'indifférence envers l'œuvre que, comme vous le dites si bien, vous défendez le plus énergiquement possible et pour laquelle je fais des vœux de succès continu. Je vous envoie donc ma photographie en vous laissant toute liberté de ne pas vous en servir.

J'apprécie la valeur de votre entreprise et j'admire votre ténacité et votre travail constant pour accroître nos connaissances littéraires et rendre plus vives nos aspirations vers le beau et l'idéal.

Soyez assurée que je serai toujours heureux d'apporter mon modeste concours à l'excellente œuvre à laquelle vous vous dévouez avec tant d'ardeur et de compétence.

Veuillez agréer, Madame, je vous prie, l'hommage de mes sentiments les meilleurs et les plus distingués.

GEO. GONTHIER.

LES AMIS DE LA REVUE MODERNE



M. RODOLPHE BEDARD

Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire, décoration papale, qui lui fut récemment décernée et qui compte bien peu de titulaires au pays. Homme d'affaires des plus marquants, à la tête depuis plusieurs années de la Société des Artisans qu'il a fait considérablement progresser.

L'HONORABLE N. PERODEAU

Conseiller législatif, ministre sans portefeuille dans le gouvernement Taschereau. Notaire éminent, à la tête de l'une des grandes études montréalaises. Jouit de la sympathie et de l'estime générales.

M. ARTHUR SAUVE

Chef de l'Opposition dans la province de Québec, déploie un rare talent et une grande vigueur à défendre la cause conservatrice. S'attire dans cette tâche l'admiration de ses adversaires, comme la sympathie de ses amis. Presque seul, il a su lutter, sans défaillance, et faire face à toutes les situations, même les plus rudes, sans jamais manifester aucune faiblesse.

LE SENATEUR N. A. BELCOURT

Le grand défenseur des droits du français dans l'Ontario, avocat d'une haute valeur et homme politique remarquable. Emploie tout son dévouement à sauvegarder les intérêts des siens. A dépensé une rare énergie à défendre la cause des écoles françaises de l'Ontario. Toujours sur la brèche, il emploie tout son talent et tout son tact à aplanir les difficultés qui s'élèvent entre les races. A provoqué un mouvement de rapprochement entre Ontario et Québec qui promet des résultats consolants.

LE DR HECTOR AUBRY

Chirurgien, professeur de l'Université de Montréal, attaché au corps médical de l'hôpital Notre-Dame. Très estimé de ses confrères et apprécié de sa nombreuse clientèle.



M. THOMAS-LOUIS BERGERON

Avocat remarquable. Habite Roberval où il ne compte que des amis. A rapidement conquis dans le barreau une réputation enviable.

M. AIME CHASSE

Avocat de Pierreville. A su faire tout de suite sa marque, grâce à son talent des plus remarquables.

M. PAUL TOURIGNY, M.C.L.

Avocat de Victoriaville, bien connu et fort estimé, non-seulement dans son district, mais encore dans toute la Province. S'est occupé de politique et jouit d'une réputation fort méritée d'homme aimable et spirituel.

M. GEORGES GONTHIER, L.I.C., C.A.

Dans le monde des affaires et de la finance M. Gonthier est très répandu et des plus estimés. Comptable-auditeur depuis nombre d'années, il jouit de l'estime et de la considération de tout le public. Son nom est synonyme d'honnêteté et de prudence. Ne compte que des amis, et participe largement à tous les mouvements nationaux ou charitables.

M. ARTHUR BEAUCHESNE

Assistant-greffier de la Chambre des Communes à Ottawa, auteur d'un Guide Parlementaire d'une haute valeur juridique. A fait ses premières armes dans le journalisme où il jouit encore de la plus grande popularité. Ses qualités spirituelles, son sens d'observation, son amusante ironie en font l'une des plumes les plus redoutables, comme des mieux appréciées de notre pays.

Victoriaville, le 29 juin, 1923

Chère Madame,

A votre demande, je me fais un plaisir de vous envoyer ma photographie. Si, en me souscrivant l'ami et le protecteur de "La Revue Moderne", je puis vous aider à propager davantage l'œuvre si belle à laquelle vous travaillez, et dont vous avez tout le mérite, j'en serai heureux. Je considère que c'est un devoir pour tout canadien-français d'encourager nos nobles efforts à développer chez nous le goût de la lecture saine et intellectuelle.

Recevez, chère Madame, mes hommages très respectueux, et croyez moi,

Votre tout dévoué,

PAUL TOURIGNY, M.C.L.

Pierreville, 25 juin, 1923

Madame,

J'accuse réception de la vôtre du 23 courant. Je veux bien me rendre à votre demande avec empressement, car j'apprécie l'œuvre de "La Revue Moderne", et la plume que vous y tenez avec un talent remarquable.

Je vous remercie de l'attention que vous me manifestez.

Votre dévoué,

AIME CHASSE.

Roberval, 28 juin, 1923

Madame,

Bien que je me perde en conjectures sur l'avantage que pourra bien trouver l'intéressante Revue que vous dirigez à la publication de ma photographie, j'aurais certainement mauvaise grâce à vous refuser ce que vous me demandez comme un service. Et je suis vraiment un peu confus que ce service soit si peu de chose. Aussi, c'est avec plaisir que je me rends à la demande formulée dans votre lettre du 23 courant. Et je vous adresse, sous enveloppe distincte, la photographie

(A suivre à la page 63)

Voyage autour du Monde, par le Juge Wilson

L'Abbé Elie-J. Auclair

Autour du monde ! C'est bien cela, en effet. En neuf mois, du 4 octobre 1920 au 3 juillet 1921, M. Charles-Avila Wilson, qui devait peu de temps après son retour au pays monter sur le banc des juges de la cour supérieure, a bien exactement fait le tour du monde : de Montréal à San-Francisco et aux îles Hawaï en Océanie ; puis, en Asie, par le Japon, la Corée, la Mandchourie, la Mongolie, la Chine, les Philippines ; derechef en Océanie, par Java, Bornéo, Sumatra ; en Asie encore, par Malacca, la Birmanie, les Indes, Ceylan ; de là, en Afrique, par la Somalie, l'Abyssinie, l'Arabie, l'Egypte ; de nouveau en Asie, par la Palestine, la Syrie, l'Asie Mineure, Chypre et Rhodes; en Europe enfin, par la Turquie, la Bulgarie, la Serbie, l'Italie, la Suisse, la France... avec retour par le Hâvre et New-York. Ce n'est pas banal !

Tout le long de ce voyage, qu'il effectuait avec sa femme une compagne de choix et une intrépide voyageuse, M. Wilson a observé et noté ses impressions. De nos jours, avec de bons livrets-guides, et il en foisonne partout, un homme instruit, qui sait son histoire et possède ses classiques, qui a vécu et connaît la nature humaine, pour l'avoir, par exemple, vu palpiter sous ses yeux au prétoire ou dans son bureau des consultations, ne saurait ne pas s'intéresser — et nous intéresser — à tout ce qu'il voit et entend au cours d'une pareille pérégrination. Ajoutez à cela que M. Wilson manie le kodack, si l'on peut dire ainsi, avec l'habilité d'un professionnel. Tout en consignant ses notes, il prenait des vues. Les unes et les autres sont d'une précision rare. De tout cela il est résulté — et M. Wilson vient de nous donner — un fort beau volume de trois cent soixante pages, orné d'une centaine d'illustrations, qui s'intitule naturellement " Voyage autour du monde ".

Je connais M. Wilson depuis tout près de quarante ans. Il fut jadis mon condisciple, et même un peu mon élève en histoire du Canada, au séminaire de Sainte-Thérèse. Plus tard, il a représenté aux Communes, plusieurs années, le beau comté de ma famille et de mon enfance, celui de Laval. Il a sa maison d'été à Saint-Vincent, dans l'île Jésus. Comme on dit en France, c'est l'un de mes " pays ". Avocat distingué, criminaliste de renom, il a été l'honneur du barreau et le volià juge. Je le savais intelligent, studieux, observateur et bon psychologue. Et pourtant, il me pardonnera de le dire tout net, ses notes de voyage, qui se sont muées en volume sans plus d'apprêts, ont été pour moi comme une révélation. Ce n'est pas son métier d'écrire, à ce brillant avocat, comme c'est celui de son frère Bruno par exemple, qui nous a donné de si bonnes pages à la " Presse " notamment dans ses études sur les Franco-Américains. Cela n'a pas empêché M. le juge, je le constate, de fort bien tenir sa plume et de la soutenir quatre cents pages durant. C'est presque un tour de force, tout autant qu'un " autour du monde ".

Peut-être eût-il gagné, du point de vue de la précision, et en évitant ça et là quelques répétitions, à retoucher ses notes. Il confesse lui-même, dans son avant-propos (troisième page), que ces notes, " écrites sur place, au jour le jour, au fil de la plume, se ressentent de la fatigue et de la poussière de la route... "—" Mais à quoi bon les corriger et les refaire ", s'est-il dit en définitive, " ce serait, à mon sens, leur enlever leur caractère, leur physionomie, leur vie vécue." Mais, non, je ne pense pas. Un peu plus de soin se pouvait prendre sans rien déparer. Quelques coups de bèche, comme pour sarcler ces jolies plates-bandes, n'auraient fait, il me semble, que plus de " jour ", et la " vie vécue " n'en eut pas moins, au contraire, circulé par son beau livre, ainsi qu'un sang purifié par les veines d'un athlète bien entraîné.

En tout cas, le grand mérite de son volume, ce qui assure sa valeur propre, se trouve vraîment, ainsi qu'il le laisse entendre sans fausse modestie, dans le tour personnel dont il anime et vivifie ses récits. On le suit ligne par ligne, et chapitre par chapitre, avec un intérêt qui ne se lasse pas. Je parle d'expérience, l'ayant lu en trois jours, j'allais dire en trois traits. Déjà, sans doute, parce que les contrées qu'il visitait, et qu'il raconte, nous sont moins connues que celles d'Amérique ou d'Europe, le sujet traité avait le plus souvent, de lui-même, de quoi piquer la curiosité d'une façon particulière. Mais, en plus, à ce qu'il me paraît, la personnalité de l'auteur, en se mêlant, du reste naturellement et sans prétention, à tout ce qu'il voit, entend et admire ou réprouve, domine et tout ensemble anime sa narration. En réfléchissant et en philosophant sur tout et à propos de tout, en disant ce qu'il pense, nettement, carrément, franchement, des hommes et des choses, du passé et du présent, il nous amène à réfléchir et à philosopher avec lui, que ce soit pour l'approuver ou le contredire, peu importe, à penser et à vivre, un moment, de sa pensée et de sa vie. D'ordinaire, ces récits de voyage, comme il s'en publie tant, sont sans saveur et ennuyeux. Celui-ci, non pas ! Il est vivant autant qu'il a été vécu. C'est un mérite rare !

* * *

M. Wilson, il l'écrit lui-même, ne s'est pas mis en frais pour ordonner ou coordonner ses précieuses notes de voyage. Il a suivi son itinéraire, tout simplement, tel que je l'ai indiqué dans ses grandes lignes. Cela produit sans doute quelque confusion. De l'Océanie, à sa suite, nous passons en Asie, pour revenir en Océanie, retourner encore en Asie, aller en Afrique et de nouveau en Asie... Mais il lui eut été difficile de faire autrement, puisqu'il se guidait sur ses notes d'itinéraire, et cela du reste n'enlève rien, au contraire, à la spontanéité de ses récits. Volontiers, il porte sur les contrées et les peuples des jugements d'ensemble et, de maints détails observés, il tire des réflexions typiques. Ce sont, je crois, en outre de la rapidité et de l'aisance de son style, les deux choses qui intéressent principalement le lecteur. Je voudrais le montrer par des exemples et des citations. Arrêtons-nous d'abord à quelques jugements d'ordre général.

Il est à Kyoto, au Japon, où il vient de visiter les palais impériaux du Mikado, qui sont inoccupés depuis que Sa Majesté nippone réside à Tokyo. " On est loin de Versailles et des Tuileries, écrit le voyageur (p. 93), mais on est chez un empereur tout de même, et l'un des plus puissants du monde. Combien de temps règnera-t-il encore ? L'écroulement de l'empire chinois, son voisin, la chûte des trônes, qui se précipitent dans le

monde entier, doivent lui faire porter des regards inquiets sur les bases du sien... La situation en Asie n'est guère plus rassurante qu'en Europe. Si ces millions d'hommes s'entrechoquent jamais, qu'adviendra-t-il des diadèmes, toutes sacrées et même divines que sont les têtes sur lesquelles ils reposent ? "

Voulez-vous que M. Wilson nous présente la Corée et le Coréen ? Voici un petit tableau joliment brossé (p. 101) : " Ce pays se ressent des guerres ininterrompues depuis cinquante ans : guerres avec la Russie, avec la Chine et avec le Japon, qui le convoitent. Tour à tour indépendant, sous le knout du Cosaque, sous le glaive du Chinois ou sous le canon du Japonais, ce peuple a décliné et a glissé au bas de la civilisation. Il est descendu de ses montagnes fertiles, le long de ses minces cours d'eau, dans les vallées étroites où il s'est laissé choir. C'est là qu'on le retrouve, de haute taille, invariablement vêtu de blanc, marchant droit, fier, dédaigneux, flâneur, la longue pipe au bec, coiffé d'un bonnet de tulle noir, sur lequel il met en guise d'ornement un chapeau de paille ou de toile fine trop petit pour sa tête et qui tient en place au moyen d'un cordon passé sous la gorge. Une grande redingote blanche, un pantalon bouffant, blanc aussi, et retenu à la cheville, lui composent un accoutrement d'opéra-bouffe. Son pied est chaussé d'une savate blanche qu'il enfonce dans des sabots de bois au bout retroussé. Sa moustache grêle tombe sur ses dents. De chaque côté de l'orifice buccal et du menton, une barbe aux longs poils flous, que le vent tente en vain d'arracher, complète l'ornement de son visage terreux... "

Vous plaît-il plutôt de voir se dérouler sous vos yeux un tableau de la vie à Pékin ? " Tout est muré dans Pékin (p. 117). Si vous parcourez une avenue résidentielle, vous cheminez entre deux murs percés de portes closes. Entrez, et vous voici dans un dédale de cours et de murs intérieurs. Toutes les maisons sont couvertes de tuiles. La vie de la rue est inconcevable ! C'est un tintamarre infernal de tambours, clochettes, flûtes de tous calibres, poêlons, chaudrons, ferblanteries, cuivres, bronzes sur lesquels les camelots tapent pour annoncer leurs métiers ou leurs marchandises. Les marmitons cuisinent sur l'espace sans pavé, large de vingt-cinq pieds, entre les maisons et la chaussée. Pâtés et viandes, saucissons, légumes, fruits, tout s'exhibe, grille, rôtit, bouille et cuit dans l'eau, l'huile, le suif, la graisse, au vent, à la poussière, au nez des chameaux, des porcs, des bourriques, des chevaux, des indigènes et des touristes dont l' " olfactum " délicat proteste d'abord, mais finit par s'apprivoiser. Toutes cette gent malpropre mange au plat, à la main, dans la rue. Les chiens et les mendiants happent les restes... "

Ne vous paraît-il pas que tout cela a été saisi sur le vif ? On n'imagine point pareil spectacle. Il faut l'aoir vu. Plus loin, le voyageur s'extasie devant la fameuse " grande muraille " qui sépare le " céleste empire " du " grand mogol ". Il nous rappelle quand elle fut construite (p. 123) : " C'était au temps où les prophètes tenaient encore leurs plumes inspirées en regardant Bethléem et le Golgotha, alors que les Mages n'avaient pas encore aperçu l'étoile ; le temps où les Amériques, n'ayant pas même de nom, dormaient dans la nuit de leurs forêts et dans l'ignorance des peuples civilisés, alors que les Césars régnaient sur l'Occident ; le temps où les rivages de la mer étaient les bornes du monde, huit siècles avant Colomb et Vasco de Gama... " Il nous raconte ce qu'elle devient, la " grande muraille " (p. 124) : " Témoin vieilli, mais non encore délabré, de ving-deux siècles, il (le vieux mur) regarde avec pitié le démolisseur qui, chaque jour, le détruit peu à peu, pour édifier avec ses antiques débris. Ses portes d'airain ne gémissent plus sur leurs énormes gonds. Le torrent a déplacé ses pavés usés par la roue du chariot et le pied du chameau. Construit deux cents ans avant l'ère chrétienne, il est encore solide... "

Passons aux Philippines et voyons un peu, en un raccourci saisissant, ce qu'est leur population, sa physionomie (p. 153) : " La population se chiffre à onze millions distribués sur quatre cents îles. Elle se divise en huit millions de chrétiens, trois cent mille mahométans, le reste est païen et peu civilisé. La douceur est le caractère distinctif des Philippins. Courtois, hospitaliers, propres, habiles, musiciens, indolents, ils sont bons enfants. La femme occupe une très haute position dans la famille, ce qui assure la dignité du foyer... "

Ce dernier trait est bien observé. M. Wilson en a, comme cela, des centaines qui sourdent naturellement sous sa plume. Par exemple encore, lisez ce qu'il dit de l'habitant de Java, en Océanie (p. 190) : " Le Javanais est athée. Il y a bien dans l'île quelques missions catholiques et protestantes dont l'œuvre admirable (j'aurais aimé ici une distinction qui s'imposait, mais je n'insiste pas) est couronnée d'un certain succès. Mais la masse est inerte. J'invite ceux qui ne croient pas à l'œuvre humanitaire des religions chrétiennes à venir toucher du doigt, et à constater de " visu ", le résultat brutal de la doctrine sans Dieu. Ils verront ces figures stupides, ces âmes abruties et sans idéal, cette vie animale qui ne diffère de celle de la bête que par le nombre des pieds en plus ou en moins dans la structure des corps. Ceux qui prétendent que les religions ne sont bonnes que pour les femmes pourront se rendre compte et se convaincre que, chez les peuples sans Dieu, entre la femme et la bête il y a peu ou point de différence. Si Dieu n'existait pas, a dit avec raison Voltaire, il faudrait l'inventer."

Je veux encore citer deux exemples de ces jugements d'ensemble ou d'ordre général, que M. Wilson porte, comme en se jouant, sur les hommes et sur les choses, et qui sont à mon sens l'une des richesses de son volume. Il est aux Indes, à Lucknow, une ville de 260,000 habitants. Il en redit l'histoire, en particulier celle de sa conquête définitive par les Anglais en 1857. Il nous montre l'Angleterre conservant avec un soin jaloux les édifices et les belles choses des civilisations primitives. Soudain, il écrit (p. 235) : " Il faut visiter ce pays pour comprendre le rôle civilisateur et vraiment humanitaire que remplit l'Angleterre, rôle qui est peu connu chez nous et que ceux qui l'ignorent, seuls, se mêlent d'apprécier à rebours et de bien mal juger." Voilà un coup droit qui a dû porter quelque part. Ah ! ces avocats !

L'autre exemple, c'est la condamnation que le futur juge prononce contre la nation turque. Elle est aussi terrible que juste. C'est à l'occasion de la rencontre d'un cadavre qu'on fait en mer, en vue des Dardanelles (p. 344) : " Dans l'après-midi, la vigie crie " un cadavero "—" un cadavre "! "En effet, au beau milieu du détroit, couché sur le dos, les bras au-dessus de la tête, flotte le cadavre d'un Turc, noyé depuis assez longtemps, si on en juge par son état de décomposition... Son costume est complet : pantalons bouffants, large ceinturon rouge, gilet à boutons de métal, turban sur le chef. Cette rencontre lugubre me représente l'état actuel de la Turquie : débris, épave d'une nation ou d'un peuple, qui fit trembler le monde, et qui flotte maintenant sur l'océan agité des passions politiques de tous les peuples... "

Mais il faut se borner. J'ai dit que l'une des beautés du livre que j'apprécie, c'était l'art avec lequel, presque sans le chercher, l'auteur sait faire jaillir sous sa plume d'heureuses réflexions au sujet des hommes ou des spectacles qu'il observe au passage. Qu'on me permette d'y insister un peu, en recourant encore aux citations, puisque c'est le meilleur moyen de rendre justice à un écrivain.

" J'oubliais de vous dire que la poire alligator (des îles Hawaï), écrit M. Wilson (p. 25), est le fameux fruit connu en espagnol sous le nom d' " avocado "... Alligator, avocat, crocodile, cela veut probablement dire la même chose, ici comme ailleurs. Dans tous les cas, on mange de l'avocat aux îles Hawaï comme en d'autres pays."

Devant une statue en bronze qu'un riche habitant de Yokohama s'est fait élever de son vivant (p. 43) : " C'est une manie, chez les riches Japonais, de s'honorer vivants, au cas où ils seraient oubliés après leur mort. Les héritiers ont souvent la mémoire courte, en ce pays comme en beaucoup d'autres."

Au Japon, le mouvement prohibitionniste est en marche. M. Wilson le juge sévèrement (p. 81) : " L'idée de la tempérance fait cependant son chemin et la prohibition, soigneusement emballée dans l'étroite sacoche des puritains missionnaires de l' " oncle Sam ", montre déjà sa tête hypocrite... "

L'ouvrier chinois est d'une grande habilité. Une plaisante anecdote va nous le montrer (p. 99) : " A ce propos, on raconte qu'un industriel anglais, voulant mettre sur le marché une aiguille très fine, en fabriqua une excessivement ténue et l'adressa à un ouvrier chinois, en lui demandant s'il pouvait en produire une plus fine et à quelles conditions. Quelques temps après, l'industriel anglais recevait l'aiguille qu'il avait envoyée comme modèle ; mais quelle ne fut pas sa surprise de constater que l'ouvrier chinois l'avait creusée de façon à former un étui dans lequel était enfermée une autre aiguille qui s'y trouvait à l'aise."

Le 12 décembre (1920), le voyageur arrive à Pékin. Il se remémore un vieux refrain de Laurent de Rillé, que nous chantions ensemble à Sainte-Thérèse, au temps de cet incomparable musicien qu'était M. l'abbé Sauvé :

Nous avions, bravant la routine,
Formé le projet colossal
De nous en aller jusqu'en Chine
Pour chanter des chœurs à Pékin...

O gai, gai, gai, à l'étranger
Qu'il fait bon aller en voyage,
O gai, gai, gai, à l'étranger
Qu'il fait bon voyager !

Chose très importante en voyage, M. Wilson s'accommode en philosophe des contretemps qui peuvent surgir. " Dans un voyage autour du monde, écrit-il (p. 121) on ne peut s'attendre à avoir tout à souhait. Les saisons se succèdent, elles n'attendent pas la fantaisie du touriste." C'est fort juste.

A Shanghaï, madame Wilson a exprimé le désir de magasiner, ce qui est très naturel. En bon mari, notre voyageur se soumet à l'irrévocable (p. 139) : " Dans l'après-midi, nous sortons prendre l'adresse des principaux magasins. Car ici, nous magasinerons. C'est le décret de l'autorité compétente et experte en pareille matière. Allons-y gaiement ! "

Je vous répète que ce voyageur est aimable et bon vivant. Il énumère, par exemple, aux Philippines, les variétés de la faune et de la gent ailée. Il a ce bon mot (p. 149) : " La pie, ô le bel oiseau ! jase ici, au Japon, en Chine, comme rare créature de village."

Le 13 janvier, il est en mer, vers Manille. Il écrit (p. 150) : " La chaleur augmente. Les toilettes légères et les fourrures d'été apparaissent. " Summer furs ! " Les hommes, moins snobs, mais plus sages, sont en soie pongée, dill, duck, palm beach et kaki. Tout est blanc, jusqu'à l'habit pour le dîner. C'est rafraîchissant et confortable. Gardez vos fourrures, mesdames, nous ne vous les envions pas."

A Manille, on a par erreur conduit nos voyageurs, qui tiennent, comme chaque dimanche, à assister à la messe, à la cathédrale anglicane. M. Wilson le raconte avec son imperturbable bonne humeur (p. 157) : " Nous déménageons sans tambour ni trompettes, en songeant à l'aventure de saint Stanislas de Kostka qui avait commis la même erreur. Mais, à lui, un ange apparut, qui lui apporta la communion dans le temple hérétique. Comme nous n'avons pas encore atteint le degré de sainteté de Stanislas, nous avons pensé que les anges ne se troubleraient pas tant pour nous et nous avons filé sur l'église catholique, apostolique et romaine."

Le 1er février, on est à Singapour, en plein épanouissement des fleurs les plus variées. " La pioche et la faux du jardinier, pour nettoyer, abattent des amours d'iris et de jacinthes. C'est à fendre l'âme et à briser le cœur ! Pauvres arpents de neige de mon pays, qu'il faut de vertu patriotique pour vous aimer (p. 171)." N'allons pas nous y tromper pourtant. Ce n'est là qu'un tour de phrase. Les plus beaux climats ne font pas oublier à M. Wilson le pays natal. Il y revient souvent avec attendrissement, et c'est un charme pour le lecteur canadien. Il est en Birmanie, à Rangoon. Les " boys " de l'hôtel font le service à table, pieds nus, en habit noir et turban... " Si vous avez chaud (p. 205), jetez un regard sur leurs grands pieds qui s'étalent délicieusement sur le marbre des dalles. Cela vous rafraîchit du coup. O beaux jours de mon enfance, alors que je parcourais, pieds nus, les grèves de mon beau lac des Deux-Montagnes, combien je vous regrette ! "

En Birmanie, puisque nous y sommes, les mœurs sont assez singulières. M. Wilson les décrit et il conclut par cette boutade (p. 210) : " En Birmanie, les deux sexes portent le jupon. La question du port de la culotte dans le ménage est ainsi résolue. L'homme travaille ; la femme mène la besogne et les affaires ! Et nos suffragettes qui ont la prétention d'innover ! "

Nous avons vu que notre voyageur fait volontiers retour vers les souvenirs de son pays et de son " home ". Il est à Agra, aux Indes (15 mars). Il n'y pleut pas souvent. Un orage vient de passer après quatre mois de sécheresse. Et pourtant tout est en fleurs et verdoyant. " Et cependant (p. 243), les arbres et le gazon sont verts. Les fleurs, les roses surtout, sont ravissantes. Pour la première fois depuis mon départ, je m'avoue battu en fait de roses. Mon triste climat de Saint-Vincent ne peut rivaliser. J'en veux un peu au soleil des tropiques."

Le lendemain, il visite le Tag-Mahal, un tombeau-monument dont la splendeur est sans égale. Le phénomène de l'acoustique, à l'intérieur l'incite à chanter. Et il chante ce couplet, l'un des succès, dans notre jeune temps, de l'excellent chanteur qu'était son ami et le mien, M. le notaire Wilfrid Proulx :

Il dort ce héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir...
Il dort, il dort !

Plus tard (22 mars), nos voyageurs sont à Delhi, capitale de l'empire indien. Les voici devant la porte

du palais d'Aladin en ruines. " Je cherche " la lampe merveilleuse ", écrit M. Wilson. Sa vertu magique pourrait peut-être faire revivre ce palais dont la description enchantait mes veillées et dorait les rêves de mes nuits d'enfance. Je regrette de l'avoir visité tout éveillé. La réalité désenchante. J'aurais dû y venir en rêve et bien endormi."

A Madras, rencontre d'une sœur canadienne, religieuse chez les Franciscaines Missionnaires de Marie (p. 281). A Ceylan, pareillement (p. 289), on visite une léproserie dirigée par des Franciscaines, dont plusieurs sont du Canada. Le voyageur le note avec émotion.

C'est à Ceylan aussi qu'on assiste à la récolte du thé. " Dans les rangs des petits arbrisseaux, écrit pittoresquement le fidèle observateur (p. 286), des femmes, des fillettes, des enfants, la hotte au dos, cueillent les petites feuilles vertes dont l'infusion fait les délices des amateurs et... des prohibitionnistes."

A Jérusalem, M. Wilson est visiblement touché par les grands souvenirs chrétiens et il déplore ce qu'il appelle avec raison la confusion des cultes dans les temples saints. " Notre première visite est pour le saint sépulcre (p. 313). Nous le découvrons à mi-montagne, après avoir cherché dans les couloirs obscurs, partie découverts, partie voutés d'énormes pierres, que sont les rues de Jérusalem... A quatre heures, procession des catholiques et chemin de la croix. Cierge à la main, nous y prenons part. L'exercice se termine au sommet du Golgotha, au pied de la croix. — " O crux, ave, spes unica ! "

J'ai peut-être cité trop copieusement. J'y tenais pourtant. Ces traits, ces réflexions, qui coulent sous la plume, montrent si bien, il me semble, quelle vie, quelle émotion et quel charme en un mot, pour le lecteur, le tour personnel dont s'est avisé M. Wilson, dans ses récits et ses descriptions, est parvenu à mettre dans son volume de notes.

* * *

J'aurais bien quelques reproches à lui faire. La fin de son " Voyage autour du monde ", par exemple, me paraî ttrop brusquée. On a signalé déjà ("La Patrie", 2 juin 1923), sa belle page sur son arrivée à Constantinople (29 mai 1921). Soit ! Mais, pour toute sa randonnée en Europe (Turquie, Bulgarie, Serbie, Italie, Suisse et France), il s'en tire avec une douzaine de pages. C'est peu et cela manque de proportion avec le reste. L'auteur a l'air pressé d'en avoir fini. Cela déplaît.

Il m'a semblé aussi que M. Wilson, qui s'affirme et est sûrement un catholique croyant et pratiquant, se mettait quelquefois assez à l'aise en parlant de Dieu et de sa propre religion. Il est bon, dit-il quelque part, de s'arranger pour être en bons termes avec tous les dieux. C'est dit évidemment pour plaisanter, au sujet d'un Bouddha quelconque. Mais cela détonne un peu. Il y a, de même, ça et là, pas souvent (voir aux pages 254 et 265) certaines évocations de choses sensuelles plutôt crues... que je bifferais dans une réédition.

L'auteur, parfois, ne se soucie guère de ménager et de préparer ses transitions. Voyez, par exemple, au bas des pages 259 et 263. Son correcteur d'épreuves a aussi laissé passer quelques coquilles, une au moins, je pense. C'est à la page 335. Il est question de Tyr. On nous dit qu'elle fut l'une des vieilles reines de la Phénicie. M. Wilson a dû écrire " l'une des villes-reines " de la Phénicie.

Vétilles sans doute ! Oui, mais j'ai voulu les signaler pour établir que j'avais lu avec attention.

En somme, beau livre, livre intéressant autant qu'instructif, que ce " Voyage autour du monde " de celui qui est aujourd'hui M. le juge Wilson. Les belles " vues " qu'il donne pour l'illustration du volume, et qu'il a toutes enregistrées lui-même, si je ne m'abuse, dans son kodack, sont aussi bien agréables à contempler. Le plus souvent, madame ou monsieur Wilson, ou tous les deux, sont au fond du tableau, ou mieux, au premier plan. Cela ne gâte rien, tout au contraire. L'impression, caractères et gravures, est excellente. Elle fait honneur aux artistes et aux habiles ouvriers de la " Compagnie d'imprimerie moderne ".

* * *

Sur la feuille de garde de l'exemplaire qu'il m'a fait la faveur de m'adresser, M. le juge Wilson m'écrit aimablement " d'enlever mes " berniques sévères " d'académicien et de mettre sur mon " promontoir " les " bonnes lunettes " de l'indulgence ! " Il va trouver peut-être que, dans cette modeste étude, j'ai gardé mes lunettes noires. En tout cas, on ne pouvait être plus sincère que je ne l'ai été.

A la société de discussion " Ducharme ", à Sainte-Thérèse, il y a trente-cinq ans, Avila Wilson, humaniste, soutenait un jour la cause de Charlemagne contre celle d'Alfred le Grand ou de Louis XIV, je ne me rappelle plus bien, que défendait son confrère et son émule Joseph Monette, aujourd'hui avocat à Lawrence, et lui aussi ancien député. Wilson avait grandi son héros, tant qu'il avait pu, mais il n'avait pas parlé de ses faiblesses et de ses oublis. Monette, en réplique, eut un mot heureux, dont j'ai gardé la souvenance: " Mon honorable ami, dit-il, a fait comme son héros, il a oublié Rolland dans la vallée de Roncevaux."

En appréciant le livre de M. le juge d'aujourd'hui, j'aurais voulu ne rien oublier. A d'autres de dire si j'ai réussi.

L'abbé Elie-J. Auclair,
de la Société Royale du Canada.

A NOS ABONNES

Les abonnements à LA REVUE MODERNE **sont strictement payables d'avance.**

Les comptes sont envoyés dans le mois **où finit l'abonnement.**

Aucun reçu n'est adressé aux abonnés. **La bande d'abonnement porte la date d'échéance** de chaque abonné. Après l'envoi de leur abonnement, les abonnés n'ont qu'à consulter cette bande et à réclamer si le changement n'a pas été fait.

Les abonnés qui changent d'adresse sont instamment priés, en nous demandant de faire le changement, de mentionner l'**ancienne** en même temps que la nouvelle adresse.

Les comptes arriérés devront être réglés immédiatement, car autrement notre administration sera forcée d'en confier la perception à une agence de collection.

Tout abonnement est considéré comme renouvelé faute d'avis contraire 15 jours avant l'expiration.

L'ADMINISTRATION.

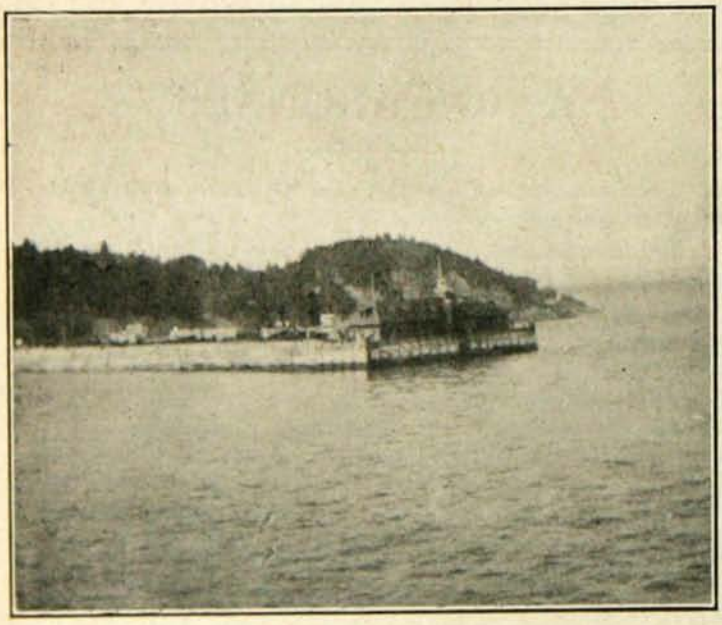
Villégiature d'autrefois et d'aujourd'hui

LA Pointe-au-Pic, véritable Mecque au Canada pour les touristes, a eu des commencements plutôt modestes. Ce n'est que vers l'année 1830, qu'elle vit venir ses premiers baigneurs. Jusqu'à cette époque, ses grèves restaient sauvages et désertes.

Pour atteindre cette future ville d'eau, les vogageurs d'alors n'avaient à leur disposition que des moyens de transport assez lents, assez peu commodes. Il leur fallait se diriger de Québec, en voiture, par les routes abruptes et montagneuses de la côte nord. Chemin faisant, le relais se laissait parfois désirer. Ils pouvaient encore arriver à cet Eden en s'embarquant sur une goélette, grand papillon diapré aux ailes étendues, donnant le service dans le bas du fleuve. Ce n'est que plus tard, que de petits bateaux à vapeur firent leur première apparition dans les eaux, si souvent tumultueuses, de ce lieu de félicité.

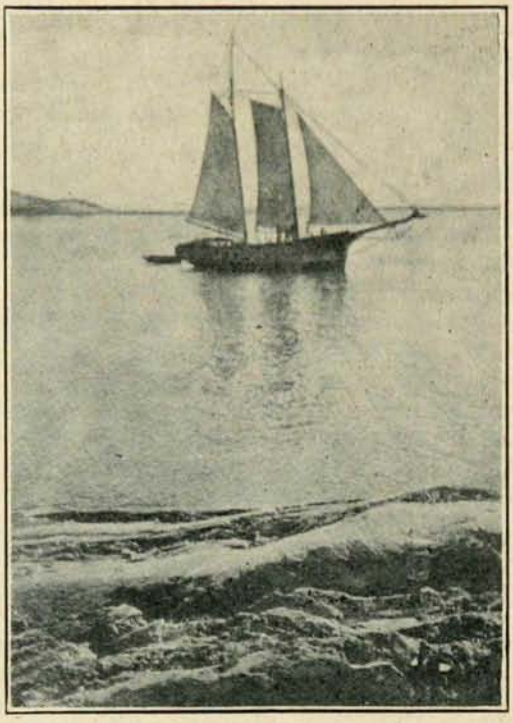
Mais, c'est à partir de 1856, date où l'on construisit le quai, que la Malbaie, comme on la désignait généralement, entra dans une ère nouvelle. Le développement et le progrès frappaient à sa porte ! Des vaisseaux d'un plus fort tonnage lui amenaient des visiteurs nouveaux et nombreux. Elle, de son côté, édifiait ses premiers hôtels pour les recevoir. Petit à petit, son renom de station balnéaire allait grandissant. La plus belle plage canadienne était née, un peu comme Vénus sortant de l'onde !

Si l'on en croit les récits et les chroniques de ce temps-là, ceux qui fréquentaient la primitive Malbaie y menaient une existence fort simple, très peu compliquée. Le snobisme, paraît-il, était ici chose inconnue.



La Pointe-au-Pic, véritable Mecque au Canada pour les touristes...

Quelques familles, de Québec surtout, s'installaient dans les hôtels de l'endroit et y demeuraient durant quatre ou six semaines, moyennant des prix bien modiques. Repas, bains, promenades, tout se passait très simplement ; on vivait, pour ainsi dire, comme les membres d'une même famille.



...grand papillon diapré aux ailes étendues...

Parmi les pensions les plus en vogue entre les années 1873 et 1894, les établissements Duberger et Warren figurent au premier rang. L'hôtel Chamard (situé dans les environs de l'endroit où s'élève actuellement le Manoir Richelieu) était également fort achalandé. Entourées d'arbres et construites à proximité de la plage, les maisons Duberger et Warren abritaient chacune environ une centaine de personnes, lorsque la saison battait son plein.

Le centre de toute l'activité se trouvait incontestablement chez Duberger. Là, il y avait une salle de danse, un billard, une buvette, un jeu de quilles et un bureau de télégraphe. La longue façade de la bâtisse principale possédait, comme ornements, deux galeries superposées, où les gens en villégiature s'installaient souvent pour contempler le spectacle éternel et toujours changeant de la mer. Du côté droit de la porte centrale, un mai d'une centaine de pieds de hauteur arborait divers drapeaux, que gonflait mollement la brise estivale. Deux jets d'eau se déversaient dans des immenses cuves vertes, où parfois nageaient des poissons, et pendant le calme des nuits d'été, l'on entendait chanter l'eau vive dans les fontaines !

Deux bateaux par semaine visitaient le port. Le courrier venait quotidiennement de Québec, le postillon conduisant la " malle de terre ". Le dimanche, il fallait aller entendre la messe au village de la Malbaie, dans la vieille église paroissiale, située à près d'une lieue d'ici. Le soir, quelques fanaux placés çà et là, éclairaient vaguement le chemin.

Tout au fond de la baie, de petites lumières vacillantes trahissaient le bourg enveloppé de ténèbres. Mais quand la blonde Phébé répandait sa clarté blême, on distinguait la lointaine silhouette du temple, et alors :

C'était, dans la nuit brune,
Sur un clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un i...

Au large, sur la plaine liquide, les phares de Kamouraska et les Pèlerins brillaient comme des étoiles dans la nuit noire.

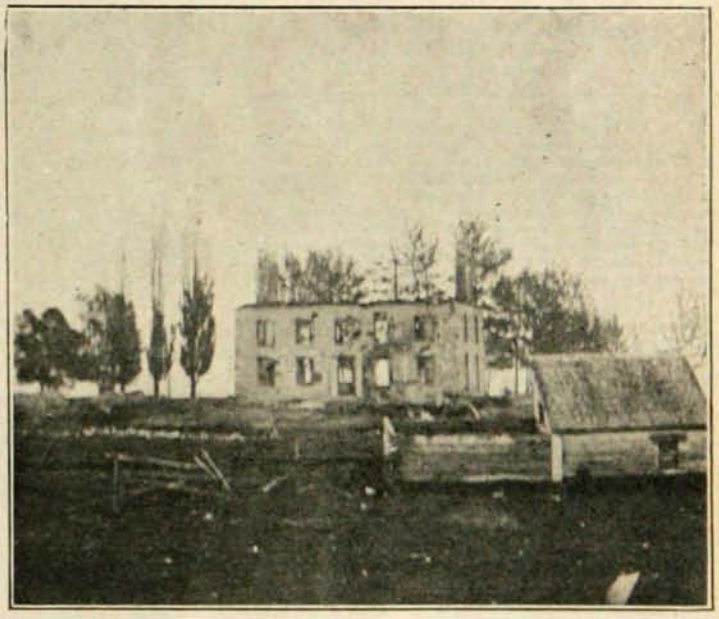
Arthur Buies, qui a écrit des pages charmantes sur la Malbaie, nous raconte un peu ce qui s'y passait aux environs de 1873. Un petit épisode extrait de ses " Chroniques " intéressera probablement le lecteur. " A l'hôtel Duberger, nous dit-il, on a le jeu de quilles, le billard, de l'entrain, du laisser-aller, de la vraie vie de campagne, et surtout on a Madame Duberger mère, une femme héroïque de soixante-dix ans, qui est un prodige parmi tant de prodiges de l'endroit. Toujours sur pied, alerte, vive, elle ne se donne pas un instant



...c'est avec un profond sentiment de tristesse dans l'âme que nous lui disons un si mélancolique "au revoir" !

de repos. Ses pensionnaires sont ses enfants. Il faut la voir à table, appelant de tous côtés ses servantes, les dirigeant, les stimulant, leur inspirant son infatigable activité. Sa voix domine toutes les voix, et c'est un plaisir autant qu'un spectacle de voir cette incomparable matrone allant à droite, à gauche, prévenant tous les désirs, devinant tous les appétits. La semaine dernière elle tomba morte de fatigue ; on la crut perdue ; elle reçut les derniers sacrements, et deux jours après sa voix retentissait de nouveau au milieu des tables étonnées et ravies... "

L'été dernier, en feuilletant les pages jaunies d'un vieux registre de l'hôtel Warren, j'ai retrouvé les noms d'une foule de touristes, qui, en ce temps-là, fréquentaient notre plage. Hélas ! je dois le dire, cette lecture fut pour moi comme une longue promenade parmi les tombes, dans un cimetière ! Presque tous ces joyeux voyageurs du temps jadis ne sont plus ! A peine, çà et là, un rare survivant. Je transcris donc pieusement ces noms, comme si je copiais des actes de décès. (1881) Sont arrivés à l'hôtel Warren : Dr et Mme Sewele, M. E. Valières, M. S. Desbarats, M. et Mme Ernest Pacaud, M. et Mme Tom. Chase Casgrain, M. J. E. Lemoine, M. Jules Tessier, Dr et Mme Ahern, M. J. A. Green, M. H. H. Sharples, M. J. C. Aylwin, M. L. E. Taschereau, M. H. C. Sheppard, M. H. Mountain, M. S. Morency, M. A. F. Huot, Mlle Chinic, M. J. C. Lee, M. et Mme Langelier, M. A. LaRue, M. J. Shehyne, tous de Québec. Un peu plus tard nous trouvons encore une foule de gens de la vieille capitale en villégiature sur notre plage. Parmi ceux-ci nous notons : M. L. M. Dufresne, M. A. R. Angers, M. G. R. Grenier, M. W. B. Scott, M. H. A. Drummond, Mme J. Blanchet, M. C. J. Burrough, M. Honoré Mercier, M. Chs. Langevin, M. A. Lemieux, M. F. Langelier, M. J. G. Garneau, M. P. Garneau, Dr Pelletier, M. P. DeCazes, M. Gus. Grenier, M. G. Amyot, M. J. I. Tarte et famille, M. A. Letellier, Mlle deSalaberry, M. C. A. Parent, M. et Mme F. de St-Maurice, M. A. S. Hall, Mme N. Turcotte, M. A. Dobell, M. L. P. Pelletier, M. Nap. Legendre, M. Gaspard Lemoine, M. E. Montizambert, M. Achille Carrier, M. E. B. Garneau, M. Alex. Chauveau, M. V. Chateauvert, M. R. M. P. Casgrain, le Juge et Mme J. A. Gagné, (ceci nous amène jusqu'en 1896). Parmi les montréalais : Alf. DeSève, M. G. Notman, M. P. R. Smith, M. Fernand May, M. G. A. LeBlanc, M. R. Morin, N. P., M. R. A. Allan, M. D. Stewart, Mlle L. DeLisle, M. E. Lafleur, M. J. A. Painchaud, M. C. de Lanaudière, Dr et Mme De St-George, M. A. Hamel, M. C. de B. Macdonald, M. C. de Salaberry, Capt. R. Kane, M. W. Prévost, M. Thos. Tait, M. L. Perrault, M. A. Bisaillon, M. A. Allan, M. D. Thibaudeau, M. E. Pomainville, M. L. Rinfret, M. et Mme F. B. LaVallée, M. C. Gélinas, M. E. Lareau, M. J. O. Hétu, M. J. M. Fortier, M. H. Lamontagne, M. L. A. Globensky, M. J. G. H. Bergeron, M. P. B. Laviolette, M. L. Armstrong, M. A. W. P. Buchanan,



Des cendres encore fumantes du petit village d'autrefois allait naître une Pointe-au-Pic nouvelle !

Mme J. T. Dillon, M. V. V. Belliveau, M. E. C. Thibault, M. E. R. Sauvalle, M. F. X. Roy, M. C. Lane, M. Pagnuello, M. P. Jobin, M. J. H. Major, Mme V. Geoffrion, M. H. Taschereau, M. O. Soulières, M. J. Grenier (maire de Montréal), M. J. W. Molson, M. G. Hughes, Hon. L. Beaubien, M. A. Laframboise, M. B. Joubert, N.P., Mme R. Masson. Quelle évocation du passé ! Cet appel retentit dans la nuit sombre, comme une longue plainte !

Les choses en restèrent à peu près ainsi jusqu'en 1894, alors qu'un terrible incendie dévasta la Pointe-au-Pic. Plusieurs maisons ainsi que les hôtels Duberger et Warren devinrent la proie des flammes.

Des cendres encore fumantes du petit village d'autrefois allait naître une Pointe-au-Pic nouvelle ! Cette fois, ce serait une véritable ville d'eau ultra moderne. Elle aurait de somptueux hôtels éclairés à l'électricité, où l'on savoure de succulents repas aux sons d'une douce musique ! Les multiples raffinements d'aujourd'hui envahiraient l'endroit. Des vapeurs, ou plutôt des palais flottants, accosteraient à son quai tous les jours. Des touristes au portefeuille bien garni construiraient de riches villas sur ses côtes riveraines. Mollement étendus dans des hamacs, sur de claires et spacieuses vérandas, des citadins fuyant les lourdes chaleurs des cités torrides, berceraient leur far-niente en écoutant les mélodieux accords d'un pianola ou d'un phonographe. Les rues et les boulevards resplendiraient, la nuit, sous les mille feux électriques d'un long cordon lumineux, véritable Couronne Boréale tombée du ciel sur le versant de la montagne. Un chemin de fer franchirait les caps et les abîmes amenant les voyageurs à pleins wagons. Enfin, l'automobile arriverait en vrombissant sur le brillant macadam !

Des jours d'autrefois il ne subsiste que peu de chose ! " Les ruines elles-mêmes ont péri ! " Quelques constructions fort modestes et c'est tout ! Parmi ces chères reliques, une partie de l'ancien hôtel Warren a échappé à la destruction ! Monument de cette période déjà lointaine, sa robuste charpente brave encore victorieusement le Temps destructeur et les intempéries des quatre saisons ! Et ces hautes marées d'autrefois qui portèrent les premiers vapeurs chargés de gais touristes, où sont elles ? Disparues à jamais dans le vaste Océan ! Et tous ces passagers, qui, appuyés au bastingage, agitaient leurs mouchoirs, en signe d'allégresse pour saluer les parents se pressant au débarcadère pour les recevoir ? Hélas ! pour la plupart ils dorment de leur dernier sommeil, en attendant le moment où l'Ange sonnera la trompette annonciatrice de la Résurrection de la chair !

Tous ceux qui visitent cette plage enchanteresse semblent garder d'elle un souvenir impérissable ! En vérité, je le demande, comment pourrait-il en être autrement ? Par un philtre mystérieux, elle fait germer en notre cœur un amour indestructible ! C'est pourquoi, la venue des journées automnales est-elle si mal accueillie de la part de ses fidèles, puisque cela signifie : séparation ! Et quand la sirène du vaisseau annonce l'heure définitive où sur le quai on largue les amarres, alors que dans les yeux embués de larmes se cristalise la suprême vision de l'adieu, c'est avec un profond sentiment de tristesse dans l'âme que nous lui disons un si mélancolique " au revoir " !

Alfred DeCelles, fils.

POUR L'EDUCATION SUPERIEURE. AIDE APPORTEE AUX ETUDIANTS ET ETUDIANTES PAR NOTRE PUBLICATION.

LA REVUE MODERNE s'efforce par tous les moyens possibles d'encourager l'éducation supérieure. Non seulement elle ouvre dans ses colonnes, une tribune large et généreuse aux talents canadiens, mais encore, elle favorise toujours de préférence la classe studieuse qui prépare son avenir et celui de la race. C'est ainsi qu'elle confie de préférence la sollicitation de ses abonnements à des jeunes gens qui sont obligés de gagner par leur initiative et leur travail, leurs cours soit scientifiques, artistiques ou littéraires. Elle a depuis sa fondation versé au-delà de douze mille dollars à des jeunes gens qui ont pu, grâce à leur travail dévoué pour " La Revue Moderne" s'assurer la continuation de leurs cours. Afin de faciliter le travail, elle vient d'instituer pour les étudiants un département de l'Education, et elle confie à ses jeunes solliciteurs et solliciteuses, des certificats qui leur servent de carte de présentation, et leur permettent de s'accréditer auprès des amis de notre publication. Nous envoyons ces jeunes gens et ces jeunes filles, dans toutes les directions, et ils propagent avec enthousiasme la revue qu'ils aiment, à cause de son patriotisme, de sa note absolument canadienne-française, de sa belle tenue et de sa générosité. Convaincus qu'une œuvre littéraire et artistique comme "La Revue Moderne" est un honneur pour la race qu'elle représente, ces jeunes gens et ces jeunes filles savent être éloquents. Et leur sollicitation est des plus fructueuses, car l'administration de "La Revue Moderne" sait se montrer généreuse envers ceux qui la servent bien !

Nous avons des lettres fort touchantes de maints étudiants et de plusieurs étudiantes qui ont, grâce à "La Revue Moderne ", pu continuer des études qui, sans elle, n'auraient pu être menées jusqu'au bout.

Tous les étudiants qui voudront s'enrôler sous les drapeaux de "La Revue Moderne", et justifier leurs titres à nos faveurs, sont accueillis avec empressement. Un jeune homme travailleur peut dans ses mois de vacances ramasser amplement l'argent nécessaire à ses cours. Il a ainsi l'orgueil de s'être fait lui-même, et il entre dans la vie, la tête haute, ayant acquis la fierté de pouvoir gagner sa vie.

Plusieurs de ces jeunes gens et de ces jeunes filles sont entrés en campagne; d'autres suivront bientôt. Nous réclamons pour eux un accueil empressé. Songez que cette jeunesse laborieuse est l'espoir de demain, et que notre race vaudra par les êtres d'énergie et de vaillance qu'elle aura formés.

Tous nos solliciteurs sont munis d'un diplôme ainsi rédigé, et estampillé au nom de "La Revue Moderne".



No Date

La Revue Moderne, Montréal-Canada

Directrice: Madame Huguenin (Madeleine)

DÉPARTEMENT DE L'ÉDUCATION

LES PRÉSENTES ATTESTENT que ..... est inscrit au nombre des membres de notre Département de l'Éducation afin de gagner une BOURSE couvrant les frais d'éducation, pendant une année, dans toute Université, ou tout Collège Commercial, "High School," École Préparatoire pour Infirmières, École d'Art Dramatique, ou Conservatoire de Musique, au Canada.

La personne susmentionnée est, par les présentes, autorisée à accepter des abonnements annuels à notre revue, "La Revue Moderne," au taux régulier de $3.00 par an, et $5.00 pour deux ans, franc de port.

Cette Bourse, ou sa valeur en espèces, sera décernée à l'étudiant qui la aura gagnée par le nombre d'abonnements obtenus durant l'apparition de la période déterminée de cinq semaines, conformément aux règlements dont il aura reçu copie.

LA REVUE MODERNE

Directrice.

LETTRE D'IDENTIFICATION

Ceci certifie que M..... dont la signature apparaît ci-après ..... est autorisé à solliciter et percevoir des abonnements à "La Revue Moderne" jusqu'au ..... et aux prix ci-bas mentionnés, SANS AUCUN CHANGEMENT. Non valable après cette date.

CANADA : Un an.....$3.00 Deux ans... 5.00

ETRANGER : Un an....$4.00 Deux ans.. 7.00

Madeleine G. Huguenin

Directrice.

Ceux qui ne pourront présenter l'UN ou l'AUTRE de ces documents sont de faux agents que le public est justifiable de faire arrêter. Les personnes sollicitées doivent se rendre compte si le certificat ou la lettre d'identification sont bien à date.

LA JOLIE FILLE D'ARRAS

Par Gabrielle Réval

I

LE PREMIER BAL DE NANETTE

Nanette s'éloigna de la glace qui lui renvoyait son image ; cette robe de tulle blanc, à peine décolletée, lui donnait l'air d'un long et frêle narcisse.

— Maman, fit la jeune fille d'une voix hésitante, tiens-tu à aller à ce bal ?

— Comment ! si j'y tiens ? répondit Mme Pamproux ; tu me demandes si j'y tiens ?... à cette heure ?... quand la voiture est à notre porte... que ton père a son habit et qu'il ne me reste plus qu'à sortir mon éventail ? Es-tu folle, mon enfant ?

— C'est que, fit Nanette... j'ai peur.

— Peur ? interrogea la vieille dame interloquée, peur de quoi ? mon Dieu !

— Peur de nous fourvoyer, dit la petite.

— Par exemple ! fourvoyés ! nous ! nous fourvoyés au bal du général ! En vérité, mon enfant, la joie te trouble l'esprit.

Nanette soupira et se mit à lisser ses longs gants de Suède. Mme Pamproux essayait vainement d'agrafer sa jupe, le tour de taille étant devenu trop étroit.

— Passe-moi les ciseaux, je vais faire une entaille à la ceinture, dit la mère. J'ai bien fait de m'y prendre un peu tôt. Au dernier moment, il arrive toujours quelque chose de désagréable !

Et comme Nanette l'aidait à glisser ses gros bras rouges dans les emmanchures un peu étroites du corsage, la bonne dame reprit d'une voix pincée :

— Fourvoyés ! En voilà un mot ! Est-ce que les Legay, les Commores, les Darboulin n'ont pas été invités aussi ? Tout le Conservatoire y sera !

— Oui, mais ces dames n'ont pas accepté.

— M'ame Legay va au bal ; or, si m'sieu Legay est professeur d'harmonie, ton père est professeur de violon ; lequel est le plus "capable" ?... Tu ne dis plus rien. Mazette !

— Que veux-tu que je dise, mère ? Voici mon premier bal : nous ne connaissons personne à la division ; je ne compte pas sur M. Legay ou sur les élèves de papa pour me faire danser, alors j'appréhende de faire " tapisserie ". Et puis, j'ai vu, à l'étalage de la rue Saint-Géry, deux robes pour ce bal... je te regarde, maman, et je trouve que nous ferions mieux de nous déshabiller, et de travailler tous les trois au coin du feu.

Mme Pamproux avait détourné la tête, agitant son cou dans un col trop serré, " un carcan ", disait-elle. En réalité, elle voulait cacher à sa fille la rougeur qui lui montait au visage, comme un coup de feu reçu au-dessus de ses fournaux. Sa pauvre robe rafistolée... Elle toussota, le temps d'escamoter son émotion.

— Ma petite, tu es trop coquette pour ta vieille maman. Eh quoi ! tu te fais du tintouin parce que je n'ai pas de robe de soie, et que je vais t'accompagner avec une robe de cachemire et mon châle de dentelle... Est-ce qu'on regarde les atours des vieilles gens ! Si quelqu'un même s'aperçoit que l'étoffe de ma robe n'est pas réglementaire, et que mes manches vont craquer, sois certaine que dans ce monde-là ces choses ne se remarquent point !... Tu as beau secouer la tête, je suis une maman qu'on aimerait pour belle-mère. Tiens, un peu de poudre au bout du nez, ici sur mes joues ; une autre fois, je me ferai saigner la veille, j'ai trop de sang, tout de suite il me monte au visage, quand je suis émue.

— Toi aussi, tu es émue ?

— Dame ! ce n'est pas tous les jours fête.

— Oh ! fête ! soupira Nanette ; je tremble, moi, comme si j'allais à confesse.

Mme Pamproux feignit de ne pas entendre sa fille ; elle allait, venait, devant l'armoire à glace, étudiant un salut qui participait de la révérence et du plongeon, cherchant comme il convient de porter l'éventail et le mouchoir bordé de valenciennes, son beau mouchoir de noces. En vérité, elle n'était pas aussi mal qu'on aurait pu le craindre ; sur la vieille robe élimée, le châle en imitation de chantilly faisait une polonaise, et une pointe de même dentelle drapait son corsage entr-ouvert.

Nanette tournait autour de sa mère, rajustait le chignon, et n'en pouvant plus, prise d'une angoisse irraisonnée, la jeune fille se jeta au cou de la vieille dame, suppliant encore :

— Restons, dis, veux-tu ?

— Encore, vilaine entêtée ! Mais c'est pour toi que nous allons à ce bal. Le docteur a dit : " Votre fille s'ennuie ; si vous ne la distrayez pas, elle tombera malade." Te voir tomber malade, mais j'aimerais mieux mourir ; ma chérie, chasse ces mouches noires, tu vas rayonner quand on dira derrière nous :

" — Quelle est cette charmante blonde ?

" — C'est Mlle Pamproux ?

" — Qui ça, Mlle Pamproux ? continuait la mère en minaudant, comme si elle jouait avec un bébé.

" — La fille du violoniste, un de nos grands artistes, professeur au Conservatoire."

— Sois sûre qu'il se trouvera aussitôt une méchante langue pour ajouter : " Elle est répétitrice de solfège au Conservatoire, c'est une petite "si bémol", puisque c'est notre surnom, et les gens qui regardaient Nanette ne la regarderont plus.

— Incorrigible ! tu es bien la fille de ton père, toujours inquiète ! Et patati et patata ! fit la mère en brisant le point de soie qui attachait ses gants neufs. Tiens, aide-moi à enfiler ces gants de torture ; il me faudrait la pointure d'un tourlourou ! Mes pauvres mains, vous avez fait trop de choses dans votre vie, vous êtes déformées comme ma robe ; allons, que l'on vous cache... Réfléchis Nanette, dit Mme Pamproux d'une voix insinuante ; qui donc viendrait te dénicher chez nous ? Il faut qu'on te voie, qu'on te connaisse ; si nous ne fréquentons personne, comment trouver à te marier ?

Nanette fit un geste résigné... Elle n'osait avancer d'un pas, de crainte de salir ses souliers blancs sur le carrelage rouge.

— Tu sais bien, reprit Mme Pamproux, qu'en dehors du mariage tout est détresse ; mieux vaut souffrir à deux que de rester seule. Je n'avais pas un rouge liard quand je me suis mariée avec ton père. Tu seras de même. Si tu es répétitrice au Conservatoire, c'est en attendant ; pour te distraire et non pour gagner de l'argent ! Quoi ! aux gens qui trouveraient à redire que tu travailles, tu ne répondras rien ? Allons donc ! On répond crânement, en riant : " Et si ça m'amuse, moi, de chanter do, mi, sol, do, avec les petites filles ! Quel mal y voyez-vous ?..." Mais jamais n'avoue que tu travailles pour gagner un peu d'argent ; cela déplaît aux épouseurs, et, à cause de cela,



Méthode nouvelle. Succès assuré. Coût modique. Envoyez coupon pour recevoir circulaire descriptive.

LA CIE CAN. DES COURS PAR CORRESPONDANCE, Ltée

333-339 Ave. Viger, MONTREAL.

Veuillez m'envoyer des renseignements concernant l'anglais enseigné par phonographe et vos conditions de paiements faciles.

Nom . . . . . .

Adresse . . . . . .

Ville . . . . . .

R.M. . . . . .



PARFUMERIE ORIENTALE

Frisson d'Amour

Secret de Fleurs

Trèfle d'Orient

Pivoine Fleurie.

PARFUMS — POUDRES — LOTIONS

ORIENTAL DRUG Co., 20, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Sur réception de 25 cents nous vous ferons parvenir un échantillon d'essai du parfum désiré.

toutes les travailleuses sont mal notées dans l'esprit des hommes à marier.

— Pourtant, vous fûtes sages en me donnant un gagne-pain ; le reste n'est qu'une vaine espérance.

— Qu'en sais-tu, petite ? fit Mme Pamproux en ouvrant son éventail noir décoré d'un chromo sentimental.

— Par exemple ! M'aurais-tu ménagé une entrevue à ce bal ?

— Non ! Les choses n'en sont point là et ne " s'emmanchent " pas aussi vite. Mais, voilà ! j'ai eu aujourd'hui une heureuse inspiration, j'ai pensé qu'en une occurence aussi grave, il fallait mettre le Paradis avec nous. Je suis allée brûler un cierge à Notre-Dame-des-Ardents. Tu sais que cela nous porte toujours bonheur !

Nanette sourit. Elle connaissait la ferveur enfantine de sa mère. Chaque fois que M. Pamproux, dans un concert, jouait un solo de violon, sa femme avait grand soin de faire brûler un cierge devant la Sainte Chandelle, avec l'évidente intention d'obtenir les bravos du public. Sa dernière offrande avait été faite au printemps, lors du festival des Flandres et de l'Artois, quand le ministre était venu à Arras. M. Pamproux avait reçu aussitôt le ruban violet. Alors pourquoi douter du succès de cette soirée ? M. Pamproux marcherait devant, sa fille au bras, et la mère s'enfoncerait dans leur sillage. Nanette était si jolie dans sa robe blanche, floconneuse comme le buisson un matin de neige ! Ses cheveux paraissaient d'un or léger. Sa peau était veloutée. Il y avait bien les deux petits creux, de chaque côté du cou, les " salières ", comme disait Mme Pamproux, ou les petits " seaux d'amour " comme dit le proverbe, parce que seul l'amour s'entend à les remplir. Les yeux de Nanette étaient bruns et brillants ; le sourcil les agrandissait d'une ligne nette, qui semblait se refléter, en bordure, sous la paupière, dans le halo bleuâtre. Ses bandeaux simples et son chignon tressé, lui donnaient l'air d'une jeune fille d'autrefois. Elle avait le nom qui convenait à ce visage charmant : Nanette ?... Nanette évoquait un paysage rustique, des armoires odorant la lavande et le mélilot. Dans la vie, Nanette devait être, à peu de chose près, ce que sa grand'mère avait été sur ses dix-huit ans.

Mais la jeune fille en avait vingt-cinq, et Mme Pamproux s'inquiétait sérieusement de l'avenir. Cette place de répétitrice lui rapportait, bon an mal an, un billet de mille francs ; les Pamproux n'avaient pas grandes économies ; en gens timides, ils n'avaient pas multiplié leurs relations ; d'ailleurs il fallait regarder au prix d'une paire de gants, d'un manteau, de bottines fines, Mme Pamproux sachant fort bien que les femmes de goût se jugent entre elles, moins à l'aspect d'une robe, qu'à la fraicheur des gants et des souliers. On ne les voyait donc qu'à l'église, aux concerts du Conservatoire, le dimanche à la musique militaire et, chaque mercredi, soir, chez leur vieille amie, Mme Chaumine.

C'était par elle que Mme Pamproux avait reçu l'invitation pour le bal du général. Aussitôt l'excellente femme s'était tiré les cartes et avait découvert dans son jeu : le valet de cœur, le sept de carreau, l'as de pique et le neuf de trèfle.

La destinée leur réservait quelque chose d'heureux. Il fallait courir la chance. Voilà pourquoi, depuis quinze jours, ces dames tiraient l'aiguille, plissaient, fronçaient, assemblaient les lés de satin, de ce satin crissant sous leurs doigts rugueux, et tombant raide autour du mannequin d'osier, comme une étoffe pleine d'empois.

Nanette supputait le prix de ce bal : robe, gants, souliers, voiture... un billet de cent francs suffirait à peine à régler tout cela ! Cent francs ! comment se réjouir d'un plaisir qui leur coûtait si cher ? Mais Mme Pamproux poursuivait le valet de cœur ; l'impatience lui grillait les talons ; elle courait à la fenêtre, écoutait les bruits de l'escalier, pendant que Nanette, immobile, écartait les bras, pour ne point froisser ses bouffants de tulle.

— Cette voiture ! Si elle oubliait de venir ; je l'ai commandée pour neuf heures un quart, et voici la demie qui sonne.

Nanette soupira.

— Et le rat de cave, les allumettes ; bon, le " moine " est dans le lit ; ah ! fit la bonne dame, en poussant un cri de triomphe, la voilà !

On entendit dans la rue, le roulement sonore d'une voiture cahotée sur les pavés. Les deux femmes épiaient le coup de sonnette.

— Charles ! cria Mme Pamproux, y es-tu ? Le carrosse est devant la porte.

II

L'EMOI DE Mme PAMPROUX

Nanette avait jeté un vêtement blanc sur ses épaules, et enveloppé sa mère dans une sortie de bal faite avec un ancien cachemire. Ainsi chamarrée de palmes écarlates sur fond vert, l'excellente femme portait son embonpoint avec majesté. M. Pamproux n'avait pas bougé de sa chambre.

Nanette, la lampe à la main, courut l'avertir ; dans la pièce mal éclairée, elle apparaissait avec ses jupes mousseuses, troussées à la taille comme une soubrette d'ancien régime. Derrière elle, le satin, en rasant les chaises, la table faisait, criss, criss, criss, comme une source sur les cailloux ; et les talons de bois de ses souliers blancs faisaient : cloq, cloq, cloq, comme la tapette d'une lavandière. A ce bruit inusité, Mme Pamproux tressailit d'orgueil, et Nanette se réjouit d'étrenner ses premiers souliers de bal.

— Papa, papa, insista-t-elle, la voiture est en bas, il faut partir !

M. Pamproux tourna la tête vers la porte qui s'ouvrait, et ne bougea point. Il était accoudé à un vieux piano, et notait un cahier de musique, entre deux chandelles. Du bout du doigt, il battait la mesure et hochait la tête dans un mouvement d'allégro. C'était une sarabande que le vieil artiste déchiffrait mentalement.

— Quoi donc ? que se passe-t-il ?

M. Pamproux restait ébahi de voir sa fille ainsi parée.

— Pourquoi me dérangez-vous ?

— Comment ! papa, tu as oublié que nous allions chez le général ? Mon Dieu ! fit Nanette, tu as cassé ton faux-col et faussé le plastron de ta chemise. Papa ! papa ! murmura l'enfant d'un ton de reproche.

Le gilet noir de M. Pamproux encadrait un plastron craquelé comme une porcelaine de Chine. A se pencher en avant et de travers pour mimer la musique, le bonhomme avait agrémenté sa chemise de zébrures inélégantes. Comment réparer ce dégât ? c'était l'unique chemise de soirée de M. Pamproux.

— Ce n'est rien ! rien ! répétait le bonhomme, tapotant le plastron bossué. Ça ne se verra pas ! regarde-moi, fillette, fit-il en paonnant, qu'est-ce qui s'avisera de voir que ma chemise est cabossée ?

M. Pamproux parlait comme sa femme : ça ne se verra pas ! Il partageait cette conviction que le ridicule n'existe point.

— Allons-nous-en, fit Nanette, l'heure avance, le cocher nous demandera plus cher. Voilà ton pardessus. Maman a dit que tu mettrais tes gants blancs dans la voiture.

— Mes lunettes ! mes lunettes ! criait le bonhomme, qui remuait sur place ; bon, les voilà sur mon nez. Ces femmes me bousculent, elles sont sans pitié. Tu es là, comme une soupe au lait, tu te sauves, tu te sauves ! fit-il élevant les bras jusqu'à la suspension.

— Je disais donc, continua-t-il en boutonnant son pardessus ; un triolet à la quatrième mesure et une double croche à la reprise ; c'est évidemment une coquille du graveur. Ah ! quel régal demain ! C'est du Rameau. Non, non, tu ne le connais pas ! c'est "l'Appel aux oiseaux". Toute la forêt, rossignols, fauvettes, mésanges... tiou-tiou-tiou, tritri, des roulades à n'en plus finir ; cela chuchote, cela monte, cela éclate en allégresse ! Ces oiseaux sont ivres de voir le soleil qui se lève. Nom d'un nom ! la belle chose que le génie !

— Viens donc ! fit Nanette ; tu nous diras tout cela dans la voiture, maman est en bas ; elle a ton fichu.

— Ah ! ces femmes ! ces femmes ! des esclaves ! ronchonna le vieil artiste. Les meilleures sont incapables d'ouvrir leurs ailes.

Dans le fond de la voiture, Mme Pamproux s'impatientait. Vingt fois elle faillit remonter chercher son mari et sa fille : auraient-ils bien fermé la porte, soufflé la lampe ?

— Où va-t-on ? demanda M. Pamproux.

— Où l'on va ? Mais chez le général !

— Je le sais bien, vous m'en rebattez assez les oreilles de ce bal ! mais, c'est mercredi aujourd'hui ; on ne va donc pas boire " la goutte " chez notre amie Chaumine ? Nous avons bien le temps d'arriver, il n'est pas dix heures.

— En vérité, mon ami, ce qu'on te dit entre par une oreille et sort par l'autre ; dis au cocher de nous emmener rue des Agaches.

Quand M. Pamproux se fut assis sur le strapontin, qu'il eut noué autour de son cou un fichu de paysanne qui protégeait sa gorge contre les rigueurs du climat, Mme Pamproux, calmée et radoucie, lui dit :

MORENCY FRÈRES LTÉE.
OUVERTURE D'AUTOMNE
nouveau département à bon marché.
Tél. Est 3202 - 346 STE-CATHERINE Est

— Tu le sais bien, Mélina est venue nous avertir que sa maîtresse était souffrante, qu'elle ne pourrait nous recevoir ; j'avais promis à M'ame Chaumine de lui conduire Nanette ; le bracelet qu'elle lui a donné va faire son petit effet ce soir. Notre amie dort, n'allons pas la réveiller.

— Ce cocher court la poste, fit Nanette ; nous arriverons avant que les chandelles ne soient allumées.

A travers les vitres couvertes de buée, la jeune fille regardait les rues mornes d'Arras ; ils étaient seuls à rouler vers la maison du général, et se taisaient dans l'appréhension subite d'une entrée solitaire.

— Que veux-tu ? chuchota Mme Pamproux, en réponse au regard inquiet de Nanette, quand ils se virent, dans le vestibule désert, je croyais que nous irions moins vite.

Ils montèrent l'escalier, orné de tableaux comme une galerie ; une grande glace leur renvoya leur image au passage ; quoi c'étaient eux, ces gens-là ? Le père au dos voûté, la fille si pâle et la mère précautionneuse, s'assurant que la robe de Nanette était bien agrafée !

Les domestiques allumaient le dernier lustre, lorsque les Pamproux firent leur entrée dans les salons. Près de la porte, un groupe de jeunes femmes élégantes entourait la générale ; elles faillirent partir d'un franc éclat de rire, en voyant venir vers elles, à petit pas cet étrange trio.

L'homme, maigre, courbé, à l'habit trop large qui flottait sur l'échine. Il avait des jambes aussi sèches que la hampe d'un drapeau ; quatre poils au menton, une moustache fatiguée, et derrière ses lunettes des sourcils broussailleux. Il s'avançait avec gaucherie, par mouvements saccadés, comme effrayé par le vide, et ses cheveux longs et plats, son nez en bec de corbin, lui donnaient un air touchant et piteux.

— Quelle est cette corneille déplumée ? chuchota l'une des jeunes femmes.

Nanette avait entendu ; elle rougit, mais quand elle vit les éventails se dresser devant les visages, à l'apparition de Mme Pamproux, qui sortait de l'ombre pour saluer la générale, elle crut mourir de honte : on avait ri de sa mère.

Le père, inconscient de cette entrée comique, emmenait sa fille au bout du salon. Dans cet espace vide, où la lumière éclaboussait le parquet, la robe sans traîne et le châle de faux chantilly, prirent un air lamentable. Etait-elle assez fagotée, la grosse dame à jupe courte, avec sa cocarde de dentelle sur les cheveux grisonnants et clairsemés !

La femme de l'aide de camp, Parisienne fourvoyée dans Arras, fut prise du fou rire :

— Madame, je vous en prie, dites-moi où vous les avez dénichés.

La générale imposa silence à l'impertinente.

— S'ils sont ici, ma belle, c'est qu'ils sont à leur place !

— La petite est très jolie, avança une autre jeune femme, qui ne voulait point blesser la générale, en continuant le persiflage.

— C'est un universitaire, il a le ruban violet, fit la maîtresse de maison, qui ne connaissait pas tous ses invités.

— Mais je le reconnais, c'est le professeur de violon du Conservatoire ; je me disais bien que j'avais déjà vu ce maître d'école.

— En êtes-vous bien sûre ? demanda la générale qui était bonne, et venait de rencontrer, avec un émoi, le regard effarouché de Nanette.

Au bout d'un instant, elle s'était rapprochée du groupe ; elle sut complimenter la mère sur la beauté et le charme de sa fille, eut une parole gracieuse pour le grand artiste qu'elle avait applaudi maintes fois...

— Allons, murmura Mme Pamproux, qui reprenait ses esprits, le plus difficile est fait ! Celle-ci est une brave femme ; mais les autres, quelles pécores !

Les invités arrivaient en foule et se dispersaient dans les salons ; ici les militaires, plus loin les magistrats, ailleurs les grandes administrations, les notabilités de la ville. Les cercles ne se mêlèrent point. De groupe en groupe, des jeunes gens allaient s'inscrire. Près de Nanette, une jeune fille en bleu et une jeune fille en rose vinrent s'asseoir ; elles étaient charmantes, décolletées adroitement, pour ne pas trop révéler les " petits seaux d'amour ". Nanette, entre elles deux, perdit un peu de sa grâce, et dans sa robe mousseuse parut engoncée. Mme Pamproux s'aperçut tout de suite du désavantage de Nanette.

— Pousse-toi, mignonne, tu n'es pas à ton aise ; mets-toi au premier rang, je vais me placer auprès de toi.

Nanette ne comprit pas l'insinuation.

— Chut ! murmura Mme Pamproux, je te servirai de " repoussoir " !

— Oh ! maman !

Les deux femmes se regardèrent jusqu'au fond des yeux, elles lurent tout ce que cette soirée leur causait de malaise et de désillusion. Mais quelle tendresse entre leurs deux cœurs ! Nanette sentit la force des liens qui l'unissaient à son père et à sa mère ; elle était si seule dans cette foule joyeuse, si différente des autres danseuses ! Elle ne les enviait pas, à se sentir si tendrement aimée.

Du bout de son éventail, Nanette fit un geste qui signifiait " et ta robe ! "

— C'est vrai ! soupira Mme Pamproux, je l'avais oubliée ! Je ne puis caser ton père au milieu des danseuses !

— Ne te tourmentes pas, mère, mon tour viendra.

Et le tour ne vint pas. Nanette ne dansa point. Les jeunes gens s'occupèrent des jeunes filles qu'ils rencontraient habituellement. Mlle Pamproux eut le crève-cœur de voir sans cesse inviter la jeune fille en bleu et la jeune fille en rose. Elle entendit leurs réflexions, apprit leurs préférences. Quelques-uns de ces messieurs ne leur plaisaient pas, celui-ci parce qu'il sortait des rangs, celui-là parce qu'il ne savait pas danser, cet autre parce que ses jambes s'écartaient " en manches de veste " ! Lorsque l'un de ces messieurs était éconduit, Nanette fermait les yeux, presque défaillante. Aurait-elle l'affront de n'être invitée que par raccroc ?

Le danseur passait sans la voir, tant elle se faisait petite entre ses deux voisines.

Derrière elle, Mme Pamproux, dès qu'elle voyait se détacher de la foule un uniforme ou un habit mettant le cap dans leur direction, essayait de magnétiser l'inconnu, et par une force mystérieuse, qu'elle espérait irrésistible, pousser vers Nanette l'incarnation du " valet de cœur ".

Mais un contre-courant entraînait le danseur, tantôt à droite, tantôt à gauche, et la pauvre petite, humiliée, cachait sous un sourire tremblant la peine que ce dédain lui causait.

M. Pamproux ne songeait ni à sa femme ni à sa fille. Dans l'embrasure d'une fenêtre, il écoutait chanter en lui une mélodie nouvelle, et crayonnait sur sa manchette glacée, une série de croches et de demi-soupirs.

Dans la voiture, au retour, il s'endormit. Nanette, n'en pouvant plus, s'était enfuie avant le cotillon ; dans l'ombre, elle essuyait du bout de son gant, une larme, puis une autre, une troisième, elle ne put bientôt plus les arrêter.

Mme Pamproux, mécontente de l'aventure, grommelait contre la neige qui voltigeait, et cette guimbarde qui les secouait autant qu'un tape-cul s'en allant au marché.

— Je te l'avais bien dit, soupira Nanette. On ne m'y reprendra plus !

— " Je te l'avais bien dit ! " reprit de sa voix brusque Mme Pamproux. Est-ce que je pouvais prévoir l'impolitesse de tous ces gens-là ? Eh bien, on se passera d'eux pour te trouver un mari.

— Restons-en là, maman, c'est plus sage.

Au moment de fermer la porte de la rue, M. Pamproux ouvrit par habitude, la boîte aux lettres.

— Tiens ! de qui est cette écriture-là ? Et pas de timbre... le mot urgent dans le coin à gauche.

— Ouvre vite, Charles, je suis sûre que c'est une mauvaise nouvelle ; pas besoin de courir, les peines vous trouvent toutes seules !

Ils étaient réunis au pied de l'escalier, le cœur battant ; M. Pamproux avait passé l'enveloppe à Nanette qui la décachetait rapidement.

A voix basse, elle lut :

" Madame,

" Si madame peut venir demain de bonne heure avec mademoiselle, madame fera bien,

LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GENERALE, 35, RUE SAINT-JACQUES, Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit : $500,000.
Capital payé: $250,000.

Réserve et Profits non distribués: $110,323.15.

Fonds Administrés et fiduciaires pour Emission d'Obligations: $32,050,132.79

Administration de Successions de Fidéi-commis de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les liquidations et faillites

VOUTES DE SURETE

ASSURANCES: Incendie, Bris de glaces, Automobiles, etc.

Téléphonez ou écrivez pour renseignements.

DIRECTION

SIR HORMISDAS LAPORTE, Président.
J.-THEO. LECLERC, Directeur Général.

parce que notre dame a eu ce soir une attaque : le médecin est inquiet, il a dit de prévenir sa famille ; je ne connais pas de famille à madame. J'ai bien du chagrin à c'te heure, parce que je crois que not' dame va passer.

" Votre servante,

" Mélina."

— Ah ! fit Mme Pamproux, d'une voix étranglée, s'y n'y a pas eu de valet de cœur ce soir, pour sûr, voilà l'as de pique.

III

LA PETITE " SI BEMOL ".

Nanette ne dormit point. Les rayons de lune, qui glissaient en nappe blanche, illuminaient sa chambre d'une clarté bizarre. Là-bas, sur une chaise, la robe de tulle faisait un tas de neige ; plus loin, les souliers et les bas mettaient, au pied du lit, la forme vague d'une chatte blanche. Sur le marbre de la commode, l'éventail, les gants fripés, les fleurs fanées ! De quel œil attendri et inquiet, la jeune fille avait contemplé, la veille, cette parure si coûteuse pour leur petite bourse ! Pourquoi donc sa mère, une femme raisonnable, s'obstinait-elle à caresser des projets illusoires ? Nanette n'avait point de dot, donc elle ne se marierait pas, cela était certain. Mon Dieu ! tant qu'elle aurait son père et sa mère, la vie lui serait bien douce. Deux heures d'occupation chaque jour suffisaient à la distraire. Elle était entourée de fillettes bavardes, espiègles et remuantes. Elle grondait un peu, embrassait beaucoup, et s'en revenait contente.

M. Pamproux était chargé des cours de violon et de solfège, sa fille lui servait de répétitrice. Assis devant le piano, les pans de sa redingote balayant les " minons " qui couraient à terre, le bonhomme ajustait ses lunettes, mouchait les deux chandelles qui éclairaient sa partition, prenait une prise pour la narine droite, une autre pour la narine gauche, et, plaquant son premier accord, faisait appel à la première division.

Il connaissait chaque fillette, et la nommait toujours de son nom de famille, pour éviter une confusion entre ces Jeanne, ces Berthe, ces Valentine, alignées devant leurs pupitres. Son oreille était fine ; il percevait le chuchotement de telle " voix ", comme un chef d'orchestre reconnaît la fausse note du deuxième violon ou de la troisième clarinette.

— Enragée l'Hermite ! criait-il de sa place à l'une de ces gamines. Tratelle, qu'avez-vous à jaboter dans ce coin-là ?

Puis revenant à l'élève qui solfiait :

— Allons, Roy, de l'attaque, que diable ! tu bafouilles, ta bouche a l'air d'avaler un plat de macaroni. Allons ! reprends cette mesure ! C'est mou ! allons de la vigueur, do, si, do, fa, sol !... ! c'est faux ! hurlait-il. Seigneur, privez de leur picotin, ces êtres sans oreille !

Son visage prenait une expression comique.

— Mademoiselle, criait-il se tournant vers sa fille, faites-moi le plaisir d'apprendre à Chevalier la différence entre le point d'orgue et le soupir !

Dans un coin de la salle, autour d'un tableau noir rayé de portées blanches, Nanette groupait la deuxième division. C'était un petit cercle, très serré ; chacune voulant être à côté de Mademoiselle. Nanette était juchée sur un grand tabouret. Vingt fois il fallait revenir sur les mêmes choses, définir les clefs, les modes, les tons ! Ah ! cette clef d'ut, et les syncopes, les triolets ! Nanette, le soir, avait la gorge desséchée. Mais les jeunes paresseuses l'adoraient, et, pour se faire pardonner le surcroît de fatigue, glissaient dans son chapeau, resté au vestiaire, de petits bouquets de fleurs.

Nanette s'en allait radieuse.

Depuis cinq ans, son existence s'écoulait toute pareille à l'une de ces journées monotones. Depuis octobre, une tristesse indéfinissable l'empêchait de rire aux espièglerles des enfants. Il lui arrivait même, de rêver pendant le cours de solfège, et d'écouter, sans les entendre, les sottes réponses des ignorantes. Les fillettes de rire...

— Vous dites ? interrogeait précipitamment la jeune fille rougissante.

Mme Pamproux s'aperçut assez vite que Nanette s'ennuyait. Le matin, elle touchait à peine à ses roties ; l'après-midi, avant le cours, elle demeurait devant son piano, sans la moindre envie de " travailler ses doigts ".

Mme Pamproux se disait qu'un bon mari... Mais où le trouver ? Un soir, elle confia tous ses soucis à Mme Chaumine ; peut-être un excellent conseil lui viendrait-il de cette vieille amie, sans enfants, qui passait ses journées derrière sa fenêtre.

— Je n'ai pas de mari sous la main, avait répondu Mme Chaumine, mais, envoyez-la danser, cette petite doit avoir des grillons dans les jambes. Allez, et venez m'en dire des nouvelles.

La brave dame ne devait pas avoir le temps d'apprécier l'excellence de ce conseil. Nanatte, sans rancune, s'endormit, une prière sur les lèvres. Mais Mme Pamproux, avant de se coucher, avait été quérir son jeu de cartes, et, en jupon, les papillotes grises auréolant le béguin, elle étala son jeu, tira 17 cartes d'après les règles de Mlle Lenormand, compta : 1. 2. 3. 4. et retourna la cinquième. L'as de pique sortit encore, mais la dernière carte, qui resta levée entre les doigts de la tireuse, fut le valet de cœur.

— C'est écrit !

Bouleversée par la joie d'un espoir qui s'affirmait, et le chagrin de perdre leur meilleure amie, Mme Pamproux alla rejoindre son mari.

IV

LE LEGS

Les Pamproux habitaient un vieux quartier désert. Sous leurs fenêtres, ils avaient " le port ", inanimé parterre d'eau. Quelques nuages s'y miraient lentement ; mais presque toujours le ciel d'Arras était gris, avec des brouillards bas qui assourdissaient les rumeurs de la ville. Mais, le jour où le vent d'ouest renvoyait vers le cap Gris-Nez les brumes de la Manche, le ciel d'Artois prenait à travers l'eau morte, une profondeur hallucinante.

Pour aller chez Mme Chaumine, qui demeurait rue Saint-Géry, les Pamproux avaient coutume de traverser la Grande et la Petite-Place en enfilant les arcades.

Le froid était vif. La vieille dame pressait le pas, emmitouflée dans sa rotonde de petit-gris ; Nanette, les joues bleuies par la bise, sentait ses mains s'engourdir dans le manchon. Le vent souleva son manteau de drap, et mit autour d'elle un tourbillon d'étoffes lourdes. Sa taille apparut mince, serrée dans une haute ceinture qui la cambrait sans l'étrangler ridiculement.

— Dix heures ! murmura Mme Pamproux, comptant les coups du beffroi. Pourvu que notre amie ne soit pas plus mal. Mélina aura-t-elle prévenu le vicaire de Notre-Dame-des-Ardents ? C'était son confesseur habituel !... Comment cela a-t-il pu arriver ? ajouta-t-elle s'arrêtant pour reprendre haleine.

Le vent leur coupait la respiration. C'était un vent aigre et taciturne, qui venait des mers du Nord, et jetait sur l'Artois la rigueur des grands espaces gelés.

Les deux femmes se précipitèrent dans la rue Saint-Géry. Mme Chaumine habitait au premier étage d'une maison neuve. Au bruit du timbre, Mme et Mlle Pamproux entendirent le pas de la servante, puis une toux faible lointaine.

— Elle vit, murmura Nanette.

Mélina ouvrit la porte, elle avait les yeux rouges.

— Eh bien ? fit Mme Pamproux à voix basse.

— C'est quasi comme une chandelle qui s'éteint. Elle n'a plus que le souffle, répondit la servante.

Mme Chaumine était étendue sur son lit, près de la fenêtre aux rideaux de tulle, noués de rubans roses, comme une robe de jeune fille.

C'était une vieille femme très coquette ; elle portait sur ses cheveux blancs, poudrés, une barbe de fine dentelle, elle était enveloppée dans une douillette de zézana violet. Elle semblait dormir ; ses traits étaient tirés, la bouche tombante, et son tour de faux cheveux penchait un peu sur l'oreille droite. Mélina, pieusement rajusta la tête de sa maîtresse, qui, au bruit des pas, entr'ouvrit les yeux.

— C'est vous, fit-elle avec effort, merci... Je me sens mourir. Il faut me faire une promesse.

— Tout ce que vous voudrez, ma chère amie, nous sommes à votre disposition, vous le savez bien ; mais ne vous frappez pas ainsi, murmura Mme Pamproux, s'efforçant de sourire. Dans une huitaine vous serez aussi vaillante que le beffroi.

— C'est fini ! murmura la mourante — elle montra ses jambes paralysées — et cela monte — elle posa sa main à l'endroit du cœur.

Nanette pleurait silencieusement.

— Je ne laisse pas grand'chose, reprit Mme Chaumine, j'avais tout mis en viager. Il me reste cependant de quoi faire une rente à Mélina, qui m'a bien soignée.

La servante, à ces mots, courut dans la cuisine pour y pleurer plus fort.

— Vous ferez vendre le mobilier, les bibelots, et vous partagerez avec mon filleul Lamousse... C'est écrit chez le notaire. Une condition : faire pour Valentin...

— Quoi ? demanda l'amie anxieuse.

La vieille dame voulut parler, les sons s'éteignaient dans sa gorge ; d'un signe, elle montra une large enveloppe posée sur un

LE FLEURISTE "MODERNE"
Rien n'est plus approprie que des fleurs
Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire
Ed Jernaey
FLEURISTE
qui a maintenant repris sa maison de commerce
SEUL MAGASIN MONTREAL — 108-110, RUE STE-CATHERINE EST — TELEPHONE EST 1878

guéridon, à côté d'un paquet de journaux. Nanette prit l'enveloppe et la tendit à la mourante.

— Envoyer en Afrique... Valentin... tous les courriers, promettez...

Elle se renversa, un soupir, léger, léger...

— Mais elle passe ! cria Mme Pamproux.

— Jésus-Marie-Joseph, sanglotait la servante, c'est donc fini ! une si bonne dame, qui a pensé à moi !...

Midi ! partout les cloches sonnaient l'Angelus. Les trois femmes, à genoux autour du lit, pleuraient et priaient pour l'âme qui venait de s'envoler ; Mme Pamproux, ayant baisé le front de la morte, doucement lui ferma les yeux.

L'enveloppe avait glissé sur le tapis, Nanette la tendit à sa mère : elle était pleine de coupures de journaux et portait comme adresse :

Monsieur LAMOUSSE,
Lieutenant au 4ème étranger,
BENI-OUNIF,
Extrême-Sud-Oranais.

V

M. PAMPROUX FAIT LA CUISINE

En revenant du Conservatoire, M. Pamproux fut surpris de ne trouver chez lui ni sa femme ni sa fille. Que leur était-il arrivé ? Est-ce que Mme Chaumine serait vraiment en danger de mort ? Qu'allait-il faire ?

Le bonhomme commença toujours par accrocher son chapeau et son pardessus, à l'une des patères du petit vestibule, enleva sa redingote, qu'il plia méticuleusement, pour la mettre en forme ; sa vieille robe de chambre carmélite pendait au clou, derrière la porte, il l'enfila, mit sur sa tête frileuse un bonnet de laine multicolore.

Le feu n'était point mort. M. Pamproux s'approcha de la " cheminée prussienne ", tisonna la houille, remplit le foyer, et, décidé à attendre le retour de " ses femmes ", prit une pipe et fuma.

Chaque bouffée endormait un peu plus son inquiétude. Il n'était qu'une heure, donc rien à dire ! Cependant le vieux musicien était mal à l'aise dans cette solitude. Jamais, en rentrant chez lui, il n'avait trouvé la maison vide. " Bonjour, m'ami " susurrait Mme Pamproux, l'embrassant avec la tendresse de leurs jeunes années. — " Es-tu content, père ! " ajoutait Nanette, qui s'inquiétait de l'humeur du musicien.

Comme ces mots familiers lui manquaient ce matin ! Chaque pas dans l'escalier le faisait tressaillir.

A deux heures, il eut faim !

— Diavolo ! trouverai-je seulement un morceau de fromage pour ma creuse dent ? Et la cruche à bière... quoi ? il me faudrait aller à la cave ! Mais où est-elle, cette cave ? Jamais je n'y fus ! Décidément, soupira-t-il je ferai carême, quand les autres font l'Avent.

Il furetait dans le dressoir où Mme Pamproux avait coutume d'enfermer les provisions et les confitures. Le bonhomme se choisit un pot de gelée de groseilles ; il en était friand.

— Pauvre Mme Chaumine ! c'était une bonne femme, un peu mystérieuse, un peu regardante... mais elle aimait la musique ; je lui jouerai pour son enterrement le "Largo", de Haendel. Mais, au fait, est-elle morte ?...

Il disposa sur la nappe à carreaux blancs et rouges, une cruche qui portait autour de la panse des feuilles et des grappes de houblon, une grande chope à bière, un couteau et une terrine de lapin, que Mme Pamproux réservait pour le dimanche !

— Oui-da ! fit-il, les amateurs de bonne musique s'en vont un par un ; il ne reste plus que des ânes... Quand je pense qu'ici, on refuse de jouer Rameau !... Gluck, tant que vous voudrez, mais Rameau, bernique ! soupira-t-il. Celui-là est bien trop Français, trop gracieux, trop fin, oui, trop profond ; messieurs les musicards aiment mieux périr dans l'hydromel wagnérien.

M. Pamproux, indigné, se grisait de ses propres paroles. Il frappait du poing, la bière écumeuse sauta ; machinalement, le bonhomme, du revers de sa manche, épongea la mousse qui allait faire une tache.

— Rameau ! ce maître ! Quand il s'agit d'exécuter une de ses œuvres, ils sont furieux, comme jadis cet imbécile de chef d'orchestre qui jeta sur la scène son bâton ! Ah ! ah ! fit le vieux musicien en se taillant une tranche de pâté, quelle riposte aussi : " Reprenez votre bâton, monsieur, dit Rameau, le faisant rouler du bout du pied, et continuez : ici vous êtes le maçon, moi je suis l'architecte !... " Attrape ! lança-t-il en riant d'un rire furibond. Ah ! si dans ma vie j'avais eu un peu de ce sang-froid, j'étais le maître, au lieu de végéter dans ma classe... Mais voilà, je n'ai d'à-propos que lorsque je suis tout seul... Là où d'autres n'ont besoin, avant de répondre, que d'un quart de soupir... moi je prends une pause !

M. Pamproux, affamé par la colère, avala une autre tranche du savoureux pâté.

— C'est un peu lourd ! un peu froid ! murmura-t-il au bout d'un instant. Et " mes femmes " qui ne reviennent pas. J'aurais dû commencer par là, fit le bonhomme se levant et cassant des œufs dans une assiette. Cette Pauvre Mme Chaumine doit être au bout de son peloton ; ma femme a voulu rester, l'assister, car elle n'a que nous ; pauvre amie, c'est mourir trop jeune ; elle avait, je pense, dans les soixante-dix ans. J'irais bien rue Saint-Géry, mais Ravaut vient à trois heures faire sa partie de violoncelle. Allons ! pour la dédommager, je lui jouerai un Requiem à sa messe de bout de l'an.

Il eut la conscience en repos ; certes, la mort d'une vieille amie l'ennuyait, mais en dehors de la musique, la vie ne lui paraissait guère plus émouvante qu'une succession de rêves.

— Comment ! fit-il, Nanette a jeté la couenne de lard ! avec quoi graisserai-je ma poêle ? Ah ! madame ma femme, vous n'élevez pas votre fille dans les bons principes. Je vous ai répété maintes fois, qu'une poêle ne se lavait jamais, elle s'essuie ! Faute de quoi l'omelette brûle...

— Qu'est-ce que je disais ! cria l'original hors de lui. La porte venait de s'ouvrir, laissant passer Mme et Mlle Pamproux. Tu le vois, ma femme, cette poêle a été lavée, elle colle.

Il montrait le fond de la poêle hérissé d'une mousse d'or.

— Il s'agit bien de ton omelette ! répliqua Mme Pamproux, voilà ta fille qui vient de faire un héritage.

— Ah !... ah !... ah !... — ces trois ah firent un accord en mineur — le vieux musicien, pétrifié, contemplait sa femme et sa fille.

— Elle est donc morte ?

Nanette, les yeux rouges, les traits tirés, fit signe que oui. Sur un coin de la table, en face de la terrine et de la cruche en grès, elle avait posé un paquet enveloppé dans un journal.

— C'est ça, ton héritage ?

— Oui, fit Nanette, et puis encore ça !

Elle tirait du sac où Mme Pamproux avait coutume d'enfouir les provisions du marché, une petite bête grise, tachetée de noir, qui avait le poil doux, les yeux verts, la queue frétillante.

La vue de M. Pamproux lui fit peur ; elle rentra dans le sac en poussant un miaou de terreur.

— Un chat ! un chat chez nous ! Vous êtes folles, ma parole. Il ne manquait plus que ça pour troubler ma tranquillité. Hors d'ici ! Il a un gîte, ce chat !

— Il n'en a plus, mon ami, puisque Mme Chaumine est morte. La pauvre femme, fit Mme Pamproux, en sanglotant, a rendu son âme à Dieu. " Gardez le chat, m'a-t-elle dit, pensez à Valentin ". Mélina m'a répété que notre amie faisait dire une messe tous les mois.

— Une messe pour elle ? demanda le bonhomme, qui n'y était déjà plus.

— Non, une messe pour son filleul, qui est dans le désert. Ah ! il paraît que c'est un pays terrible ; on y meurt de soif, on s'y calcine, parce qu'on y respire du feu.

Le bonhomme ouvrit une bouche démesurée ; qu'allait-il mugir !... Il se reprit et dit :

— Voyons tu emmêles tout, ma pauvre femme, tu as le cerveau fêlé ; le bal de cette nuit, cette mort ce matin...

— Pas du tout, Charles, je te parle clairement. Notre amie a dit : " Prenez mon chat, et vendez tout le reste, vous partagerez entre Nanette et mon filleul Lamousse."

— Qu'est-ce que le désert vient réclamer dans tout cela ?

— Il ne réclame rien, c'est nous qui réclamerons à notre Sainte-Chandelle de préserver ce jeune officier du mal des ardents, puisque là-bas tout brûle, je te le répète.

— Il y est depuis combien de temps ?

— Depuis deux ans, m'a dit Mélina.

— Oh ! alors il brûle à petit feu !

M. Pamproux se gratta l'oreille, et le pompon de son bonnet multicolore dansa sur ses cheveux gris.

— L'héritage est mince, continua Mme Pamproux, notre amie avait tout mis en viager. Quand on aura vendu ses bibelots, ses meubles, ses bijoux, payé l'enterrement, il restera peut-être bien 5,000 francs pour l'officier, autant pour Nanette ; il faudra là-dessus prendre l'entretien du chat et payer le port des dites paperasses.

— Mon Dieu ! maman, voilà que tu parles comme un notaire. Ne te mets pas en peine.

MESDAMES, MESDEMOISELLES,

Nous Brodons, Nous Etampons, Nos Patrons Perforés sont les plus jolis.

Satisfaction garantie. Prix raisonnables.
Le meilleur coton à broder est le M.F.A. 40 cts. la Dzne d'écheveaux.

RAOUL VENNAT 642, rue St-Denis Tél. Est 822 et 3065

Musique classique, moderne et populaire, L'Assortiment le plus varié et les meilleurs prix. Les dernières nouveautés en Musique Française.

J'ai parcouru l'envoi préparé. Il y a des articles de toutes sortes, surtout des faits divers, des pèlerinages et la chronique des tribunaux.

— Quel galimatias !

— C'est une condition de l'héritage, père ; nous devons envoyer, tous les mois, au filleul de notre amie, qui est " lieutenant au 4ème étranger, Extrême-Sud Oranais ", fit Nanette, en lisant l'adresse de la grande enveloppe, des coupures de journaux. Mme Chaumine s'amusait ainsi à distraire ce jeune homme ?

— Ah! c'est un jeune homme ?

— Puisqu'il est lieutenant !

— La belle raison ! il y a des lieutenants qui ont dans les quarante ans ; j'ai connu un ancien adjudant rengagé qui est arrivé sous-lieutenant à trente-huit ans.

— Cela devait être dans la garde nationale, papa, dit Nanette non sans malice.

— Pas du tout, c'était dans une armée permanente ; il avait vu la Crimée, Magenta et Mexico.

— Le filleul de Mme Chaumine sort de Saint-Cyr, papa.

— Et c'est aujourd'hui qu'on en parle seulement ?

— Tu sais bien, mon ami, que Mme Chaumine était assez mystérieuse. Mélina m'a dit que M. Valentin était le fils de l'entrepreneur Lamousse, qui a été ruiné par le krach de l'Union générale, c'est elle qui a fait élever l'enfant au collège d'Arras, et l'a mené jusqu'à Saint-Cyr. Nous n'étions pas encore liés avec elle, quand il est parti pour Madagascar ; aujourd'hui il est à la légion étrangère.

— Est-il musicien ? fit M. Pamproux.

Les deux femmes ne purent s'empêcher de sourire ; l'âme du vieux violoniste était tout entière dans cette question.

— Mais, dit la bonne ménagère, il va falloir avertir ce garçon. C'est ton affaire, Charles ?

— Moi ? Moi écrire à quelqu'un que je ne connais pas ? Moi qui depuis la naissance de ma fille n'ai pas écrit une seule lettre de condoléances... rayez ça de vos papiers, ma femme.

— Comment ! tu refuses d'écrire ?

— Mais, toi, mère, écris.

— Nenni ! Pour lui montrer mes fautes d'orthographe ! Je ne saurais même pas écrire son nom sans me tromper ! De mon temps, dit la vieille dame se rebiffant, on n'allait pas à l'école.

— Ne t'emballe pas, maman, fit Nanette qui savait combien la question de l'orthographe humiliait sa mère. Je ferai ton brouillon.

— Alors... dans ces conditions-là...

Mais le soir, comme Nanette écrivait sur une feuille, un brouillon de lettre, Mme Pamproux vint se pencher sur son épaule.

— Dis donc, petite, crois-tu que de belles phrases comme celle-là, elle lut :

" Monsieur, je dois remplir auprès de vous une bien douloureuse mission, ma pauvre amie, votre excellente marraine, Mme Chaumine, est morte ce matin dans mes bras... "

— Crois-tu, reprit-elle, qu'une phrase si bien tournée s'accommodera de mon écriture ? Ce jeune homme n'est pas un sot, il devinera qu'on m'a fait un brouillon et me prendra pour une ignorante. Mon enfant, tu ne veux pas qu'on ait cette idée-là de ta mère ?

— Je t'assure !

— Et patati, et patata ! mais regarde, compare, décide !

A côté du feuillet couvert de la fine écriture de Nanette, Mme Pamproux avait placé une page de son carnet de comptes, où les mots biscornus chevauchaient entre les lignes :

Poros : deux sous.
Aricos : six sous.
Chou bruquesel : cinq sous.
Kasi de veau : trente sous.

— J'ai la patte faite pour fignoler une tarte à la rhubarbe, non pas une épître. Remplace-moi mon cher trésor. Écris-lui comme si tu étais moi ; tu seras Mme Pamproux, ce garçon n'y verra que du feu.

— Mais signer ?

— Signe N. Pamproux, c'est encore moi, et c'est toi tout de même, puisque je suis Nanine et toi Nanette ! Dis-lui bien qu'on lui enverra l'argent, les coupures, tout ce qu'il voudra. Il faut le distraire !

Déjà la voix perspicace de l'instinct maternel, lui chuchotait :

— Elle aussi ça la distraira !

VI

AU CAMP DE BENI-OUNIF.

Le camp de Beni-Ounif est le dernier poste français de l'Extrême-sud oranais. Après Duveyrier, le couloir montagneux s'élargit à la façon d'un estuaire qui se perd dans l'immense étendue du désert saharien.

Deux chaînes montagneuses bordent cette morne étendue d'un blanc sale, tachetée de points verdâtres, aux endroits où une maigre végétation pousse, malgré le sable et les cailloux. La chaîne de montagne, au sud, est la Chebka, rebord abrupt d'un plateau désolé, qui commence l'Hamada. L'autre chaîne, qui court de l'est à l'ouest, se dresse au-dessus de l'estuaire comme une muraille démantelée, avec ses brèches, ses pans écroulés, et, du côté de Figuig, ses créneaux menaçants.

Figuig, l'oasis marocaine, le Chanaan illusoire de cette partie du Sahara, que surveille Beni-Ounif de l'autre côté du col de Zenaga.

Une torpeur règne dans le camp ; c'est dimanche, jour de repos pour les hommes, qui dorment sous les tentes. Le soleil, encore très haut, laisse tomber sur le poste silencieux, sa poussière de feu.

A quatre heures sonnant, le lieutenant Lamousse se réveille et se jette à bas du lit, court à la petite table, où il fait rapidement sa toilette ; cette fraîcheur qui court sur son visage brûlant, chasse le malaise que cause le mauvais sommeil. Il s'habille, allume sa cigarette et s'aventure jusqu'à la porte de sa tente.

Rien ne bouge ; en lignes parallèles, les tentes des légionnaires sont dressées, toutes simples, avec leur grand mât et les toiles rabattues en cercle. Les premières ombres se posent au creux régulier de la toile, et n'y font pas plus de tache qu'un peu d'eau grise restée au fond d'une cuvette.

Il est encore trop tôt pour sortir, le courrier du dimanche n'arrivera pas avant une heure d'ici. A la porte de la tente, une gargoulette est suspendue. Doucement, Lamousse la balance, l'eau s'évapore, et se rafraîchit. Le lieutenant prend sur sa table un " quart " et, avec quelle précaution d'avare, se verse un peu d'eau fraîche, qu'il boît à petits coups, pour savourer cette chose précieuse comme la vie, la fraîcheur au pays de la soif !

Depuis deux années que le détachement occupe, dans l'Extrême-Sud, le poste avancé de Beni-Ounif, il n'est pas de jour que Lamousse ne lutte contre l'influence de ce climat terrible, qui exaspère les nerfs et brûle les cerveaux, comme une plante trop délicate rôtie par un rayon de feu. Les uns, parmi les hommes, reviennent à la brute ; les autres attendent, dans une vague torpeur, le retour en France. Lamousse est de ceux qui voudraient rentrer, ce trop long séjour en Afrique lui donne, jusqu'à l'angoisse, la nostalgie des pays du Nord.

Voilà dix ans qu'il n'est revenu à Arras, mais il hésite à partir avant d'emporter son troisième galon.

Cette vie du camp lui plaît encore par sa solitude inviolée. Ils sont là une poignée d'hommes faisant sentinelle à la lisière du désert, dans un endroit de mortelle tristesse, devant cette mer de sable. Solitude que trouble le rare passage des touristes, l'arrivée des convois, ou l'approche sournoise et meurtrière des rôdeurs marocains, qui, presque chaque nuit maintenant, s'attaquent aux sentinelles de la redoute.

Lamousse a retrouvé là les sentiments de l'homme primitif, la haine et la crainte de la nature. Tout lui apparaît sous un autre angle, et dans ces espaces où l'intelligence n'a rien fécondé, il se sent accablé par une bestialité fatale.

Pour combattre cette tristesse qui monte de l'étendue fulgurante, il faut les images que sa mémoire garde du pays natal, symbolisées dans le souvenir d'une vieille femme, éternellement vêtue d'une robe en poude-soie noire, portant un mantelet de velours, l'hiver, et un châle de dentelles, l'été ; elle arrivait toujours coiffée de la même capote à barbes de chantilly, encadrant les trois " rouleaux " de cheveux blancs qui cachaient les oreilles.

La tendresse maternelle de Mme Chaumine avait adouci la rude éducation du collège et de Saint-Cyr. C'est elle qui envoyait à Lamousse des livres, des pralines roses, des cœurs d'Arras, et ces petits carrés de Lille, pain d'épice si dur que, seules, des quenottes de quinze ans pouvaient l'entamer !

— Comme elle me trouvera changé, murmure le jeune homme. Il me semble que j'ai grandi ? Quel blanc-bec j'étais alors !

Lamousse se redresse devant le petit miroir où il venait se raser chaque matin. Son visage bruni, séché par cet air en feu, a pris un aspect ascétique ; mais l'or fauve d'une barbe broussailleuse, l'or blond des

Dernières Créations Parisiennes

Robes de voile, pour dames, faites à la main, à des prix modérés.

DURANT TOUT LE MOIS

Grande vente de Toiles, Lingeries et Rideaux.

Nous avons reçu un grand assortiment de chandails soie et laine.

647 Rue Ste-Catherine Ouest

M. F. Cahill & Company

Tél. Up. 1360

On fait le point d'ourlet. Nous vendons les parfums français.

cheveux, adoucissent l'œil bleu, où apparaît plus d'énergie que de douceur.

La vie du camp a fait d'un gringalet de saint-cyrien un homme aux épaules larges, dont la carrure évoque, dans ce milieu où domine la maigreur arabe, la silhouette d'un hommes d'armes des flandres.

— Allons ! encore quelques mois, et je bouclerai ma cantine ; quel bonheur de rentrer là-bas !... C'est bon de penser qu'au pays quelqu'un s'inquiète, quelqu'un prie pour moi, car, ma vieille amie, avant de m'écrire, a dû faire brûler un cierge à Notre-Dame-des-Ardents.

Une rumeur s'élève dans le camp, les portes de toiles s'écartent ; les hommes, à peine vêtus, vont et viennent, mornes. Tout est morne parce qu'il y a trop de soleil. Au-dessus de la " cagna " où se tient le postier, flotte le drapeau tricolore, c'est là que tout à l'heure Lamousse ira chercher son courrier.

Peu à peu la redoute s'anime, le soleil baisse dans le ciel, et une toute petite ombre, vers le nord, se pose au pied de la montagne ; les officiers sortent de leurs tentes. Lamousse entend le capitaine Périer siffler le réveil ; il sort ; le sous-lieutenant Thiébaut se joint à eux, et tous se dirigent vers le côté sud, le côté par où entrera le spahi qui apporte le courrier au camp.

Quel bizarre accoutrement ! Les uns portent le costume de coutil, très ajusté, avec les galons mobiles sur les vestes blanches. D'autres ont le vêtement khaki, d'autres ont des vestes d'alpaga. Quelques officiers, les plus jeunes, se sont soigneusement rasés, les autres ont le menton broussailleux, mais tous ont du linge d'une blancheur éclatante.

Ils sont là, pressés contre le mur bas de la redoute, épiant le point noir qui grandit. C'est l'unique moment où la pensée vit et s'excite ; qu'apporte-t-il, ce spahi qui tient accroché à la selle le sac des dépêches ?

Les cœurs battent, tous attendent quelque chose : les légionnaires, jeunes comme des enfants ou barbus comme des prophètes, les petits tringlots de France, les infirmiers, tous ils attendent le même mot qui leur fera prendre patience jusqu'à la " classe ", ou qui, peut-être, sera la dernière étincelle d'un passé détruit.

Ces hommes qui épient le galop du spahi, se penchent sur le mur de la redoute, comme les femmes s'accrochent au rocher, pour apercevoir plus tôt une barque attendue.

Le spahi grandit, grandit ; on le distingue, il arrive au galop. Une rumeur joyeuse l'accueille, mais déjà le postier a reçu les dépêches, et ouvre le sac. Puis la distribution commence. Les visages, impatients, joyeux ou déçus, font un cercle d'espérance ou de peine, autour de ces enveloppes closes, qui restent, pour chacun encore, une part de mystère.

Les amoureux s'éloignent, emportant de la maisonnette leur " gamelle sentimentale " ; le capitaine et le commandant, tous deux mariés, ouvrent bien vite la lettre des petits, la longue chronique de la mère. Chacun dévore sa correspondance. Ceux qui n'ont rien reçu s'en vont attristés ; c'est si bon, quand on est loin, de recevoir même le bonjour d'un indifférent !

Lamousse a reçu tout un paquet, une grande enveloppe qu'il connaît bien, ce sont les coupures que sa vieille amie lui adresse ; voici des lettres de camarades, des prospectus, des catalogues, puis une lettre dont il ne reconnaît pas l'écriture. Le timbre est si barbouillé qu'il ne voit pas d'où elle peut venir.

— Tiens, c'est bizarre, rien de Mme Chaumine !

L'inquiétude du jeune lieutenant ne dure pas ; il sait quelle verte vieillesse, sans infirmité, est la vieillesse de son amie. Est-ce que sa mère n'a pas vécu jusqu'à quatre-vingt-douze ans ? Alors...

Il se hâte vers sa tente, serrant comme un trésor ces billets venus de si loin. Le voilà devant sa table, il tire de la grande enveloppe les coupures familières, lit et relit les lettres de ses camarades, puis, avec un peu de curiosité, savourant la surprise de cette missive inconnue, doucement il entr'ouvre la lettre de Nanette Pamproux.

VII

DES LARMES.

Lamousse n'a pas bougé, la lettre est tombée devant lui, le coup qui le frappe est si inattendu, qu'il n'a pas conscience de la réalité qu'annoncent les quelques lignes de Nanette Pamproux. De grosses larmes montent à ses yeux, brouillent son regard, mais il les retient, il a honte de pleurer, et pourtant Lamousse crierait, tant il souffre. Il voudrait voir, se pencher sur celle qui fut sa première et son unique amie, sa mère d'élection. Est-ce donc possible qu'elle soit morte ? A travers les lignes de ce billet funèbre, comme à travers une eau profonde, il voit apparaître un visage, des yeux clos, une bouche qui sourit encore, masque de noyé qui s'enfonce... malgré l'effort qu'il fait pour le ramener à lui, il sent qu'elle lui échappe, que cette sensation de l'approche est la dernière qu'il aura d'elle... il voudrait la garder dans son cerveau où tout vacille... Elle s'enfonce, déjà il ne la voit plus. Mais comment cela est-il arrivé ? L'enveloppe des coupures fut écrite par elle ; apprendre l'affreuse chose par le même courrier !

Il reste là, si accablé qu'il n'entend point l'ordonnance aller et venir dans la tente, refaire le lit, changer l'eau, préparer les vêtements.

— Mon lieutenant ! il va être six heures !

Lamousse n'entend pas ; il a perdu conscience de ce qui l'entoure. Sa pensée le ramène vers Arras, il rôde autour d'une demeure vide, autour de cette demeure qu'il rêvait de retrouver bientôt.

L'ordonnance s'approche, tousse et, résolue à se faire entendre, vient devant l'officier :

— Mon lieutenant... le drapeau va descendre.

Lamousse, debout, détourne son visage bouleversé ; il ne veut pas qu'on sache pourquoi il souffre. L'ordonnance s'écarte et songe : cette lettre-là pourrait bien apprendre au lieutenant que, " là-bas ", on le trahit.

Le camp s'anime ; près des murs, on entend hennir les chevaux ; un mulet s'échappe et lance un coup de pied dans les ferrailles qui traînent, et ce tintement de vieilles gamelles a quelque chose de joyeux, qui fait rire les spahis.

Il est six heures ; les hommes de la garde montante, sanglés dans leur ceinture bleue, portant en sautoir leur couverture, s'alignent, face au drapeau qui flotte sur la cagna du télégraphe.

Les clairons sonnent ; les hommes présentent les armes. Lamousse devant sa tente, salue le drapeau qui descend le long du mât. Dans la cour, des légionnaires, des spahis, de simples soldats, des officiers demeurent figés dans la même pose, saluant ces trois couleurs qui vont disparaître pour huit jours. En dehors de la redoute, les soldats en promenade s'arrêtent, s'immobilisent dans la même fixité et le même salut.

Et c'est encore le même salut qu'accomplissent, dans la cour des bureaux arabes, les Sud-Oranais drapés dans leurs burnous. Tout à l'heure, au coucher du soleil, à l'appel muezzin qui clame du haut du minaret, ils s'inclineront du côté de la Mecque, recroquevillés, alors qu'un instant avant, le salut au drapeau les soulevait et les déployait comme de vivants étendards.

Le soir tombe ; les hommes sont à la soupe, les officiers s'acheminent vers le gourbi de la popote. Lamousse cherche à prendre un visage impassible, et à ne point trahir une souffrance qu'il veut garder pour lui seul. Mais les figures de ses camarades le surprennent, un masque différent s'est posé sur des visages toujours mornes. Le capitaine, très jovial, raconte à ses officiers l'heureuse naissance d'un fils, d'un petit Africain d'Oran ; il offre l'apéritif. Le commandant communique les lettres de service, encore quelques tuiles qui tombent du corps d'armée ; le sous-lieutenant frisote sa moustache et annonce l'arrivée de touristes, dont une femme, une Française ! Immédiatement, les dolmans se boutonnent. Et le fantôme d'une femme, qui prend pour chacun le masque d'une épouse, d'une mère ou d'une fiancée, plane comme un parfum affolant au-dessus de cette table d'officiers.

— Quoi de nouveau, pour vous, Lamousse ? demande le petit coq, qui porte sur sa veste son premier galon d'or.

— Rien, répond le lieutenant, dont les doigts impatients roulent en boulettes le pain qu'il ne peut manger.

A quoi bon attrister les camarades par une nouvelle ne les intéressant que par le rappel d'une destinée commune ? L'idée de la mort les gênerait à cette heure où tout le passé revit dans leurs cœurs rassurés. Encore si Mme Chaumine était jeune, belle ! Mais ce n'était qu'une très vieille femme, et l'un d'eux sans doute, aurait philosophé, en murmurant cette condoléance : " Elle avait fait son temps ! "

— Lamousse, fit le médecin, mon congé est arrivé ce soir ; je pars par le prochain courrier. Avez-vous quelques commissions pour Arras ?

— Merci, cher ami, je n'en ai plus !

Et Lamousse ne desserra plus les dents ; par politesse, il feignait d'écouter la discussion survenue entre le blanc-bec à peine sorti de Saint-Cyr et le capitaine, un vieil Africain amant de cette terre de feu. Mais plusieurs fois, il n'entendit pas qu'on lui parlait, et le médecin, devinant une angoisse, murmura à son voisin, au sortir de table :

— Laissez donc Lamousse tranquille ; il n'est pas dans son assiette.

Le sous-lieutenant chuchota :

— Pauvre garçon ! Il y a quelque belle

UN REMEDE GRATIS

Pour rendre le teint clair et la peau veloutée



Permettez-nous de vous envoyer *absolument gratis*, une bouteille de remède qui guérit les *boutons*, la *peau huileuse ou farineuse*, fait disparaître le *masque*, les *rides*, les *pustules*, les *boutons à tête noire*, redonne à la peau toute sa souplesse et sa *fraîcheur de jeunesse* et rend le *teint clair, velouté* et *couleur de rose*. Ce remède est universellement connu sous le nom de

LAIT DES DAMES ROMAINES

surnommé *"Nourriture de la Peau"*. Il se vend dans toutes les parties du monde civilisé, *50c la bouteille*. Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous envoyer votre adresse avec *10c* pour payer les frais de malle et emballage, et nous vous enverrons une bouteille n'importe où, sans autre frais. *Ecrivez aujourd'hui.*

Adressez

COOPER CO., Cha. H1,

155, Rue des Commissaires, Montréal.

infidèle là-dessous?... Mais peine d'amour ne dure qu'un jour.

— Pardon ! reprit le médecin, vous confondez, et il se mit à chanter la nostalgique chanson :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment
Peine d'amour dure toute la vie.

Suivant leur habitude, les officiers du poste achevaient ensemble la journée, on jouait aux cartes sur une table volante ; les ordonnances apportaient pour tout rafraîchissement l'eau froide des gargoulettes, ou des bidons de service, recouverts d'un humide drap rouge.

Du côté des tentes-marabouts, où les hommes couchaient, une chanson s'élevait parfois. Sitôt "l'appel" fini, les hommes rentraient s'étendre sur la banquette de terre et d'herbes sèches ; les autres, avides d'un peu d'air, s'allongeaient sur leur couverture pour dormir à la belle étoile.

Lorsque le camp fut de nouveau silencieux, Lamousse sortit de sa tente, il avait besoin de marcher, d'entrer, ne serait-ce qu'un moment, dans cette éternité immuable de la nature.

La lune planait dans le ciel pailleté d'étoiles ; sa clarté allongeait, sur les hommes endormis, l'ombre grise des tentes, ou irisait comme une nappe de sel la plaine vaporeuse.

Lamousse fit le tour du camp. Des sentinelles vigilantes surveillaient les lointains bouquets de palmiers, propices à l'embuscade.

Il marchait, évitant de heurter les soldats étendus, les uns roulés dans leur couverture comme en un suaire, les autres, collés à terre, le visage caché dans la courbe du bras, comme une bête peureuse ou un ivrogne assommé. Le soufflement pénible qui venait des tentes donnait à cette vision brutale le caractère effrayant d'un sommeil plus douloureux que la vie.

Lamousse allait et venait parmi ces corps, les épaules courbées, l'âme morte. Peu à peu, une pensée familière qui flottait, se précisa, il la reconnut et se mit à songer ; il écouta monter en lui-même un chant d'une douceur funèbre, un chant qui mêlait à des pleurs le sourire des souvenirs d'enfance, l'attirance d'un geste affectueux. Le chant réveillait dans tout son être ce qu'il ne soupçonnait pas de tendresse profonde pour cette vieille femme, qu'il trouvait si vieille déjà, quand il avait quinze ans.

Comme elle était jolie, avec ses deux touffes blanches, près des yeux clairs, son doux sourire, ses longues mitaines de l'ancien temps. Il se souvenait de ses premières sorties avec elle, quand il était encore collégien. Le jour de la foire, on allait chercher sur la Petite-Place les pains d'épices de Lille, les "cœurs" d'Arras, tout poudrés de sucre, puis on allait du côté de Saint-Wast, au musée ; la première, elle lui avait expliqué les légendes de l'Artois, la vie des troubadours.

Que de fois, pendant les repas, Mme Chaumine lui avait raconté sa légende favorite, celle de Notre-Dame-des-Ardents ! Vers le XIIème siècle, un mal terrible dévastait l'Artois. Or, une nuit, deux poètes rivaux, Normand et Istier, eurent la même vision. Notre-Dame leur apparaissait, leur donnant l'ordre de s'en aller vers Arras, et d'accomplir à la cathédrale leurs dévotions.

— Ils partent ! disait Mme Chaumine ; ils entrent dans la ville désolée, les gens mouraient au seuil des portes, consumés par ce mal effroyable qui s'abattait sur la ville, comme une punition céleste, pour les péchés du siècle. Ils vont à la cathédrale, racontent à l'évêque l'apparition de la Vierge. L'évêque reste saisi d'admiration, et de doute aussi. L'office commence, et à l'heure fixé par la Vierge, on vit Notre-Dame apparaître sur l'autel, descendre doucement et remettre aux troubadours éblouis par cette vision, un cierge allumé : c'était la "Sainte-Chandelle".

"— Faites tomber quelques gouttes de cette cire dans l'eau bénite, dit la Vierge, et que les malades boivent !" Puis Notre-Dame disparut. Le saint évêque fit ainsi qu'avait dit la reine des anges ; les malades burent avec ferveur : à l'instant, la ville d'Arras était guérie par l'eau miraculeuse.

— Et la Sainte-Chandelle ? demandait l'enfant émerveillé.

— La Sainte-Chandelle fut solennellement portée dans une chapelle vouée, aussi belle que la Sainte-Chapelle de Paris. Mais les mécréants, ce Robespierre, qui naquit en notre ville, avaient juré sa perte. La Sainte-Chandelle disparut pendant la Révolution. Plus tard elle fut retrouvée dans un puits, et déposée dans son église, notre église de Notre-Dame-des-Ardents.

Et chaque dimanche, elle redisait l'histoire au petit collégien.

— Allons la voir, disait-elle, quand cinq heures carillonnaient au beffroi.

Ils s'en allaient tous deux, lui très grave, déjà ; elle souriante, parce qu'elle savait, qu'à tant parler d'autrefois, elle éveillait la poésie dans l'âme du petit.

Quand ils étaient près du reliquaire, Valentin demandait :

— Croyez-vous qu'Elle me protégera ?

— Assurément, si tu l'aimes, comme l'aimèrent Istier et Normand.

Pourquoi ce souvenir de la Sainte-Chandelle se réveillait-il en lui ? C'est qu'un lien mystérieux venait de se briser. Mme Chaumine, depuis dix ans qu'il était parti pour le Tonkin, puis Madagascar et l'Afrique, venait demander à la Sainte-Chandelle de protéger l'enfant contre le mal des ardents.

Notre-Dame-des-Ardents — c'est là qu'on avait dû lui donner l'absoute — encore une fois elle était passée devant le cierge miraculeux, et ses lèvres n'avaient point murmuré la prière fidèle : "Veillez sur Valentin !" Alors, il vit se matérialiser devant lui la triste cérémonie ; il suivit son amie jusqu'à sa dernière demeure, la mit en terre pieusement, comme un fils.

Désormais tout était bien fini entre l'exilé et le pays natal, ce pays de brouillard et d'éternelles grisailles.

Arras, la cité à la triple enceinte, aux portes barrées de herses et fermées de ponts-levis, aux places larges et héraldiques comme les écus des chevaliers, souveraine hautaine, qu'il avait préférée... maintenant couverte de guenilles funèbres ! il la vit tassée, laide, taciturne : le linceul de la morte couvrait pour lui la ville entière. Alors, tournant le visage vers le point du ciel qui marquait le nord, Lamousse s'inclina pieusement devant ce qui disparaissait pour toujours, là-bas.

VIII

"COUPONS TOUJOURS", DISAIT NANETTE.

— M'est avis, murmura Mme Pamproux, que ce garçon ne sait pas le prix d'un écu. Encore quelque étourneau !

— Pourquoi dire cela, maman ? demanda Nanette, qui relisait la lettre du lieutenant Lamousse.

— Pourquoi ? Dame ! un homme de bon sens écrirait-il une lettre comme celle-là :

"Madame, je... je... je...", fit-elle en marmonnant les mots oubliés, pour articuler une phrase qui la laissait fort ébahie :

"Je désire que ma part d'héritage soit consacrée au souvenir de Mme Chaumine ; je vous prie de demander pour elle, en son église favorite, Notre-Dame-des-Ardents, une messe à perpétuité... Je ne désire recevoir que le drageoir en écaille où, tout enfant, je venais prendre quelques pralines. Cette toute petite chose fixe, pour moi, les souvenirs de sa tendresse maternelle."

— Voyons, Nanette, tu avoueras que ce garçon juge les choses à l'envers des autres ! faire fi de l'argent qui vous arrive comme un fruit de grâce ?

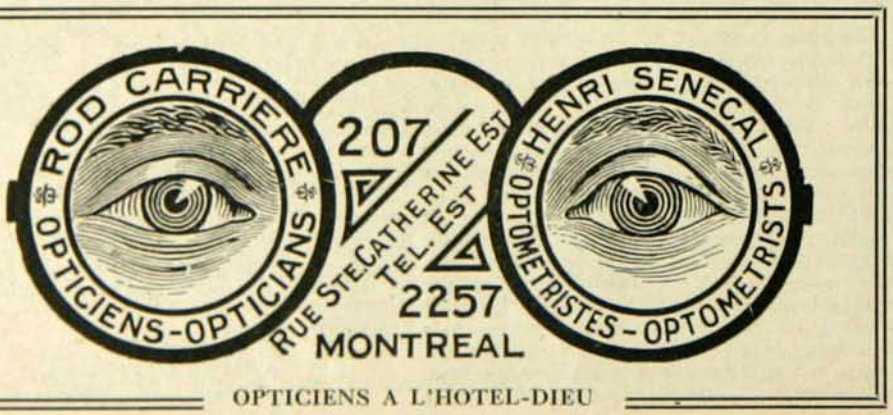
— Que veux-tu, mère, M. Lamousse n'est pas une fille à marier !

Ce fut dit sans amertume, avec un sourire où il entrait autant de résignation que de malice. Depuis que l'as de pique et la dame de trèfle étaient entrés dans leur vie, un soir de décembre, Nanette souriait aux folles ambitions de sa mère. Mme Pamproux supputait au bas de son carnet de comptes, le prix d'un rafistolage. N'y avait-il pas dans la garde-robe de Mme Chaumine quelques robes d'apparat, encore fraîches ? On pourrait les refaire pour les bals de la saison prochaine. On la verrait donc accompagner Nanette, en robe de velours frappé : quelle revanche !

Mais Nanette se refusait à renouveler une épreuve qui lui laissait au cœur une peine inutile. A quoi bon "cette chasse" au mari ; était-ce avec la petite dot de sa vieille amie, qu'elle trouverait un épouseur à son choix, car elle entendait bien ne pas se marier simplement pour ne pas rester vieille fille !

M. Pamproux ne s'était guère aperçu du trouble qui régnait au logis. Il continuait à fureter dans la bibliothèque du Conservatoire faisait sa leçon et, rentré chez lui, déchiffrait les délicates inspirations de Rameau. Le soir, pour faire plaisir au vieux musicien, Nanette ouvrait le demi-queue, dont les notes pointues et chevrotantes chantaient comme des voix cassées, les mélodies pimpantes du siècle dernier.

Mais la pensée de Nanette s'évadait ; un souci la tourmentait, qui n'était pas de savoir comment ses élèves répondraient à l'examen de fin d'année. Nanette se préoccupait de remplir les dernières volontés de Mme Chaumine.



OPTICIENS A L'HOTEL-DIEU

Comment faire? Ne lisant pas de journaux, pouvait-elle envoyer à Valentin Lamousse, les coupures du " Journal des demoiselles ! " et quelques numéros du " Pèlerin ", qu'une voisine offrait à sa mère ! C'était inadmissible.

D'ailleurs, connaissait-elle ses goûts, son caractère? La jeune fille ne savait rien de Lamousse, par l'unique raison que Mme Chaumine, cachottière comme les vieilles femmes qui redoutent le ridicule ou les commérages cruels, gardait pour elle seule tout ce qui concernait l'enfant, dont elle était la protectrice. Craignait-elle autre chose? Elle avait dit un jour à Mme Pamproux, que Lamousse aimait trop son métier pour s'embarrasser de femme ni d'enfants, un officier marié n'étant plus qu'un lion muselé.

Ce mot aurait suffi pour éloigner de Nanette tout rêve romanesque. Lamousse était et resterait un sauvage ; ces quelques lignes, écrites en réponse à sa lettre, prouvaient assez qu'il était détaché de tout.

Mais comment se procurer des journaux et des revues? S'abonner à tout ce qui paraît? Folie !

Nanette eut une idée. Parmi ses élèves de la classe de solfège, il y avait une fillette, dont la voix cristalline lui plaisait. C'était l'enfant d'une mercière, qui habitait le rez-de-chaussée de leur maison. Chaque samedi les fonctionnaires du quartier envoyaient chez elle des ballots de journaux qu'elle achetait à raison de trois sous le kilo : le " Temps " et les " Débats ", qu'apportait le valet de chambre du député ; l' " Echo de Paris " et la " France militaire " qui venaient d'un capitaine du génie. Pour les feuillets de revue, elle offrait six liards. Les ballots s'entassaient sous le comptoir. Ces journaux servaient à faire des cornets.

Nanette obtint de faire les cornets avec sa petite élève, chaque samedi soir. Avant de plier le journal en quatre, de le couper avec le grand couteau de bois, Nanette très vite parcourait l'en-tête des premiers-Paris, l'annonce des faits divers, des spectacles, la gazette des tribunaux.

— Prenez ce qui vous plaira, mademoiselle, disait la mercière, il en restera bien assez. Oui-da, coupez ! coupez !

Nanette coupait, n'ayant de guide dans son choix que sa bonne volonté, mais si intéressée par tout ce que le hasard plaçait sous ses yeux, qu'elle eût voulu envoyer à Lamousse les ballots entiers.

Les ciseaux diligents allaient, venaient, entre les colonnes, évitant les notes politiques, les faits divers et les feuilletons.

Evidemment, M. Lamousse devait préférer les lectures sérieuses : quand on vit dans le désert, comme un berger de Chaldée, on ne peut guère s'intéresser au mouvement parisien ; ce qui à Arras passionnait les abonnées de l' " Echo de Paris " : divorces sensationnels, robes en mousseline peinte, manches de pigeon-pattu, devait sembler fastidieux à un homme si brave.

Nanette, après mille hésitations, se décida à faire un choix ; elle réunit une vingtaine de coupures et prévint ses parents.

M. Pamproux se mit à rire :

— Tu le prends pour un chartreux !

La mère ajouta :

— Quel choix bizarre, il n'y a ni vol ni assassinat ; ce n'était pas la peine de lire tant de journaux.

— Et lui, que dira-t-il? pensa Nanette.

Le paquet s'en alla. Un mois après un autre le suivit, puis un autre encore.

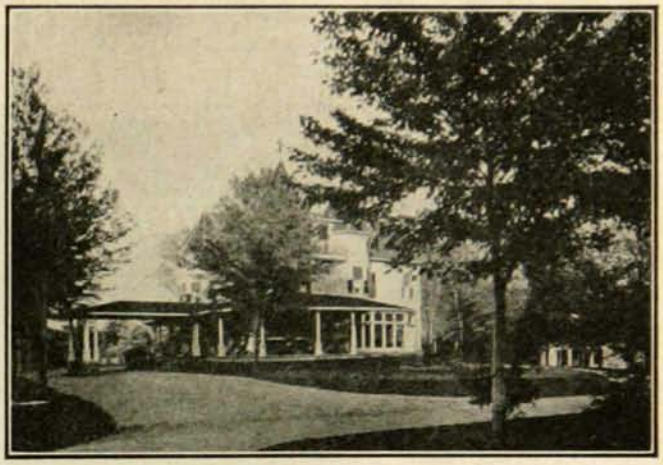
Comme l'officier n'écrivait point, elle pensa que ces coupures ne correspondaient pas à son état d'esprit. Etait-il gai, ou triste? préférait-il les sciences à la littérature? aimait-il l'histoire? peut-être souhaitait-il lire les poètes?

La poésie ! cette trouvaille lui allégea le secret dépit que lui causait le silence du jeune homme. Quoi, pas même la carte, qui est le salut de stricte politesse, pas même une ligne qui serait un sourire, pas même une lettre qui lui dirait : " J'ai reçu !... "

Nanette continua d'obéir à la consigne de sa vieille amie. Le jour du courrier étant arrivé, elle déchira les coupures choisies ; elle glissa dans l'enveloppe, des fragments de Samain et un admirable poème de Mme Akermann, qu'elle venait de découper dans un feuillet jauni. Croyant ou athée, il lirait ces vers, et lui répondrait, elle en était certaine :

Jouet de l'ouragan qui l'emporte et le mène,
Encombré de trésors et d'agrès submergés,
Ce navire perdu, mais c'est la nef humaine,
Et nous sommes les naufragés...

Ah ! c'est un cri sacré que tout cri d'agonie ;
Il proteste, il accuse au moment d'expirer ;
Eh bien ! ce cri d'angoisse et d'horreur infinie,
Je l'ai jeté ; je puis sombrer.



Sanatorium PREVOST
INCORPORE

INSTITUTION UNIQUE SITUEE A
CARTIERVILLE, P. Q.
A 30 MINUTES DE MONTREAL

Affections du Système Nerveux

CURE DE REPOS, DE REGIME ET
DE DESINTOXICATION.
MALADIES DE LA NUTRITION

Dr. ALBERT PREVOST
Médecin légiste de l'Université de Paris,
Professeur de Neurologie de l'Université de Montréal,
Professeur de clinique de maladies nerveuses
à l'Hôpital Notre-Dame.

Dr EDGAR LANGLOIS
Assistant à la clinique de neurologie à l'Hôpital Notre-Dame,
Spécialiste en maladies nerveuses.

Dr CHS.-A. LANGLOIS
Assistant Radiologiste à l'Hôtel-Dieu.
Radiologiste.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

ADMINISTRATION: - - - ROCKLAND 4052
DEPARTEMENT DES MALADES " 1888

Ecrivez pour prospectus



IX

LA VIE D'UN OFFICIER DANS L'EXTREME-SUD ORANAIS.

Le cinquième mois qui suivit la mort de Mme Chaumine, apporta enfin une lettre du lieutenant Lamousse.

Sans hâte, Mme Pamproux fendit proprement l'enveloppe ; le père regardait les deux femmes avec la surprise d'un homme qui ne sait plus de quoi on lui parle.

— Qui ça, Valentin Lamousse ?... Ah ! ce petit officier d'Afrique !

Sans même attendre l'ouverture de la lettre, le bonhomme attaqua un scherzo.

" Je vous supplie, madame, écrivait le jeune Africain, de me pardonner un silence que vous devez sévèrement juger. Vous avez mis une telle grâce à m'envoyer des fragments de journaux, tant de tact à les choisir (Nanette rougit), que je me sens impardonnable à vos yeux. Mais la vue constante de choses immuables, d'horizons qui reculent indéfiniment le peu de regard qui s'inquiète, me condamne en quelque sorte, à ne pas faire aujourd'hui ce que je n'ai pas fait hier. Autour de nous, aujourd'hui est identique à hier ; par un effet de "mimétisme" irrésistible (pardonnez-moi ce mot barbare qui exprime bien ce que je veux dire), tout s'arrange dans notre cerveau à l'imitation de ce qui nous entoure. Ici, notre cerveau devient une plaine morne, semée de broussailles hargneuses, de cailloux noirs, une plaine inhabitée où se dressent, au bout de l'horizon, des murailles de rochers, sans cesse pareils à eux-mêmes. Ces rochers, ce sont nos rares idées, nos idées fixes avec lesquelles on vit, ce sont les rares projets que l'on ne réalisera pas aujourd'hui, et qu'on ne réalisera pas demain, parce qu'on ne les a pas réalisés aujourd'hui..."

— Tout cela, murmure Mme Pamproux c'est du charabia ; c'est pour trouver une excuse !

— Mais je comprends ce qu'il dit, mère, dans un pays où rien ne bouge, pourquoi veux-tu que M. Lamousse connaisse notre inquiétude ?

— On dirait que tu devines la suite de sa lettre :

" La vision des espaces illimités, dans certaines directions du camp, a pour effet de rendre illimitée la fixation d'un terme, la réalisation de tout projet..."

— En bon français, cela veut dire que cet officier n'est pas épistolaire ; voilà bien des paroles embarrassées pour nous avertir. Quel est ce pays qui accable ainsi les cerveaux ?

— Des espaces illimités..." soupire Nanette.

Ses grands yeux se posent sur les meubles familiers ; à travers les fenêtres ouvertes, on aperçoit les pommiers en fleurs, ils semblent suspendus comme une sphère d'ivoire rose. Tout est rapproché, tout semble l'envelopper, dans un geste de maternelle bonté.

Quelle solitude doit être celle de Beni-Ounif !

Mais ce que Lamousse ne dit point dans cette lettre, c'est qu'au premier abord il avait été contrarié qu'une autre femme, qu'il ne connaissait pas, vint s'installer dans sa vie, en continuant les envois de sa vieille amie.

— Qui lui a dit de m'expédier ces coupures ? fit-il avec humeur, lorsque le sergent lui remit la première enveloppe. De quoi se mêle cette étrangère ? Elle se lassera, fit-il au troisième envoi de Nanette.

Les paquets allèrent s'enfouir dans une cantine. Par une fidélité jalouse à sa seule amitié féminine, le jeune homme ne voulait pas ouvrir ces enveloppes qui ne venaient plus d'elle.

— Tiens ! fit un jour le sous-lieutenant Thiébaut, qui s'amusait à feuilleter les paperasses de cette cantine, mais c'est très intéressant ce qu'on t'envoie. As-tu lu cette étude d'Anatole France ?

Machinalement, Lamousse avait déplié les coupures ; ici une étude sur Renan, avec des fragments de " Ma sœur Henriette " ; une chronique sur César Franck et Debussy ; une nouvelle des Margueritte, une autre des Rosny, quelques dialogues de J. Marni...

Le choix de ces coupures était déroutant ; Lamousse fit comme Thiébaut, il en prit une, deux ; les trois paquets, ce soir-là, y passèrent tout entiers.

— Qui donc t'envoie ça ? fit le sous-lieutenant.

— Je n'en sais rien ! répondit Lamousse.

— Comment ! tu ne connais pas celui, ou celle qui te gâte ainsi ?

— Je sais que c'est une amie d'une vieille amie à moi, morte cet hiver. Au fait, je me souviens ; c'était une des clauses de l'héritage, Mme Chaumine l'avait priée de m'envoyer cette pitance cérébrale. Elle s'exécute avec ponctualité et intelligence !... Et je l'ai laissé sans un mot de remerciement ! Bélitre, imbécile ! faisait Lamousse en colère contre lui-même.

— Baste ! si elle est jeune ! dit Thiébaut, en effilant la pointe de ses moustaches.

— Je te répète qu'elle est vieille ; si elle était jeune, elle ne m'intéresserait pas !

— Je ne suis pas de ton avis, j'ai toujours rêvé d'entretenir commerce avec des femmes de vingt-cinq ans ; passé cet âge, les femmes sont sans esprit, riposta le blanc-bec.

— J'en sais une, qui, à soixante-dix ans, était une femme d'un commerce exquis.

— Alors je souhaite à l'inconnue les douze lustres réglementaires ; mais une femme qui n'a plus ni griffes ni dents...

— Elle doit avoir, reprit Lamousse, dans les cinquante à soixante ans, si j'en juge par les relations qu'avait jadis mon amie.

— Pourtant l'écriture est d'une enfant qui s'appliquerait encore fit Thiébaut.

Lamousse approchait de la lampe l'enveloppe où son nom était écrit ; les caractères étaient nets, fins, et les jambages montaient si haut, qu'ils avaient l'air d'être soulevés par un battement d'aile.

— L'écriture monte, cette femme est une imaginative. Lamousse, soigne cette corrspondante : c'est la manne dans le désert.

Lamousse serra minutieusement les coupures, et les réinstalla dans sa cantine. Mais il dormit mal cette nuit-là ; les papiers avaient pris une vie mystérieuse et papillonnaient autour de lui.

Les enveloppes arrivaient chaque mois.

— Qu'y a-t-il de nouveau, Lamousse ? demandait Thiébaut, après avoir parcouru rapidement les journaux illustrés, qu'il se faisait envoyer d'Oran.

— Nous verrons ça ce soir ! Tu es plus pressé que moi, mon cher, répondait Lamousse qui surveillait des hommes, préparant les briques pour les constructions militaires.

Le poste de Beni-Ounif, après avoir été un camp retranché derrière les murs bas de son enceinte, voyait succéder aux tentes marabouts, les gourbis et les bâtiments rudimentaires, faits avec les débris des casernes d'Oran.

La vie de l'officier consiste, en partie, à surveiller le travail des hommes faisant des briques avec de l'argile et de l'eau, briques énormes, coulées dans un moule en bois et séchées au soleil, qui les durcit rapidement.

Lamousse, vêtu de blanc, coiffé d'un képi, se promène à travers les briques alignées par terre, simulant les innombrables octavo d'une riche bibliohèque.

— Thiébaut passe-moi donc l'exemplaire des " Commentaires de César ! "

Le sous-lieutenant rit ; c'est une plaisanterie coutumière, que cette allusion aux bouquins qui s'alignent au soleil.

Le jour où le courrier apporte la grande enveloppe d'Arras, Lamousse glisse lettres et papiers dans la poche intérieure de son dolman ; jusqu'au soir, le paquet reste là. Il se joue de son désir impatient, il ne veut pas, à ses propres yeux, paraître se jeter sur l'envoi de l'inconnue ; mais, quand la journée est finie, et qu'il se retrouve seul sous sa tente, il tire l'enveloppe de sa cachette, avec une joie violente, éparpille les coupures, cherchant parmi ces papiers celui qui lui révélera peut-être, le cœur, la vie, l'âge surtout, de sa correspondante.

Quoi ? avait-il peur de s'amouracher d'une femme qu'il ne verrait jamais ? Quelle folle idée !

Quand le jeune homme songeait trop vivement à Mme Pamproux, il s'imaginait ne penser qu'à Mme Chaumine : mais il n'était pas dupe de cette illusion, et Lamousse sentait bien que la curiosité n'était pas seule à lui faire désirer le courrier d'Arras.

Mme Pamproux, d'ailleurs, n'écrivait point.

— Pourquoi ? se demandait-il.

Un jour il se disait : " Que pourrait-elle m'écrire ? Je ne l'intéresse pas, elle accomplit

un devoir. Je suis bien sot de lui demander de la sympathie..." Mais aussitôt, il gourmandait cette inconnue qui s'insinuait dans sa pensée. "Elle veut m'intriguer, m'irriter ; c'est de la pure coquetterie. Pour avoir une excuse d'être aussi coquette, madame, disait-il, en feuilletant des coupures vingt fois lues, il faut avoir trente ans, les avez-vous?... Ah ! si elle les avait ! A quoi bon ? finissait-il par dire, bousculant le paquet. Qu'est-ce que j'ai ? Je ne me reconnais plus ; il faut ramener ces choses à leur proportion : c'est un mirage dont mon cœur a envie d'être dupe. Lamousse, mon ami, boucle ton prisonnier..."

Mais l'idée se faisait obsédante. A l'heure de la sieste, quand tout dans le camp dormait d'un lourd sommeil, Lamousse, torturé, ne pouvait arracher de lui le désir de connaître cette inconnue, qu'il ne voulait même pas imaginer. Elle lui apparaissait nébuleuse, comme un être chimérique qui hante les poètes ; il lui parlait, l'appelait, confondait encore celle qui, enfant, l'avait tenu sur ses genoux et celle qui, de loin, travaillait pour lui.

Heure diabolique, que cette heure de la sieste ! Sous ses reins en feu, la toile tendue de son lit de camp brûlait Lamousse ; ses oreilles lui semblaient imbibées d'eau torride.

Heure redoutable !

Au dehors, dans un silence de mort, sous un soleil de feu, l'air tremblote au niveau du sol, comme l'haleine d'une bête mauvaise.

Midi ! c'est l'heure originale de ce désert, son heure personnelle, qui exalte sa force criminelle.

Pour échapper au délire de cette heure mauvaise, plus pénible encore dans l'engourdissement où il demeure, depuis qu'il ne peut plus dormir, Lamousse se lève, sort du camp, et erre à travers d'âpres cailloux, de vagues terrains sablonneux, qui le conduisent au "ksar" désert et silencieux de Beni-Ounif ; ce "ksar", amas de chétives murailles, ruines disputées aux Marocains et qu'il est dangereux de franchir.

Lamousse passe, et le danger qu'il court, sous ce soleil de plomb, chasse l'image qui le poursuit.

X

LE KSAR ENSOLEILLE

Pour gagner le ksar, depuis la redoute de Beni-Ounif, il faut cheminer d'abord à travers des jardins abandonnés. On ne cultive plus les palmiers qui l'avoisinent, les puits sont obstrués, les "seguias" (rigoles) sont effacées. Lamousse traverse cet espace désert, et atteint les bords déchiquetés d'un ravin. C'est le lit de l'Oued, d'une rivière sans eau ; le fond en est formé par de larges dalles de pierres roussâtres, brûlées par le soleil, usées par le vent et le sable, polies par le passage du flot torrentiel. Parfois ces dalles s'étagent comme les marches d'un large escalier ; des débris ocreux, tombés des murailles abruptes du ravin, jonchent le lit de l'Oued.

Lamousse s'arrête à l'ombre des parois rocheuses, pour contempler, dans le grand silence qui l'enveloppe, la misère accablante de ce paysage désolé.

Seuls, les flots d'un cours d'eau, dont l'état normal est de ne pas exister, ont été les auteurs de cette désagrégation continue. Les eaux de la plaine se sont ruées en trombe, heurtant de leur brusque bélier les terres qu'elles ont démolies. Puis, dans le tuf qui s'est imbibé du torrent, sous le soleil, la dissolution continue, désagrégeant avec lenteur les assises compactes. Spectacle effroyable et pittoresque ! Ici des colonnes écroulées, là des cavernes ébauchées, hérissées de stalagmites d'argile ocreuse dressant sur l'Oued leurs crêtes immobiles. Tout sent la ruine.

De cette terre maudite, montait une sorte de fièvre ; malgré l'accablement de la chaleur, Lamousse se remit en route, cheminant vers le plateau où le ksar de Beni-Ounif lentement s'écroule.

Une mosquée se dresse, proprette, flanquée d'un groupe de palmiers, c'est la mosquée où les gens de Zenaga et des ksours de Figuig viennent faire leurs dévotions. L'entrée en est interdite aux chrétiens. L'officier la connaît, c'est là que le muezzin appelle les musulmans à la prière.

La mosquée toute blanche domine le cimetière arabe. C'est à même la plaine, émergeant des cailloux et du sable, comme un peuple nombreux de pierres aigues et courtes, érigeant vers le ciel leurs pointes ocreuses ; parfois les pierres funéraires sont entourées de petites dalles plates, berceau de pierre enfoui sous le sable. C'est là que dorment, allongés sur le côté droit, la tête tournée vers l'Orient, les cadavres de Ksouriens. Tout est morne, abandonné.

— Ah ! c'est plus triste que la mort ! songe Lamousse qui se hâte de fuir ces pierres menaçantes.

Le ksar de Beni-Ounif est devant lui, entouré d'une humble muraille de pisé ; sous un portique, un chien se dresse et aboie sans fin d'une voix sinistre, comme pour annoncer la présence de l'ennemi.

Le village n'est qu'une suite de ruelles, alignées entre les maisons aveugles et mortes, tout est en ruines ; Lamousse avance avec prudence. La traîtrise des gens de Beni-Ounif et de Zenaga est une menace perpétuelle pour le camp ; derrière ces murs qui s'écroulent, des armes sont chargées ; sous la galerie ombreuse, où dorment les gens venus le matin de Figuig, pour surveiller la palmeraie, un Arabe repose, le burnous crasseux s'entr'ouvre, Lamousse a vu luire le poignard de sa gaine de bois.

Plus loin, un peu d'eau chuchote dans une rigole. Rien ne bouge, le village est mort depuis des siècles, on le croirait. Mais sur une petite place, dans l'éblouissement d'une lumière crue, un Arabe a surgi, traînant un enfant. Lui seul dans le ksar a vu Lamousse, les autres sommeillent. Que va-t-il faire ?

L'officier est sans armes, à la merci des gens de la tribu qui haïssent la France ; s'il disparaît, qui le saura ? Lamousse suit les mouvements de l'Arabe, prêt à se défendre comme il pourra. Mais l'homme ignore si "le roumi" a des armes, il se baisse, ramasse une poignée de poussière, et la lance comme une malédiction sur l'être haï d'une autre race, puis, avant de s'enfuir, soulèvant son burnous déguenillé, montre sa nudité, en signe d'insulte à l'ennemi.

Alors Lamousse, ayant épuisé, dans cette sensation du danger couru, la fièvre qui l'avait poussé à fuir le camp, redescend le plateau, suit l'Oued ; déjà les sonneries de clairons annonçent la relève de la garde et l'arrivée du courrier.

XI

EST-CE NEOMIE, NINON, NELLY?

Le courrier est distribué ; Lamousse, déçu rentre dans sa tente, sans rien emporter. N'y tenant plus, il se met à écrire follement à Mme Pamproux. Une lettre déchirée, il en recommance une autre, puis une autre encore. Aucune ne parvient à exprimer ses sentiments : ou bien les mots sont trop forts et alourdissent l'émotion qu'il veut peindre, ou bien la phrase banale devient filandreuse et sotte.

Comment sortir de là ? comment lui dire l'angoisse que lui cause le silence de son amie inconnue ?

"...Vous me comblez, madame, en voulant bien détacher, pour l'exilé, quelques-unes des pages qui vous ont plu. Comment vous exprimer ce que je sens trop profondément ? Dans ce pays tout prend à nos yeux une valeur inattendue : on s'attache à la montagne lointaine qui, le matin, apparaît vêtue de bleu ; pourrais-je donc ne pas chercher dans ces lignes mortes, l'âme palpitante qui les a choisies pour moi ?

"A cause de vous, madame, je me suis arrêté sur une route que j'allais abandonner ; je me retourne pour voir encore les eaux grises, les eaux de la Scarpe, qu.

L'Eau Purgative
"RIGA"
SOULAGE LA CONSTIPATION
"Tally's" pour Euchre gratis sur demande.
LES PRODUITS "RIGA" Ltée., 2, Ste-Cécile, Montréal.
25c

"MIMEOGRAPH"
Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.
JOSEPH FORTIER, Limitée
FABRICANTS PAPETIERS
210, rue Notre-Dame Ouest
Angle de la rue S.-Pierre, MONTREAL

9 a.m. à 5 heures p.m. Engagement par téléphone
Dr ARTHUR BEAUCHAMP
CHIRURGIEN-DENTISTE
529, RUE S.-DENIS
Tél. : Est 3549

Albert St-Cyr Joseph Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél. MAIN 1287
HURTUBISE & SAINT-CYR
Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass) Automobile et Garantie Patronale, Etc.
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises.
BUREAU :
Edifice de l'Assurance Royale
PLACE D'ARMES



chantent près des remparts, la mélancolie du ciel ennuagé de l'Artois.

" Je vous en prie, madame, puisque vous avez ramené les chers souvenirs que je fuyais, faites-moi la grâce d'apparaître au milieu d'eux. Dites-moi quel nom cache cet N mystérieux. Parlez-moi de vous, de ceux qui vous sont chers et qui vivent auprès de vous.

Lamousse n'osait pas dire : " Je brûle de savoir si vous êtes veuve, si vous avez des enfants, si vous êtes jeune." Mais Nanette, entre ces lignes, lisait d'autres lignes qui faisaient battre son cœur. Quand Mme Pamproux eut fini de lire la lettre du lieutenant, la jeune fille détourna son visage, afin que la mère malicieuse ne pût apercevoir ses joues en feu.

..." Vous voulez donc savoir qui je suis, monsieur ? un portrait vous renseignerait beaucoup mieux que ma plume ne saurait le faire. Mais je n'ai jamais consenti à laisser fixer un peu de moi-même, sur ces petits cartons qui marquent les coups d'un jeu cruel, entre la première et la dernière mèche de cheveux gris. Qu'importe mon visage, puisque je suis vieille..."

— Ah ! soupirait Lamousse, ma première impression ne m'avait pas trompé.

..." J'aime mieux, continuait Nanette, vous parler de ceux qui furent les derniers amis de Mme Chaumine, du plaisir qu'elle prenait à écouter le violon de M. Pamproux, et le piano, dont je joue quelquefois.

— Allons, rien n'y manque, fit Lamousse, elle est mariée !

— Qu'est-ce que cela fait ? jeta négligemment Thiébaut, puisque pour toi les femmes ne comptent qu'à partir du douzième lustre !

Lamousse haussa les épaules ; comment convenir, à cette heure, que la certitude du douzième lustre était une cruelle déception ?

— Mon cher, tu n'entends rien à la sentimentalité, et venir en tiers me...

— Tiens, tiens ! dit le sous-lieutenant, l'aventure se corse, te voilà jaloux !

— Moi!

Lamousse avait pris con camarade par les épaules et gentiment, mais résolument, le poussait vers la porte.

— Mon cher, va donc voir si on a reçu des œufs de Figuig ; je te rejoindrai à la popote.

— Collégien, va ! murmura Thiébaut, après avoir fait ironiquement à son supérieur un grave salut militaire.

Lamousse reprit sa lecture.

"...Vous avez été l'aiguillon de ma curiosité, continuait Nanette ; ne dites pas, monsieur, que vous me devez de la reconnaissance, c'est moi qui vous dois la joie d'avoir fait l'école buissonnière en compagnie de gens qui m'étaient inconnus, et qui me laissent toute charmée. Au retour, je vous offre ma cueillette, et m'en vais, gardant de cette promenade, le parfum, hélas ! que je n'ai su vous envoyer."

— C'est justement ce parfum qui me tourne la tête, se disait le jeune homme.

Et trois fois par semaine, à l'arrivée du courrier, il se hâtait ; ses yeux dévoraient le petit point noir, à peine visible à l'horizon, le spahi au galop qui apportait les lettres de France.

Une correspondance régulière commença entre l'officier et celle qu'il appelait toujours Mme Pamproux. En vain essaya-t-il d'obtenir d'elle quelques mots qui pussent matérialiser sa chimère, Nanette se dérobait, évoquant les heures intimes du logis, et sa vie était si bien confondue avec la vie de sa mère, qu'elle pouvait, sans mentir, identifier leurs occupations et leurs mutuelles songeries. Le calme profond de cette existence de petite ville augmenta la nostalgie de Lamousse. Il éprouvait un besoin éperdu de tendresse. Jadis, après les mois de silence, qui avaient suivi la mort de son amie, le jeune homme avait cherché autour de lui quelqu'un, quelque chose à aimer. A force de vivre au milieu de choses inanimées, il en arrivait à les doter de quelque personnalité presque vivante. Il attribuait aux montagnes, aux cailloux, aux palmiers, autre chose qu'une signification ; il aimait le Djebel-el-Maïz, entre tous, parce que sa forme, ses couleurs, lui paraissaient douces, et caressaient ses yeux, que brûlait la blancheur fulgurante de la plaine.

Depuis que Lamousse se refusait aux confidences, malgré les taquineries du sous-lieutenant, c'était encore vers le Djebel-el-Maïz qu'il se tournait, quand ses lèvres murmuraient les noms de femme commençant par cet N mystérieux : Noémie, Ninon, Ninette, Nelly ; quel était le nom de Mme Pamproux ?

Il sortait du camp pour mieux voir la montagne qui apparaissait à peine, au troisième plan, derrière les créneaux de l'Atlas. L'échancrure béante d'un col, l'abaissement d'un disque montagneux, laissent apercevoir, au-dessus des rochers ocres et verdâtres, le géant vêtu d'azur et de gris tendre.

Longtemps Lamousse restait là, les yeux enchantés, devant cet amalgame du mont lointain et du ciel bleu.

Ses lettres, de jour en jour, prenaient un caractère plus intime ; il en vint à écrire à Mme Pamproux :

"...Je souffre de cette solitude que j'ai trop bien défendue ; j'ai chassé de moi le désir de créer un foyer. Ah ! si j'avais une femme, un enfant... Non, c'est impossible, je suis trop vieux... et puis, madame, j'ai peur d'aimer."

— Tu vois, mère, à quoi tu m'exposes. M. Lamousse continue à me prendre pour toi. Il va me confier ses chagrins... S'il savait qu'il s'adresse à une jeune fille...

— Eh bien ! où est le mal ? répond la vieille dame, que la méprise du jeune homme amusait ; puisque c'est moi qui ouvre ses lettres... S'il va trop loin, je la glisserai dans ma poche.

— Tu vas voir qu'il te demandera de lui chercher femme ! murmure Nanette.

— Ma fi, réponds-lui qu'elle est toute trouvée.

— Moi, moi, lui avouer ce mensonge ? Jamais ! Il croirait que nous lui avons tendu un piège, et que penserait-il de nous ? fit Nanette. Brisons cette correspondance romanesque, tu verras qu'un jour il découvrira tout ; s'il se moque de moi, j'en mourrai de honte !

— Comment peux-tu songer à retirer à ce garçon une illusion qui le charme ? L'idée de notre tranquille bonheur lui suggère l'idée d'être heureux ; tu le ramènes au désir du mariage, cet endurci, ce templier ! Mais c'est une bonne action, mon enfant ! N'y prends-tu donc aucun plaisir ?

Comme ces paroles répondaient bien au désir secret de Nanette, de poursuivre un jeu où son cœur éprouvait, de jour en jour, une surprise innocente !

Quel sentiment lui inspirait l'officier ? de la curiosité ? un intérêt attendri ? de l'amitié ?... Naïvement, elle jouissait du plaisir que lui apportait les lettres de son ami, et ce plaisir s'avivait encore de la crainte que Valentin ne découvrit le subterfuge maternel.

— Evite les confidences, disait Mme Pamproux ; parle-lui du ciel, des nuages, de nos moulins à vent ; raconte-lui les travaux de notre ville, nos remparts démolis, la porte Baudimont abattue.

Nanette fit la moue, elle devinait que par ces chemins détournés, leurs cœurs se rencontreraient encore.

— Alors, parle-lui de Notre-Dame-des-Ardents. Dis-lui que je brûle un cierge devant la Sainte-Chandelle, chaque mois afin que la Vierge le protège et le ramène bientôt en notre cher Artois. Ecris, écris-lui, mon enfant !

Nanette, devant sa feuille de papier blanc, se faisait toute vieille, toute vieille ; avec des mots désuets, elle parlait de son chat, de son tricot, des petits paysages entrevus derrière les rideaux épinglés. Mais ce qu'elle écrivait était charmant, et Lamousse se demandait toujours :

— Quelle est cette femme, qui a ainsi gardé la fraîcheur de ses vingt ans ?

XII

UN COUP DE SIROCO

Il est trois heures et demie, l'heure à laquelle chacun sort de la sieste, avec la figure de gens qui s'échappent d'un bain de vapeur. De minces effilochures apparaissent dans le

ciel pur et transparent jusqu'alors ; de petits tourbillons s'élèvent autour du camp. Sous le ciel lumineux, dans l'ensoleillement des choses, de hautes colonnes de sable, toutes menues encore, nées sur place ou venues du large, virent et vire-voltent, en se promenant à travers la plaine.

— Lamousse, fait le capitaine Périer, partons-nous, malgré le siroco ?

— Dame ! mon capitaine si nos montures consentent à nous porter ?

— Alors, en route ! regardez ces colonnes, quel paysage de l'Histoire sainte ! Ne dirait-on pas les colonnes devançant les armées, pour aveugler l'ennemi.

Lamousse regarde l'horizon qui s'obscurcit ; le ciel se trouble, il pâlit, devient laiteux, s'écaille de plaques grises. Le soleil apparaît jaune à peine, puis blanc, et tout rond comme un œil d'aveugle en colère, puis on ne le distingue plus. Mais on sent sa dure tyrannie, comme on sent le despotisme d'un mauvais maître caché derrière une porte.

— En route ! répète le lieutenant.

Les officiers sautent en selle et filent dans la plaine qui marche.

La terre, brûlée depuis des semaines par les rayons torrides, exhale l'excès de chaleur amassée. Mais l'opaque rideau de nuages renvoie sur les cavaliers ces bouffées fiévreuses qui brûlent leur visage. Les deux hommes se penchent sur le col de leurs chevaux qui s'effraient d'avancer dans ce brouillard blafard. Les montagnes du côté de Figuig, ont disparu derrière la brume agitée ; ici et là, dans la plaine, les palmiers ont perdu leur aspect immuable de rois nègres, haut perchés et hilares. Leurs palmes s'agitent brusquement, avec l'allure de parapluies retournés.

Entre les jambes des chevaux passent des traînées de sable, comme les files d'une troupe de cavalerie ; la rafale les enveloppe d'une nuée aveuglante.

Effrayée, la jument du capitaine se cabre : Perier la maîtrise, l'appelle par son nom, et reçoit au moment même une poignée de sable dans la bouche ; la bourrasque les cingle ; les montures filent comme des spectres, près des palmiers turbulents que l'on entend bruire et se plaindre.

Un trou, dans la terre crevassée, où Lamousse a failli culbuter, les arrête. Ils s'interrogent d'un regard, et font volte-face. La course fantastique recommence, plus terrible, car le vent les frappe ; une grêle de sable meurtrit leur visage ; tête baissée, faisant corps avec leurs montures, les deux officiers galopent dans l'ouragan de poussière, les paupières serrées, le visage crispé.

Les chevaux, avec la rapidité d'une trombe, entrent dans le camp ; leurs flancs battent, ils sont épouvantés. Lamousse se sauve dans la cagna, qu'il occupe depuis quelques jours.

C'est une hutte grossière, construite avec des briques séchées ; un paillasson bouche la porte d'entrée de cette case, où il y a place pour un lit de camp, les tables volantes, et la cantine d'ordonnance.

Mais le vent soulève le paillasson, le sable filtre dans le gourbi, s'étend en nappe mobile sur les couvertures, sur les papiers ; Lamousse fixe la frêle fermeture par de gros moellons, accroche à la fenêtre le petit paillasson et s'allonge sur son lit pour écouter, abruti, le tapage du vent.

Les rafales se précipitent, la tourmente devient presque continue ; le sable bat les murs à coups redoublées ; il crible de bruyantes décharges, de larges gifles acharnées, les paillassons de la porte et de la fenêtre. Le sable entre par toutes les fentes ; le vent secoue la hutte et secoue comme une loque, le paillasson qui protégeait la fenêtre.

Lamousse, d'un bond est dehors, poursuivant le volet de paille qui palpite, debout dans le vent ; il fixe à nouveau ce frêle rempart qui, au moins, tamise le sable.

A l'intérieur, quelle pagaye ! Les papiers, dispersés par le vent, jonchent le sol, Lamousse bouche sa meurtrière, avec une peau de mouton, et, résolu à ne plus penser à la tempête, allume un photophore et se met à songer.

Il parcourt les rues d'Arras, cherche quelqu'un. Une porte va-t-elle s'ouvrir devant lui ; où donc est " sa " maison ? peut-être, enfant, joua-t-il dans la rue qu'elle devait habiter : que de fois, perché sur des échasses, il avait couru sur les pavés pointus, où se tordent aujourd'hui les pieds de son amie ? Que de promenades sur les ramparts, d'arrêts devant les cordiers filant leurs cordes !

Naturellement il écrivit, racontant à Nanette sa promenade par le siroco ; l'humeur grincheuse que faisait naître ce vent lourd et suffocant, le besoin d'être méchant, besoin qui se fondait, dans la solitude de son gourbi, dans un désir immense de revivre le passé.

" ...Vous n'imaginez pas, madame, le charme que reprennent pour moi ces souvenirs d'enfance. Vous m'avez ramené dans une chambre close, la chambre de ma jeunesse, j'y retrouve les premiers meubles, je les touche, je les ouvre, avec le tressaillement de retrouver intact ce qu'ils ont enfermé de joies, d'insouciance folle.

" Le petit garçon de jadis, tendre, timide, est à présent un homme barbu, aux yeux durs, à la voix brusque, mais il a gardé son cœur d'enfant, effarouché et toujours inassouvi..."

Nanette avait beau dire : " C'est à maman que " Valentin " écrit, " c'est à son expérience qu'il se confie " ; elle tremblait qu'il n'eût aperçu, derrière le bon visage de Mme Pamproux, l'ovale de jeune vierge, les yeux bruns, la bouche qui tremblait d'une émotion ineffable, chaque fois que, tout bas la jeune fille relisait les lettres de l'Africain.

— Ce garçon a du cœur, beaucoup de cœur, disait M. Pamproux. Evidemment, il a de jolies notes...

— On en ferait quelque chose, soupirait Mme Pamproux. Je prierai davantage Notre-Dame-des-Ardents.

Nanette caressait près de la fenêtre le chat, qui, la tête attentive, assis dans sa corbeille, avait le profil inattendu d'un beau vase étrusque.

Leurs rêves montaient doux et confiants comme la flamme d'un cierge qui s'allume, tremble et s'épanouit, derrière la main qui la protège du vent.

XIII

VIEUX AIRS DE CARILLON

Près de la fenêtre ouverte Mme Pamproux était assise, fort occupée à tirer le linge blanc qui rentrait de la lessive, tandis que Nanette corrigeait des cahiers de musique. Elle avait dicté la veille, à ses petites élèves, un exercice musical, un des vieux airs français retrouvés et notés par le savant Bourgault-Ducoudray. Elle aimait ainsi rappeler aux fillettes les airs qu'avaient chantés les aïeules, fredons d'amour, fredons de plaisir, cantilènes ou fileuses.

Les deux femmes travaillaient l'une près de l'autre ; le sourire de Nanette réjouissant le bon visage de Mme Pamproux.

L'heure sonna, non pas comme elle sonne dans les autres villes, harmonieuse et brève, mais une heure lente, aux coups insistants ; les vibrations planaient sur les toits, et

AMIS LECTEURS: Lisez, instruisez-vous, faites un bon choix de vos lectures, nous sommes à votre disposition pour vous faciliter ce choix.

BIBLIOTHEQUE PLON
Couverture illustrée 40 cts.

—o—

ARDEL : La Nuit tombe.
CHEZE : Myriam de Magdala.
LICHTENBERGER : Biche.
PHILLPOTTS: La Ferme de la Dague.
BOURGET : La Duchesse Bleue.
BOURGES: Le Crépuscule des Dieux.
CHERAU : La Prison de Verre.
RHAIS : Le Café Chantant.

Nouvelle Bibliothèque d'Education et de Recréation, cartonné, 50 cts.

—o—

J. VERNE: Un drame en Livonie.
ERCKMANN-CHATRIAN: Contes Choisis.
A. DUMAS : Le Capitaine Pamphile.
P. MAEL : Le Trésor de Madeleine.
J. Stahl : Histoire d'un âne et de deux jeunes filles.
A. DAUDET : Contes Choisis.
J. GIRARDIN : La disparition du Grand Krause.
MAYNE-REID : Les Robinsons de Terre Ferme.

LIBRAIRIE DEOM FRERE

Tél. Est 2551 **251 Est, rue Ste-Catherine, MONTREAL**

quand la dernière était envolée, le carillon éclatait. Ces cloches argentines, mises en branle, semaient leurs notes pointillées, ce babillage étourdissant réjouissait tous les cœurs.

A ceux qui avaient de la paine, il semblait dire : " Prenez patience, demain vous serez consolés ! "

Et ceux que la vie comblait, se sentaient rassurés par ce carillon de " Fra Diavolo ", où il entrait juste assez d'ardeur et de mélancolie pour avertir les plus sages que le bonheur n'est fait que des menus biens de chaque jour.

Nanette adorait ce carillon, elle lui prêtait un sens intime. Ce n'était plus l'éclat de rire tombant des nuées, comme un " persiflage ", disait M. Pamproux, mais bien l'écho de tous les rires d'autrefois ; elle imaginait assez les kermesses populaires, la joie truculente des humbles, les chansons des grandes beuveries, et le carillon de sa voix chevrotante, à chaque heure monotone, éveillait en elle le souvenir du passé turbulent.

Il sonna, mais sur une croche mit un point d'orgue... reprit, sautant une mesure, s'arrêta encore...

Debout, Nanette et Mme Pamproux regardaient en l'air, stupéfaites, et le vieux musicien de sa chambre criait :

— Entends-tu, petite, cette sonnerie boiteuse ?

Dans la rue, sur les portes, aux fenêtres, les gens contemplaient le beffroi. Depuis des siècles, ils étaient accoutumés à voir cette grande tour dominer la plaine et la ville, leurs yeux connaissaient tous les détails de la somptueuse architecture de ce palais, qui avait si longtemps protégé leur puissance communale. La cité d'Arras avait été l'une des plus riches communes du moyen âge, l'une des plus orgueilleuses. Son histoire n'avait pas à porter les croix sanglantes de la commune de Laon, mais ses marchands grainetiers, ses marchands de drap, ses orfèvres, dentelières, jouissaient dans les Flandres d'une haute renommée.

La vie du beffroi était morte : depuis des siècles, il était le tombeau de la vieille âme féodale d'Arras, de cette vieille âme qui dans es nuages persistait à chanter...

— Seigneur, fit Mme Pamproux, le carillon ne va plus ! C'est un " signe ", Nanette, c'est un " signe ! "

La jeune fille, un peu inquiète, revenait à ses cahiers, mais la mère, rejetant le linge qu'elle tirait sur ses genoux, fouilla en hâte les poches de son tablier, et, sortant un œuf en bois d'olivier, elle le dévissa, prit son chapelet et dévotement égrena " une dizaine ".

— Se comporter ainsi, murmurait le vieux musicien, ah ! carillon fêlé, vil orgue de Barbarie, tu mouds à moitié " Fra Diavolo ! " Par le diable, je saurai ce qui te prend ! à ton âge il n'est plus permis de siffler, là-haut, avec l'irrévérence d'un merle.

Les lunettes perchées sur le front, la barbiche en désordre, M. Pamproux s'avançait vers les deux femmes.

— Attendez-moi je grimpe au beffroi !

Il se sauva, sans même prendre la grande ombrelle jaune qui protégeait sa tête nue, car dans la rue, l'été, M. Pamproux avait coutume de se promener le chapeau sous le bras. Il filait.

De sa fenêtre, Mme Pamproux put apercevoir la jaquette d'alpaga qui se soulevait, haletante, sur le pantalon de coutil blanc.

— Nanette, ton père va monter au beffroi sans son châle... Mais il va prendre une angine... Ah ! quel grand enfant nous avons là...

Nanette prit au porte-manteau le petit châle rouge dont M. Pamproux s'enveloppait la gorge. Jadis, dans la maîtrise de Saint-Wast, il chantait les soli des ténors, et pour garder le filet de voix nécessaire à son cours de solfège, il s'entourait de mille précautions : châle, mouchoir et pastilles. Vienne le plus léger refroidissement, fini de chanter !

— Cours vite ! ton père aujourd'hui a des jambes de quinze ans.

Nanette s'élança sur les traces de son père, qu'elle rejoignit au seuil du beffroi.

— On ne pense pas à tout, fit le vieux, en se laissant entortiller chaudement dans son fichu rouge. Viens-tu là-haut ?

— Oh ! oui, répondit la jeune fille qui s'engageait à tâtons dans l'escalier obscur.

Une odeur de pierre sale et moisie, la prit à la gorge, on eût dit que des hardes crasseuses avaient été pendues là, pendant des siècles, et que la sueur, qui couvrait ces guenilles, s'était attachée aux murs, dont la pierre poreuse suintait.

— As-tu peur, fillette ?

— Non, mais je n'y vois goutte, c'est ton pas qui me guide.

— Arrête, je vais gratter une allumette.

— Ah ! si maman avait pensé au rat de cave ! murmura la jeune fille qui se sentait défaillir. Quelle odeur funèbre !

Une à une les allumettes craquèrent et s'éteignirent. Résignés, M. Pamproux et sa fille continuèrent à monter en tournant, palpant à droite la colonne de pierre, à gauche la muraille du beffroi. Les marches étaient hautes, ils en comptèrent plus de cent, l'escalier tournait, tournait toujours. Enfin un peu de clarté tomba sur les dernières marches, l'air arrivait jusqu'à eux ; essoufflés, ils entendaient l'étrange bruit de leur cœur.

Quelqu'un, de la chambre des cloches, se penchait vers eux.

— Salut, monsieur et madame ! La grimpette est un peu rude pour des jambes de " femmelette "...

L'homme saluait cérémonieusement les visiteurs.

— Eh bien, l'ami, ce carillon ?

— Ah ! quelle honte ! Depuis vingt ans que je suis du beffroi, je n'ai jamais vu ça... j'ai idée que le " mauvais " s'est accroché au battant de la cloche !

— Nous allons voir.

M. Pamproux, l'air grave, s'approchait du clavier, frappait chaque note d'un doigt léger... boum ! faisait de sa voix de poitrine la cloche de bronze... bam ! répondait de sa voix de tête la cloche d'argent... bim... bam... boum... ding-dig-dong, les sonnailles du carillon résonnaient sous les doigts du bonhomme, une seule touche demeurait silencieuse. Il avait beau frapper, le marteau semblait tomber dans le vide, la cloche restait muette.

— Un tournevis, dit le musicien.

L'homme fureta dans sa caisse aux outils.

— Ta lime, tes cisailles... et maintenant, hop ! maladroit, fiche-moi le camp. Il ne sera pas dit que, moi vivant, ta vieille âme — faisait-il, en se penchant sur le clavier jauni — ne sera point chevillé à ton corps de bronze !

Alors, dans cette cage, où tournoyait un vent glacial, M. Pamproux ne songea plus qu'à rendre la vie à cette cloche muette.

Nanette grelottait dans un coin.

— Si la petite dame veut se chauffer au soleil, v'là le chemin, fit l'homme en désignant la courte échelle qui menait dans la chambre aérienne ; oui-da, vous aurez les nuages à portée de la main !

La jeune fille grimpa les échelons ; le soleil, un peu bas, glissait par les rais du balcon.

Elle resta interdite, n'osant marcher, il lui semblait que la tour se laissait balancer par le vent. Elle eut peur, fit quatre pas en arrière, mais les ondes glacées qui s'engouffraient dans la trappe la poussèrent en avant ; elle courut, les yeux fermés par la crainte du vertige, jusqu'au rebord du beffroi.

Elle se trouva au milieu du ciel. Le vent faisait rage, des nuées grises semblaient drainées dans le firmament par de grands filets bleus.

— Il fera beau demain, " la Gabrielle a monté sur le temps ", mâchonna le guetteur.

Nanette effrayée se cramponna su balcon, vit près d'elle le guetteur, qui taillait une longue tartine de pain et de lard, et de la pointe de son couteau lui montrait le soleil qui pétillait au-dessus de l'horizon.

La ville s'étendait à ses pieds. Eblouie, Nanette regarda. Arras lui parut une

Cet enfant en Santé avait les Bras Couverts d'Eczéma

Mde Alex. Marshall, Sprucedale, Ont., écrit:



Le jeune Marshall

" Lorsque mon petit garçon avait trois mois, des plaies se formèrent sur sa poitrine et sur ses bras. Nous fîmes tout notre possible pour guérir ces terribles plaies, mais rien ne fit beaucoup de bien. Finalement, j'essayai une boîte d'Onguent du Dr Chase et je continuai à l'employer. Nous en fûmes récompensés par la guérison progressive des plaies et il en fut enfin complètement soulagé. Il a maintenant trois ans et n'en a jamais souffert depuis."

DR. CHASE'S OINTMENT

60 cents la boîte, chez tous les marchands, ou d'Edmanson, Bates & Co., Ltd.,
TORONTO

ville immense, faite de toutes petites maisons et de toutes petites rues. Les arbres énormes des " Allées " faisaient à peine, du côté de la citadelle, une touffe verdoyante ; on distinguait la citadelle de Vauban, la ligne des remparts, les portes monumentales qui fermaient la ville, et les routes qui sillonnaient les champs de blés, les plantations de betteraves. Plus loin, une église, les rues biscornues et étroites du vieil Arras, l'évêché et la cathédrale. Parmi les toits d'ardoises et de tuiles brunes, elle reconnut le pâté de maisons qui formait son quartier, elle eut un sourire pour sa mère, qu'elle devinait à sa fenêtre. A ses pieds mêmes, la petite place rétrécie avec ses toits en escaliers, perchoirs à pigeons. De rares passants traversaient l'aire ; assise contre un pilier, une vieille dentelière faisait marcher ses fuseaux.

La vue de ce pygmée amusa la jeune fille. Dans ce panorama de la ville, des villages lointains, des campagnes vertes et blondes, des moulins à vent qui, sur les coteaux, se lamentaient avec de grands gestes, Nanette ne voulut voir que cet être familier qui, depuis soixante ans, travaillait là, un carreau sur les genoux.

La dentelière était une vieille à cheveux gris, sans dents, au corsage rebondi, aux hanches lourdes. Elle portait, comme les femmes d'Achicourt, le bonnet de coton et, quand ses doigts, fatigués d'enlacer les fils de ses bobines, de déplacer les épingles de la dentelle, s'arrêtaient, elle tirait de sa poche une pipe courte, l'allumait sous les cendres rouges de son couveau et, paisiblement, fumait.

Quelle avait été la vie de cette femme? On ne lui connaissait ni mari, ni enfants ; sa place était là, chacun venait voir le travail délicat de ses doigts rugueux. Sa dentelle avait les dessins capricieux du givre sur les vitres blanches ; à quelle secrète poésie, à quelle obscure tradition obéissait-elle, en traçant les feuillages charmants de sa dentelle? Quelles joies l'avaient récompensée? Quelle joies récompensent donc les laborieuses qui vivent sans famille?

Le cœur de la jeune fille se gonfla d'angoisse. Seule, en haut de cette tour, dominant la ville, elle pressentait l'affreuse solitude de sa vie, si son père et sa mère venaient à disparaître. Quand elle était au logis, son âme enchaînée dans les rues étroites, ne percevait rien des grandes lois de la vie, elle acceptait de vivre au jour le jour, de faire avec ses élèves, ce que la dentellière faisait avec ses fils, une œuvre monotone, où l'art n'était que routine. Et voilà que cette bise froide, ce soleil lointain, cette ville muette à ses pieds, éveillaient en elle une autre femme ! Des mots s'échappaient de sa bouche, des mots de tendresse, des aveux ! Elle chercha, parmi les toits, celui qui pourrait abriter ses désirs et lui donner la paix, car une image maintenant la suivait pas à pas, une image qu'elle voulait voiler, emplissait tout son cœur.

Alors, dans un appel de tout son être, les bras tendus vers la flèche de Notre-Dame-des-Ardents, Nanette pria.

— Hé ! voilà qui est bien, mon enfant, vous admirez et vous implorez !

Tremblante, Nanette se retourna. Qui avait entendu sa plainte, son appel à la Vierge? Qui devinait ses larmes? D'un geste brusque, elle rabattit sa jupe qui se gonflait autour d'elle comme la voile d'une barque, et reconnut M. Willems, archiviste, le dernier membre de l'ancienne confrérie des Ménestrels-Chanteurs de Notre-Dame-des-Ardents.

— Vous m'avez fait peur, monsieur. Je me croyais si seule...

— Et vous priiez Notre-Dame-du-Joyel?

— Oui, fit-elle en inclinant la tête.

De ses bras relevés, elle tenait son chapeau que la violence du vent menaçait d'emporter. Ainsi campée dans l'étroite auge de pierre, si frêle et si blanche, Nanette ressemblait aux fines statuettes du moyen âge, elle faisait corps avec l'architecture du beffroi. Si près des cloches et du carillon, elle apparaissait aux yeux du savant, comme la figurine pieuse d'un merveilleux cadran : il semblait qu'au premier coup de l' "Angelus ", elle s'était avancée au-dessus de la ville, et qu'au dernier tintement des sonnailles elle rentrerait dans la chambre aérienne, comme la statuette derrière ses volets clos.

— Par le pape, dit l'archiviste, regardez-moi, mademoiselle, comment n'avais-je pas remarqué cela ! Vous n'êtes pas de ce temps, vous êtes du vieux temps, de celui qui m'appartient, répétait le savant : ce front pur, ces joues menues, ces paupières chastes, cette bouche tremblante, vos mains longues... mais c'est bien ça, vous êtes celle que je cherche pour ma toile, vous êtes une des dentellières de la comtesse Mahaut !

Nanette ne put s'empêcher de sourire ; à côté de cette vision qu'évoquait le vieil homme, épris des belles légendes d'Arras, elle voyait au bas du beffroi, l'antique dentellière avec son bonnet de coton, sa pipe et son fichu gonflé... Voilà ce qu'était devenue, au bout de six cents ans, la frêle dentellière de la comtesse Mahaut !

— Mais je ne ris pas, mon enfant... Ai-je l'air de rire?

Elle osa le regarder.

Jamais la laideur de M. Willems ne lui avait paru si affreuse ! Son visage couvert de cicatrices, ses yeux bridés, ses joues sillonnées de coutures, lui donnaient, malgré sa longue barbe de capucin, un air satanique. Il avait été défiguré dans un incendie, et ne s'était guéri de ses brûlures que par miracle. Bien qu'il fût laïque et poète, plutôt que dévot, on l'appelait, à cause de l'horreur qu'inspirait son visage, l'abbé de la Croix-Jugan : sa laideur était aussi terrible que celle du héros de l' " Ensorcelée ".

Les petits enfants d'Arras le redoutaient et le fuyaient, les femmes avec dégoût détournaient la tête, cependant les hommes l'entouraient d'estime, car Willems était l'un des premiers savants de la ville. Dès son enfance, il avait aimé avec passion le seul être qui ne le repoussât point, et avait apporté, dans son adoration pour la Vierge, une tendresse folle. La plus grande partie de ses journées se passaient à l'église Notre-Dame-des-Ardents ; il avait entrepris de faire rétablir dans la ville le culte solennel de la Sainte-Chandelle, de restaurer le vieux cérémonial et les célèbres confréries des Grands et des Petits-Ardents.

Sa maison était consacrée à Notre-Dame-du-Joyel, ainsi nommait-on la Vierge qui avait remis, aux jongleurs Istier et Normand, le cierge miraculeux. Manuscrits, enluminures, histoires, chartes, œuvres d'orfèvrerie, statues, bannières, tableaux, médailles, costumes, tout ce qui témoignait des miracles de Notre-Dame se trouvait réuni dans cette demeure.

Quand ses amis le raillaient sur l'emploi d'une fortune qui eût pu lui donner tant d'autres jouissances, Willems répondait :

— Jadis, nos seigneurs et rois bâtissaient des palais pour la dame de leurs pensées, je remercie Notre-Dame de vouloir bien agréer comme sien mon très humble logis.

. . . . . .

— Si vous vouliez, reprit l'archiviste, je vous prêterais la coiffe des suivantes de la comtesse Mahaut, et les riches pièces de velours qui les habillaient. Je vous ferais figurer sur mon plan. Mais d'abord savez-vous faire la dentelle d'Arras?

— Couci-couça, répondit la jeune fille. Ma mère m'a appris la tapisserie au petit point et le jeu des fuseaux.

— Alors venez.

Il l'entraînait autour de la lanterne :

— Voilà mon rêve !... Je veux du haut de ce beffroi lever un plan de la ville : non de cet Arras mutilé qui éventre ses remparts, arrache ses ponts-levis, dessèche ses canaux, mais un plan de la cité héroïque du XIVe siècle, de la ville qui tout entière était alors amoureuse de la Vierge. C'est d'ici que je

Jaeger

Articles pour Femmes



Costumes de nuit, sous-vêtements, pyjamas, cache-corsets, culottes, vêtements étroits, jupons, costumes de bain, bas, chaussettes de lit, blouses, robes de toilette, gilets et gilets de golf, chandails épais, spencers, chapeaux tricotés, casquettes et capuchons, écharpes, bonnets de nuit, châles, gants, manchettes, couvre-genoux, pantoufles et guêtres.

Catalogue tout illustré, comprenant la liste de nos agents, gratuit sur demande.

En vente aux magasins Jaeger et leurs agences dans tout le Canada.

Exigez la marque Jaeger

The JAEGER CO., Limited

Montréal Toronto Winnipeg

Docteur A. N. RIVET

Ancien élève de l'Institut Pasteur et de l'hôpital Saint-Louis, Paris.

Spécialité

MALADIES DE LA PEAU

634a EST, RUE S.-CATHERINE

Heures de Consultation
2h. à 4h.-7h. à 9h. P.M.

veux voir passer la procession de la Sainte-Chandelle ! Comprenez-vous ? Jacques Callot a fait un merveilleux lever du siège de la Rochelle, il a placé la ville, ses remparts, et au dehors les tentes des assiégeants ; on reconnaît celle du roi, celle du cardinal, on distingue les régiments, on voit même les pillards faisant griller les moutons dérobés.

Nanette ouvrait de grands yeux.

— Je ne connais point, dit-elle.

— Vous connaîtrez, fit-il, c'est un camp vu à vol d'oiseau. Moi, j'ai le beffroi...

Plus tard, Van der Meulen a peint les grands sièges du roi Louis XIV, c'est le panorama d'une bataille... Eh bien, moi, je veux faire le panorama de notre glorieuse procession ! Je veux qu'on reconnaisse dans sa custode d'argent la Sainte-Chandelle !... lorsque le " Mayeur " de la confrérie des Ardents allait porter à l'abbé de Saint-Wast notre précieuse relique.

" Là... là, voyez-vous l'église Saint-Nicolas, faisait le bonhomme, en indiquant à Nanette un point précis de la ville, c'est à cet endroit que la Sainte-Chandelle fut déposée sur l'autel de Notre-Dame-de-l'Aurore. Plus tard, elle fut confiée à d'autres chapelles, et, en 1109, la relique fut reçue dans la maison des Ardents de Notre-Dame !

— Ah ! murmurait la jeune fille, ignorante des détails qui entouraient l'histoire de la Sainte-Chandelle, elle fut dans cette venelle ?

— C'est là que saint Bernard, avant de prêcher la deuxième croisade, vint invoquer pour les Croisés, la protection du Joyel !

Un paysage d'Orient flotta devant les yeux de Nanette, elle vit des tentes, des armes, des hommes..., mais ceux-là n'avaient ni casques, ni croix sur la poitrine, ils portaient des vêtements blancs, des vestes khaki...

— Enfin, continua Willems, qui ramenait Nanette au-dessus de la petite place, en l'an 1200 la comtesse Mahaut fit faire une custode d'argent, pour protéger la relique, et sur cette même place, elle fit bâtir une merveilleuse chapelle. C'est là que les rois de France, les grands seigneurs des Flandres, de l'Artois, de la Picardie, venaient adorer la Vierge. Nos " Mayeurs " de la ville comblaient la chapelle des plus riches présents...

La voix de Willems se faisait plus ardente pour lutter contre le fracas du vent, toutes ses paroles ne parvenaient point jusqu'aux oreilles de la jeune fille, qui cherchait à saisir la suite de cette histoire vivante, à travers les trouées des siècles.

— Oui, reprenait l'archiviste, il y avait en ce temps-là de grandes solennités. N'est-ce pas une honte de voir aujourd'hui le peuple s'esbaudir aux fêtes grotesques du roi Cambrinus, des géants de Douai, de ces mannequins gigantesques d'Anvers, alors que le seuil de Notre-Dame ne peut plus être franchi par notre adorabe Joyel !...

" En ce temps-là... continuait le bonhomme, d'une voix qui chantait comme une mélopée, la fête du Saint-Cierge était annoncée par la cloche " Joyeuse ", le carillon pendant quatre jours appelait le peuple aux réjouissances publiques. La Sainte-Chandelle était solennellement portée de la chapelle jusqu'au reposoir du Préau, là-bas ; puis après la messe, les " Mayeurs " la portaient à la cathédrale : ils descendaient la place du Théâtre, la rue Saint-Aubert, remontaient la rue Baudimont.

Nanette suivait pas à pas l'imaginaire procession à travers les rues étroites, les venelles sombres... ; elle voyait les bannières s'agiter, disparaître, revenir par la rue Méaulens jusqu'aux portes de la chapelle disparue.

La voix de Willems, dans le roulement du vent, dans cette solitude irritante, fouettait son esprit. Ses tempes bourdonnèrent, la fièvre l'hallucina : la vision était tangible.

Maintes fois, au musée, Nanette avait feuilleté les anciens livres d'heures, et contemplé les personnages des vieilles tapisseries... Cette foule morte s'échappait du musée, comme une procession, courait à travers la ville, répondant à l'appel du carillon et de la cloche " Joyeuse ". Courbée sur la margelle de ce puits aérien, elle vit les " Mayeurs ", en habits magnifiques, remettre à l'abbé de Saint-Wast la colombe symbolique, qui s'envola et fit la roue sur un des pignons triangulaires de la place, elle vit la clé qui devait ouvrir l'armoire où l'on gardait la Sainte-Chandelle.

Au rythme du carillon, les ménestrels et les jongleurs prirent la tête du cortège, sonnant de la trompe, chantant, jouant de la vielle ; après eux, les sergents de la confrérie portant des cierges, les petits clercs avec leurs blancs vêtements, puis les abbés des paroisses, les échevins et les mayeurs, les notables, et derrière le dais, où le " Mayeur " portait la mystérieuse relique, venaient les chevaliers et les dames, les écuyers et les gens d'armes.

La procession s'éloignait, et sur la petite place vide, il ne restait plus que des feuillages écrasés et des guirlandes de roses suspendues au porche de la chapelle.

— La ville est morte ! la ville est morte ! clamait Willems en levant les bras.

— Il faudrait un miracle, chuchota la jeune fille, encore éblouie par cette vision singulière.

— Un miracle ! clamait l'archiviste, secouant sa longue barbe de capucin, un miracle! mais tous les jours la Vierge continue ses miracles... C'est elle qui m'a sauvé du feu, c'est elle qui ramène nos fils, ceux qui fils, ceux qui s'en vont là-bas, là-bas, sous le soleil meurtrier.

— C'est Elle qui ramène nos fils, répétait Nanette...

Son cœur battit à coups précipités ; au delà des toits houleux, de la rivière qui dessinait un gracieux arc-en-ciel sur les prairies, au delà des villages, des montagnes, Nanette apercevait un pays mystérieux, " un pays aux espaces illimités ", qu'elle adorait comme Willems adorait l'imaginaire procession de Notre-Dame-des-Ardents.

Cinq heures... le carillon jeta les premières notes de " Fra Diavolo ", continua, ne s'arrêta point, et le vol tournoyant des sons s'abattit sur la dernière note.

— Hé bien ! fillette, qu'en dis-tu de ce raccommodage ?

La tête hirsute de M. Pamproux avait surgi au-dessus de la trappe : il essuyait les verres brouillés de ses lunettes, et, la mine satisfaite comme un compositeur qui vient enfin d'écrire la dernière mesure d'une cantate, il soupira.

M. Willems tirait de sa poche une antique queue de rat, et, penché sur la trappe, l'offrit au vieil artiste.

— Humez ce tabac... C'est du tabac à la fève, monsieur Pamproux !

Le bonhomme prit la tabatière, ses deux doigts picorèrent délicatement la fine poussière brune ; d'un geste lent, presque rituel, il offrit une prise à sa narine droite, une à sa narine gauche, huma, et d'une pichenette secouant les ailes de son nez :

— Quel bouquet ! C'est de la poussière de roses !... grand merci.

M. Pamproux rendit la tabatière.

— Par le pape, fit Willems, cette fève ne pousse qu'aux Antilles ! Mon grand-père, qui l'alla quérir, aurait bien dû en rapporter cent onces pour ses petits-enfants !

— Que voulez-vous, répondit poliment le vieil artiste, en ce temps-là, M. votre grand-père ne pensait peut-être pas à vous !

Dans la chambre aérienne, où la bise s'engouffrait, Willems restait penché au-dessus de la trappe, on ne discerna que les pans d'une longue redingote, qui tournoyaient comme les ailes d'un cormoran, au-dessus de la tête maigre et hilare de M. Pamproux.

Nanette n'avait point bougé, les yeux fixés vers le sud, elle songeait... " Cinq heures... Lamousse, là-bas, sort de sa tente... le petit drapeau tricole flotte au bout du mât, c'est l'annonce du courrier... du courrier qui, aujourd'hui, lui apporte une lettre de moi... "

Les deux vieux derrière elle, jubilaient, l'un se taponait le nez ; l'autre savourait le dernier grain de sa prise.

Deux petites mains blanches se levèrent... La jeune fille hésita... tourna la tête, rien à craindre, on ne la verrait pas... les petites mains prestes se collèrent à sa bouche et envoyèrent, là-bas, le premier baiser de Nanette.

XIV

LA MORT DE MME PAMPROUX.

Par un matin brûlant et sec, Mme Pamproux entreprit sa confiture de pommes. Elle était d'un pays où le talent des filles se mesure à l'art de faire les confitures. Jamais les Pamproux n'avaient goûté à ces affreuses calottes blanches, où les épiciers vendent de la citrouille et du potiron amalgamés à la glucose, sous le nom savoureux de gelée d'abricots. Pour l'excellente femme, les pesées savantes du sucre et des fruits, avaient dans sa mémoire une immuable table de cœfficients.

— Une livre et quart de sucre pour une livre de mirabelles, pas une once de plus, disait Mme Pamproux à Nanette, souviens-t-en, si tu ne veux pas que tes confitures, au bout de quelques mois, " tournent " en sucre !

L'été ramenait la semaine des fraises musquées et des framboises. Les pots de cerises aigres occupaient toute une rangée de l'armoire, mais la confiture de Bar-le-Duc,



avec sa série de petits verres, occupait deux rayons.

Quelle semaine ! On voyait pendant deux jours Mme Pamproux assise sur sa chaise basse ; à sa droite deux énormes paniers pleins de pastilles blanches et rouges ; les belles grappes longues, avec leurs lueurs d'ambre ou de rubis, ressemblaient à des parures barbares, pierres rares, enfilées bout à bout par un brin de jonc flexible.

Sur ses genoux, la mère de Nanette tenait le saladier où, grain à grain, tombait le fruit délicatement éventré ; car à la pointe d'une plume d'oie, elle piquait la pulpe, arrachait les pépins, et rejetait la tige égrenée. Puis, quand le sirop de pur sucre bouillonnait dans le chaudron de cuivre, Mme Pamproux jetait les groseilles qui se gonflaient ; la bouche gourmande se refermait, et le fruit, léger comme une bulle, demeurait suspendu au milieu de la gelée.

Puis il fallait mettre en pots et ranger.

— Après ? disait Mme Pamproux inlassable.

Alors vint le tour du " pommé ".

Tous les ans, les Pamproux recevaient d'une amie une manne de pommes nouvelles, et cent litres de bon cidre. Aussitôt la bassine chantait.

Il fallait laisser mijoter les pommes durant vingt-quatre heures et les remuer jour et nuit. Puis chaque fois que la compote s'épaississait, pour la rendre onctueuse, il fallait l'humecter aussitôt. Bref, les cent litres de cidre y passaient.

Or, ce jour là, Mme Pamproux se trouvait seule, son mari et sa fille étaient allés à Saint-Eloi.

Le cidre vint à manquer ! Que faire ? Attendre ? laisser refroidir le " pommé " ? Impossible, ses principes de savante ménagère s'y opposaient.

Et personne pour l'aider.

— Tant pis ! dit-elle ; courons à la cave !

Elle descendit quatre à quatre ; la cuisine était chaude, ses vêtements légers, la cave était de glace.

— Brou ! fit la pauvre femme emportant sa cruche, je crois que j'ai fait une bêtise.

Elle trébucha dans l'escalier, un grand frisson lui courait le long du dos ; à sa porte, elle vacilla, ses dents claquaient ; elle eut la force de jeter dans la bassine, le cidre que les pommes burent goulûment, et tomba sur une chaise.

Nanette, deux heures plus tard, trouvait sa mère évanouie, les joues vertes; la marmelade brûlait.

Le lendemain, la pauvre Mme Pamproux, victime de son imprudence, mourait d'une congestion foudroyante.

Des semaines passèrent sans que le père et la fille eussent conscience de vivre. Il leur semblait que la morte avait emporté avec elle le cœur des survivants. Mme Pamproux, autoritaire dans son ménage avait toujours dirigé son mari et sa fille. C'est elle qui avait noué les relations, poussé les affaires de M. Pamproux. Elle avait pour lui une admiration jalouse ; à ses yeux, il était le génie de la musique, seule les circonstances avaient été défavorables, sans cela, Pamproux eût connu, à Paris, la gloire d'un Jacques Thiébaud ou d'un Sarasate.

Lorsque l'artiste allait jouer dans un salon ami, on voyait Mme Pamproux se lever, courir sur ses pointes jusqu'au violoniste et, d'un geste coquet, passer la main dans ses cheveux plats, les soulever, les faire bouffer en auréole. Puis elle se rasseyait radieuse devant le " grand-homme ", qui, d'un geste large, innocent de la petite comédie jouée autour de lui, levait son archet.

On avait ri d'abord du manège comique de l'épouse, on finissait par en être touché.

Avec quel recueillement Mme Pamproux écoutait " la Sonate à Kreutzer ! " Pour avoir entendu son mari répéter vingt fois, cinquante fois, le même passage, elle connaissait les endroits difficiles.

La brave femme dressait l'oreille, ouvrait l'œil ; allait-il accrocher ?... filerait-il bien le son ?... Durant une minute son cœur cessait de battre. Enfin des bravos, et le passage scabreux enlevé avec une maestria qui la laissait enthousiasmée. Un doux sourire témoignait à tous les auditeurs son contentement.

Mme Pamproux était devenue proverbiale.

L'artiste avait-il été sensible au zèle naïf de sa femme ? Personne n'en savait rien, il vivait dans les nuages, ou dans les partitions de musique.

Les journées qui suivirent la mort de Mme Pamproux furent longues et mornes. Le père et la fille restaient seuls au logis, ne voulant voir personne ; leur unique promenade était la montée au cimetière, chaque soir.

Le violon restait dans sa boîte, et le demi-queue, aux sons de clavecin, ne tremblait que sous les pattes énervées et joueuses du chat.

Le minet ne comprenait rien à ce silence, à ce fourneau désert, à l'oubli constant de sa goutte de lait. Que se passait-il ?

Mais le soir, quand il sautait sur les genoux de la jeune fille, celle-ci le prenait dans ses bras, le caressait, puis lui relevant la tête, plongeait dans ses yeux verts. Cherchait-elle, au fond de ces pupilles, l'image familière de la vieille maman, alors qu'elle tricotait, le chat roulé sur ses genoux ?

Nanette ne voyait rien de plus qu'une barre rigide et fine, boutonnière noire, dans le satin vert des yeux. La petite bête s'étirait, renversée, pattes en l'air ; puis après avoir creusé la jupe à sa convenance, faisait la boule ; un doux ronron animait la pièce, comme aux jours heureux où la mère était là.

Les lettres de Lamousse restaient sans réponse ; elles arrivaient régulièrement chaque semaine ; Nanette, bouleversée par un malheur si subit, n'avait pas eu le courage de reprendre sa besogne de tous les mois. En octobre, elle envoya en Afrique quelques coupures militaires, sans un mot.

Elle se sentait affreusement gênée. Comment répondre à des lettres qui s'inquiétaient de la santé de Mme Pamproux ? Comment lui annoncer le malheur qui les frappait ? Un faire-part ? Pauvre garçon, quel coup pour lui ! Et puis, à quoi bon lui causer une peine illusoire, il pleurerait la morte, tandis que l'amie réelle vivait encore.

— Ne vaut-il pas mieux lui écrire la vérité, et lui dire pourquoi ma mère a voulu que je prisse sa place ?

Mais alors, se disait Nanette, c'est avouer l'ignorance de maman ; il croira qu'elle était inférieure à mon père... Je ne le veux pas. C'est bien simple, brisons là.

Briser là ! Nanette ne se dissimulait pas que cette résolution était impossible ; jamais elle n'aurait le courage de résister à l'appel d'un cœur avide de tendresse et de confiance.

Cette correspondance avait pris dans sa vie une place trop grande, pour qu'elle pût, sans souffrance, abandonner l'ami lointain. Grâce aux détails multiples de ses lettres, Nanette vivait chaque jour près de Lamousse ; elle connaissait le camp de Beni-Ounif ; allait et venait parmi les tentes, jusqu'au gourbi du jeune officier. Aux côtés de Lamousse, elle allait dans la plaine rocailleuse, qui s'étendait au loin, avec ses oasis de palmiers, ses broussailles hargneuses de réthème et de choux de bled, comme une nappe blanchâtre salie de taches d'ocre et d'ombres verdâtres. Près des murs qui protègent le camp, elle voyait arriver le pittoresque convoi de chameaux qu'escortaient les spahis et les légionnaires. Une partie de son âme rôdait, amoureuse et vigilante, autour de l'ami lointain.

Cette vie sentimentale était si pure, si apaisante, que pas un instant, Nanette n'imagina que ces rêveries étaient le prélude de l'amour. Anxieuse, elle pressentait la requête de Lamousse, le jour où conquis par cette amitié féminine, il lui demanderait de lui choisir sa femme. Alors ses idées se brouillaient dans un grand serrement de cœur. Que devenait l'avenir si courageusement accepté ? On passerait auprès d'elle, sans deviner l'âme charmante que cachait son joli visage.

Lamousse lui-même saurait-il ce que valait son amie ? Rentrerait-il en France ?

A certains soirs d'automne, quand le couchant s'enflammait, et que l'horizon sombrait dans un immense incendie, Nanette courait à son église favorite, supplier Notre-Dame de préserver Lamousse des ardeurs du soleil. Elle ne savait pas que le mal d'amour est aussi un mal des Ardents, et que Lamousse en était frappé.

XV

LE PAYS DE L'EFFROI

Les courriers se succédaient... Anxieux, le jeune officier venait à la cagna du télégraphe réclamer ses lettres. Avant même de parcourir les adresses, ses doigts, palpant les

DONNE LA SANTE ET LA VIGUEUR AUX FEMMES

C'est ce que dit Mme MacPherson du Composé Végétal de Lydia E Pinkham.

Brantford, Ont.—"J'étais toujours fatiguée et le moindre surmenage m'épuisait pour une journée ou deux. J'avais une douleur lourde sur le dessus de la tête, une douleur dans la nuque, et lorsque je me penchais, je ne pouvais me relever sans aide, à cause de la douleur au dos. Je ne dormais pas bien et j'étais nerveuse au moindre bruit. Je tiens maison, mais tellement épuisée que je ne pouvais balayer ni laver la vaisselle, sans me coucher ensuite. Une amie me raconta ce que le Composé Végétal avait fait pour elle, et je commençai à en prendre. Je me sentais déjà plus forte dès la première bouteille, et je suis devenue capable de laver la vaisselle et balayer sans être obligée de me coucher. Je redevins plus tard régulière dans mes menstruations. J'ai pris dix bouteilles en tout, et je suis maintenant mieux en général. Votre remède est sans égal pour redonner la santé aux femmes."—Mme James H. MacPherson, 309 Greenwich St., Brantford, Ont.

Si vous souffrez de déplacement, irrégularités, maux de dos, ou toute autre forme de faiblesse féminine, écrivez à The Lydia E. Pinkham Medicine Co., Cobourg, Ont., pour avoir le Manuel Confidentiel de Lydia E. Pinkham sur les "Maladies particulières de la Femme."

enveloppes l'avertissaient que, cette fois encore, il n'y aurait rien de Mme Pamproux.

L'idée que leur correspondance pouvait se briser, lui devint insupportable... Ces lettres c'était le sauvetage ! Sous ce soleil terrible, Lamousse sentait tout son être se détraquer, parfois la hantise d'une fuite vers le nord le poussait hors de sa tente... à partir, quitter le camp, ne plus être là... mais en dehors du devoir... quelque chose le retenait : un espoir si frêle, un nom... Attendre, il fallait attendre ; le détachement quitterait le bled, il pourrait reprendre la route d'Oran, un paquebot... Port-Vendres... Paris... Arras ! C'est là qu'il ferait la grande halte : un bien-être mystérieux l'apaisait. Les lettres de l'amie n'avaient point seulement pour lui un attrait sentimental, mais la puissance d'un remède ; l'enveloppe déchirée, ses nerfs se détendaient, son cerveau s'éclairait comme s'il venait de respirer les baumes de son pays.

Mme Pamproux se détournerait-elle de lui?... Lamousse résolut de l'attendrir : il allait lui peindre le camp, le désert ; elle comprendrait qu'il ne pouvait vivre sans cette amitié ébauchée par un hasard, et qui était le seul charme de son exil.

— Une femme qui regarde souffrir, sait mieux consoler, murmurait-il.

A la lueur de son photophore, dans son gourbi, Lamousse, les nerfs tendus, le cerveau en feu, notait pour Mme Pamproux l'étrange souvenir d'une de ses journées.

" A l'heure de midi, allez par la plaine à l'heure où tout dort, l'âme du Bled, ne se sentant plus observée, se dégage du sol surchauffé, des roches lumineuses et des buissons crispés.

" Allez par le Bled, allez-y doucement sous le soleil qui brûle, ne faites pas de bruit, l'âme rentrerait. C'est une âme mauvaise et méfiante, une âme qui guette, épandue sous la solitude des déserts silencieux. Elle veille sous le sable rose, elle attend sous la terre et ne se montre pas.

" Au-dessus des terrains parsemés de cailloux ocreux et rugueux, encombrés à perte de vue de choux de bled, bombés et poussiéreux, voyez ce vaste tremblotement de l'air, au ras du sol, continué jusqu'au nuage bleu du tranquille horizon... C'est l'infini de la plaine qui respire vers l'infini du ciel, c'est l'haleine exhalée de la bête mauvaise, de la bête ensevelie, à l'âme souffrante et méchante, que l'on ne verra pas. Mais du retrait qu'elle s'est choisi, tout le long des mornes espaces, elle exprime l'immuable rigueur de son tourment haineux.

" Elle l'exprime dans l'aspérité des grès éboulés, râpeux, sonores, dans les reliefs inattendus des rocs, minces comme le tranchant d'une lance, dans les formes irritées de la nature vivante. Voici le chou de bled, rétracté comme un hérisson craintif ; voici la rose de Jéricho, repliant sur son cœur ses raides pétales couleur de cendres ; c'est la foule malveillante des touffes épineuses, hérissées, qui, tout à l'heure, sonneront au pied qui les frôle, comme un paquet de fils de fer ; voici le palmier, il jaillit vers le ciel avec des sveltesses de serpent en éveil.

" Et voici qu'au-dessus de ces êtres revêches, dans l'air vaste tournoie, en cercles majestueux, le roi du bled, le puissant charognard, de très haut attentif aux cadavres qui tombent !

" Peu à peu, sous le feu du soleil qui tue, vous sentirez votre âme communier avec l'âme éparse de la bête ensevelie. Vous ne vous étonnerez plus de trouver si semblable aux espaces déserts, semés de pavés noirs, votre cerveau hanté de sombres idées fixes. Apercevant à vos pieds le désert envahi de pierres acérées et rougies, n'est-ce pas votre propre pensée encombrée de susceptibilités blessantes? Ce chou, rétracté et râpeux, n'est-ce pas votre " âme en boule ", à certains jours acariâtre et défiante? Cette rose maigriotte, qui n'ouvre sa dure corolle qu'à l'aumône trop rare de quelques gouttes d'eau, n'est-ce pas votre cœur renfermé qu'un tendre appel lointain vient épanouir? "

Lamousse s'arrêta, il lui sembla que sa plume peignait toute son âme ; comprendrait-elle? D'autres mots, dans l'effervescence de cette lettre, allaient lui crier... quoi? L'idée qui traversa son cerveau lui fit hausser les épaules. Pouvait-il donc oublier que Mme Pamproux était la contemporaine de Mme Chaumine, et qu'à cette heure, assise près du premier feu d'automne, ses doigts encore agiles, tricotaient pour les pauvres?

Laissant la plume au bord de l'encrier, Lamousse continua de songer " Pan souffre et s'exaspère !... Pan souffre et se rétracte ! Et tout ce qu'il imprègne de sa vaste conscience, tout ce qui forme le monde et tout ce qui l'anime, n'ose plus hasarder, à la lumière vive du soleil, que des formes irritées et souffreteuses. Pourrions-nous échapper à cette loi, en ces lieux désolés, où un peuple de bandits nous guette, prêt au meurtre, en ces solitudes où le monde civilisé déverse le trop-plein de ses tares et de ses crimes... "

Ainsi formulait-il en une loi universelle, cette souffrance de la terre, qui était fatalement la sienne : il soupira, son cerveau s'apaisait, ses tempes cessèrent de battre, et il connut ainsi que la conscience de ce qui se passait en lui, et autour de lui, pouvait parfois aider à la résignation.

Lamousse reprit la plume, et, au bas du feuillet, il ajouta pour Elle :

" A l'heure de midi, allez par la plaine, à l'heure où tout dort, vers les cieux lumineux montent les rêves troubles des larrons et des incendiaires, les songes douloureux des cerveaux convulsés. L'âme du bled, ne se sentant plus observée, se dégage à souhait des roches lumineuses et des buissons crispés, et, du retrait qu'elle s'est choisi, elle exhale sans fin, tout le long des mornes espaces, l'immuable rigueur de son tourment haineux... "

— A mettre en musique, se dit le jeune homme, en relisant ce qu'il venait d'écrire ; il ne manque à la fin, que l'aboiement sinistre des chiens, pour achever de lui donner l'impression d'épouvante de ce pays de la peur.

Il s'endormit, mais ses rêves n'échappèrent point à l'impression violente de cette promenade à travers le bled.

" L'allée et venue du train entre Duveyrier et Beni-Ounif, écrivait-il les jours suivants à Nanette Pamproux, est la source unique de nos distractions. Je ne sais si vous avez connu la curiosité enfantine des petites villes où l'on vient de bâtir une gare : tous les jours, à l'heure où le train arrive, on voit s'acheminer vers la barrière, les désœuvrés, les belles promeneuses, qui guettent les nouveaux arrivants. Elles n'attendent personne, elles viennent voir !... Nous en faisons tout autant qu'elles.

" En cette saison où le soleil est moins féroce, après déjeuner, nous partons vers le " terminus " du chemin de fer, qui s'arrête devant le camp des Exclus. Militaires et civils, nous guettons la fumée qui signale, bien loin, l'arrivée du train. Comme vous seriez surprise, vous qui vivez au milieu des petits fantassins et des soldats du génie,

N'expérimentez pas sur L'Alimentation de Bébé

Le Lait Eagle Brand de Borden est l'aliment infantile par excellence.

En usage depuis plusieurs générations, les mères reconnaissent qu'il fait des enfants vigoureux, robustes et sains. Les médecins le recommandent dans les cas obstinés de digestion laborieuse, attendu qu'il est facile à digérer et qu'il constitue un aliment complet.

Le Lait Eagle Brand n'est pas une nourriture " préparée ". Il se compose uniquement de lait pur de la campagne et de sucre.

SE VEND PARTOUT

Demandez nos Livrets sur les Bébés. Envoyés gratis.

The Borden Co. Limited

Borden's

AU PREMIER RANG



DEPUIS 1857

EAGLE BRAND

de voir la troupe hétéroclite qui se disperse sur le quai du chemin de fer ! quel quai !... les rails s'arrêtent, c'est la descente en plein désert.

" Officiers, légionnaires, tringlots, infirmiers, spahis, cavaliers indigènes, Exclus, arabes et nègres vont et viennent ; les uns se disent adieu pour toujours, ce sont les légionnaires qui partent, les Exclus libérés qui, leur peine finie, regagnent de vagues foyers. Ils ont bu un coup de trop avant de quitter le camp, leurs yeux luisent, rougis, leurs tempes battent, ils gesticulent près du brancard qui emporte un malade.

" Autour des voitures qui vont transporter les caisses apportées par le train — petits-beurres et sardines, champagne, conserves de viande et de légumes — s'agitent les marchands de goutte et les mercantis du pays, ceux qui nous vendent le tabac, le savon, les sandales...

" De temps en temps, un bruit de dispute s'élève, c'est le souillon de l'estanco voisin qui se querelle avec le boucher aux cheveux jaunes, et lui administre une raclée. Les Exclus, dont la tête dépasse le mur du camp, se tordent.

" Et tout autour des ânons et des voitures, des légionnaires et des malades, les petits enfants du ksar de Beni-Ounif, les " Muchachi " aux gandouras jadis blanches, toutes crasseuses aujourd'hui, viennent s'accroupir, cocasses, avec une petite mèche hirsute sur le sommet de leur tête rasée.

" Le train glisse à travers le désert, nos yeux brillent, nous n'attendons personne, nous ne partons pas, qu'importe ? c'est le train qui amène ici quelque chose de France. Il stoppe... les uns descendent, les autres montent ; c'est le départ presque aussitôt. On était joyeux comme à l'arrivée d'un espoir, on est un peu triste quand la machine siffle et que le train reprend, sans vous, la route qu'il vient de parcourir. Ah ! quand, quand pourrai-je partir ?... Ce matin j'aurais donné, quoi ? presque l'espoir prochain de mon troisième galon, pour pouvoir sauter dans le fourgon, courir vers Duveyrier, Sidi-bel-Abbès, Oran et... vers ce pays si cher, plus cher aujourd'hui qu'autrefois, puisque c'est le vôtre et qu'il n'était que le mien.

" Un de mes camarades est parti par ce convoi, je l'envie d'échapper à ce pays d'ennui mortel. Au lieu de voyager, comme nous, dans le wagon des marchandises, il a eu la bonne fortune de pouvoir profiter du wagon de première classe, qui ramenait ici l'Amel de Figuig.

" Qui est l'Amel ?... C'est, madame, un haut fonctionnaire marocain, qui essaie de faire respecter, dans l'oasis de Figuig, l'autorité du Sultan. Il porte — avec quelle dignité ! une robe d'un brun violacé ; sur sa tête le haïck blanc qui voile les épaules : quand il marche, on dirait un évêque à barbe grise, s'avançant pour la bénédiction.

" Nous ne sommes pas admis à lui parler, seuls les officiers arabes l'approchent, se confondent en salamalecs, jusqu'à ce qu'un soldat de l'escorte amène devant l'Amel une mule richement harnachée. L'Amel, comme jadis Mahomet, monte à califourchon sur sa bête, le soldat suit à pied, fusil armé, prêt à faire feu, si les nomades qui, la nuit, viennent marauder jusqu'ici, osaient s'attaquer au seigneur musulman.

" Une escorte l'accompagne. Quelques cavaliers en burnous blanc, font caracoler leurs chevaux nerveux ; ils ont jeté sur leurs selles des étoffes éclatantes, ils portent le fusil à crosse baguée d'argent ; et leurs figures jaunâtres, sous le fez, s'encadrent de longues rouflaquettes en tire-bouchon.

" Terrible ?... non pas, décoratif seulement. Cette escorte, c'est la seule note colorée qui bouge sur les fonds grisâtres du bled. Elle s'achemine vers le col de la Juive, qui mène au repaire de Figuig. Nous la suivons des yeux, c'est un point qui s'efface, et le désert retrouve, pour trois jours, sa morne tranquillité."

. . . . . .

Lamousse s'arrêta d'écrire, prit sur la table un " quart " d'ordonnance, pencha la gargoulette suspendue à la porte de sa cagna et se versa un peu d'eau fraîche.

— Comprendra-t-elle, se disait-il, ce que peut un sourire de femme, le simple geste d'une main amie, pour ceux qui vivent dans cet enfer... Revoir la France, goûter l'eau vive de ses fontaines, savourer ses fruits, regarder sous l'ombrage d'un verger, la petite fumée qui s'élève des toits !... maison... doux nid... bras qui se tendent... cris joyeux... Ah ! rêve paisible qui me vient d'Elle, et dont jamais Elle ne parla !

Plus Nanette s'éloignait de lui, plus elle lui devenait chère. Devant le portrait de Mme Chaumine, il cherchait à dessiner les traits de sa nouvelle amie. Quels étaient son regard, ses cheveux, sa bouche, sa voix ?... Cette torture, entre ses désirs secrets et la réalité aride, lui faisait voir sous un jour plus sombre, le spectacle de cette vie desséchante.

Ayant fumé une cigarette, Lamousse continua d'écrire :

" Je ne vous étonnerai donc plus, madame, en vous disant qu'il flotte dans l'air de ce pays, comme une atmosphère de désolation et de mort, atmosphère où semblent voltiger les spectres des crimes passés, l'invisible essaim des meurtres qui s'apprêtent.

" A côté d'honnêtes gens, la Legion comprend un certain nombre d'anciens condamnés, ou de coutumaces de tous les pays. Quelques-une d'entre eux sont capables de tous les errements et même de tous les crimes, ce sont des dégénérés, contre lesquels il est nécessaire de se défendre.

" Connaissez-vous ce qu'on appelle le " Cafard " ?... Il est fort populaire à la Legion. Parmi les légionnaires, un certain nombre est venu là pour manger : gens sans travail et sans pain, qui signent un engagement pour avoir une gamelle, malheureux ou paresseux, tous sont candidats au cafard. Ils sont venus, parce qu'ils ne pouvaient vivre nulle part, et là, ils pourront vivre moins qu'autre part, à cause de la contrainte qui leur est imposée et à cause des monotonies de la vie du camp. Bref, quand le cafard les pousse à venir à la Légion, il se tend un traquenard à lui-même. Aussi ces hommes tombent-ils du service régulier dans le séjour, quasi perpétuel, de la prison.

" Souvent, le cafard n'est que ce qu'on appelle l'idée fixe, mais c'est une idée fixe qui a un " endroit " : la haine du milieu présent et de l'heure présente — et un " envers " : l'envie de filer quoi qu'il en coûte, c'est l'obsession de la " bombe ". Le cerveau du légionnaire ne peut plus songer qu'à ce qu'il veut fuir, ou à ce qui le fait fuir.

" Le légionnaire est victime du cafard ! Mais il n'est pas le seul : tous ici, même les plus sains, rendent quelques sons fêlés. Les uns passagèrement, les autres d'une façon durable. Comment l'expliquer ?... Je vous donne pour ce qu'elle vaut la docte explication du major :

" Pendant de longs jours, par suite des mêmes visions, des mêmes actes uniformément accomplis, les mêmes territoires nerveux se chargent d'énergie nerveuse, aux dépens d'autres territoires. Dans les cerveaux normaux, où la dépense des énergies acquises se fait régulièrement, au fur et à mesure de leur acquisition, cela n'a pas d'importance, mais dans ces organisations nerveuses, où les conducteurs d'énergie sont altérés, où l'influx nerveux s'accumule, parce



UnePlusGrande Beauté Pour Toutes Les Figures

Pendant plus de 80 ans la Creme Orientale de Gouraud a rendu une plus grande beauté à des milliers de femmes dans toutes les parties du monde. Nous avons maintenant élargi son champ d'utilité de façon que celles qui désirent avoir une peau strictement en harmonie avec leur type de beauté, peuvent y arriver très facilement.

La Crème Orientale de Gouraud

est maintenant fabriquée en trois teintes :

Chair—Pour celles qui désirent donner à leurs joues le brillant de la rose.

Rachel—Pour celles qui désirent la profondeur du teint enchanteur, suivant juste la couleur blanche.

Blanc — Cette couleur a été populaire pour toutes les figures depuis au-delà de 80 ans.

La Cold Cream Orientale de Gouraud, et le **Savon Medicamenteux de Gouraud** sont des aides indispensables pour votre figure, et devraient être employés en même temps que la Creme Orientale de Gouraud.

Envoyez 10 sous pour une bouteille échantillon de n'importe quelle couleur, ou 25 sous pour une bouteille échantillon de Creme Orientale de Gouraud, n'importe quelle couleur, un pain de Savon Medicamenteux Gouraud, et un tube de Cold Cream Orientale de Gouraud.

Ferd. T. Hopkins & Son, Montreal

qu'il ne peut les traverser que sous forme de décharges massives, il se produit forcément des actes excessifs et incoordonnés, quand la décharge s'effectue.

" Elle s'effectue à l'occasion d'une contrariété, d'un ordre donné par un sous-officier dont la tête ne revient pas, à l'occasion d'un coup de siroco ou d'alcool.

" Voici ce qui se passe : les inconvénients de la vie du camp prennent, dans l'imagination malade, des proportions exagérées — briques à porter, brouettes à traîner, garde à prendre, service des sentinelles... — fini, on ne veut rien faire, tout plutôt que cela !... On lâche une injure au caporal, simplement pour aller en prison au lieu de travailler, et s'étendre sous la tente des punis. On est sûr ainsi de ne pas faire ce qui semblait insupportable. Ce qu'on fera sera plus pénible peut-être, mais ce sera autre chose.

" C'est ainsi qu'un homme se met dans le cas de passer au conseil de guerre pour refus d'obéissance. Que lui importe?... il a échappé à une contrainte qui lui semblait insupportable, c'est un triomphe !... Si même le condamné est envoyé à Oran, il est heureux, car il échappe au pays qu'il ne peut plus supporter, et s'offre le divertissement inattendu d'un voyage.

" Quelquefois le légionnaire déserte. Il part avec quelques camarades, au risque d'être volés... tués par les bandits de Figuig. L'obéissance leur paraît un supplice, l'évasion leur assure la liberté. Ils partent avant la nuit, afin de gagner un point où l'obscurité les protégera contre une poursuite; ils atteignent les rochers, se cachent tout le jour, le lendemain ils se dirigent vers l'oasis. Qu'arrive-t-il? Presque toujours, ces errants finissent par tomber sur une troupe de nomades, qui les pillent et souvent les tuent.

" Ceux qui échappent à la tuerie errent des jours entiers sous un soleil terrible, nus comme des Saint-Jean, mourant de faim, de soif, broutant comme font les bêtes, les touffes hargneuses du désert. Quelques-uns, revenus au camp, avaient la peau rôtie par le soleil, et s'effeuillant comme la peau des scarlatineux.

" Si les déserteurs tombent sur un poste marocain, ils sont amenés à Oudaghir ; l'Amel les fait interroger, habiller et nourrir. Il leur donne une petite culotte, une chemine, des espadrilles, un fez rouge, et sous l'escorte de deux Marocains, les fait ramener à Beni-Ounif : les légionnaires se moquent des misérables revenant, piteux, en cet équipage grotesque.

" Moi aussi je ris, je ris et pourtant je me souviens qu'à certains jours, mon cerveau s'enfièvra comme le leur ! Comme eux, j'ai eu l'envie effrénée de fuir le camp, d'abandonner cette vie écrasante par sa monotonie.

" Mais moins malheureux et mieux équilibré, j'eus presque aussitôt le privilège, qui ne leur fut pas attribué, de prévoir le retour bref et désolant de mes nostalgies, en calèçon, coiffées d'un petit fez de pacotille, honteuses, crasseuses et flétries !

" Et cette vision, inspirée par l'expérience d'autrui, arrêta l'essor désastreux de mon esprit, vers de trompeuses oasis."

. . . . . .

Cette lettre, déjà longue, demeura là : le jeune officier attendait, pour la faire partir, que le courrier lui apportât des nouvelles d'Arras. Une semaine, deux semaines passèrent, Nanette n'écrivait point... ; quelques coupures arrivèrent dans une enveloppe, et ce fut tout.

Comment interpréter ce silence qui devenait pour lui si douloureux? Lamousse s'était accoutumé à ce lien fragile, il espérait, par l'attrait de ses lettres, nouer avec Mme Pamproux une amitié délicate, sa pensée s'accrochait à ce rêve. Dans la vieille ville qui l'avait vu naître, elle était vraiment la statuette mystérieuse, l'idole attirante dont il n'osait écarter les voiles. Lamousse ne voulait rien savoir de cette femme... que lui importait qu'elle fût libre, jeune, fraîche ou enlaidie par l'âge..., sa tendresse s'attachait à une image.

Son âme n'osait peindre, en termes plus violents, son trouble ; il y avait dans les lettres de Mme Pamproux, une retenue si fière, qu'il eût craint d'effaroucher l'inconnue, en l'appelant trop violemment à lui. Par une affinité secrète, au bas de la lettre qu'il se décidait à faire partir, Lamousse dessina une petite église, un clocheton en aiguille, et naïvement écrivit au-dessous :

" Notre-Dame-des-Ardents... protégez-la ! "

Sans attendre la réponse de Nanette, Lamousse continua, au hasard des impressions, ce qu'il appelait son carnet d'anachorète...

" A côté des légionnaires, les " Exclus ". Les Exclus, vous le savez, madame, ce sont ceux qui, pour une condamnation infamante, civile ou militaire, ne peuvent plus servir comme soldats. Ils ont encore certaines charges de l'état militaire, qu'ils doivent remplir une fois leur peine terminée, mais ils n'ont plus la dignité, ni les droits, ni certains devoirs que cet état confère.

" Autrefois, utilisés dans les ports de France pour y exécuter des travaux de manœuvres, ils appartenaient au département de la marine. Ils ont été envoyés à Beni-Ounif, pour y construire le chemin de fer de pénétration ; néanmoins ils ont conservé le costume marin. Et rien n'est grotesque comme de voir, dans ce pays, caractérisé par l'absence presque complète d'eau apparente, ce troupeau d'hommes maniant pelles et pioches, sous la vareuse de toile, le col bleu et la casquette. On les appelle d'ailleurs, par une ironie un peu grosse : les marins de la " Zousfana " !

" Il y a parmi eux, beaucoup de voleurs, des incendiaires, des espions, des faux-monnayeurs, des meurtriers... ; leur peine terminée ils doivent encore servir l'Etat pendant trois ans. Des sous-officiers de la justice militaire surveillent les travaux des criminels. Sans cesse sur le qui-vive, ils ont à redouter, à tous moments, la révolte ou la folie des Exclus !

" Leur camp est situé à deux cents mètres de l'oued desséché — le train s'arrête à la limite du campement — un fossé délimite leur territoire, un mur bas protège les tentes, qui dressent au soleil leurs sommets alignés. Quelques baraques abritent les taudis du mercanti et du marchand de goutte : là, dans un retrait sordide, fait de débris de caisses d'épicerie, un souillon ébouriffé, à la figure toute " mâchurée ", une maritorne à la taille épaisse, aux longs pieds dans des savates éculées, sert de boueuses absinthes aux maçons revenus du travail. Dans ces verres ignobles, plongent des mufles jadis glabres, hérissés depuis huit jours d'un poil dru et noir, sur la peau jaunâtre et suintante ; ils sont coiffés de bérets crasseux, et vêtus de guenilles malpropres.

" Aux heures de loisir, les Exclus se tiennent sous les tentes, ou bien vont et viennent dans le camp, discutant entre eux " de justitia et injustitia ", récriminant contre leurs sergents corses qu'ils gratifient d'épithètes appropriées : " poignardini, crapulini, pied de châlit... " Ils discutent et se disputent, se traitent de canaille... Parfois, on entend un refrain de bal de barrière joué par quelques instruments, ce sont les Exclus mélomanes, qui exécutent ensemble ces regrets de la patrie. Ces misérables élèvent des oiseaux, des chats, des chiens... parfois même, entre eux, ces fauves se montrent secourables.

" De temps en temps, le médecin reçoit, de France, des lettres de mères demandant des nouvelles " du fils " : " Il m'a été enlevé par la mauvaise compagnie, mais c'était un enfant ayant bien bon cœur "...

" Et pourtant, ils découragent la pitié !

" Contre le camp des Exclus s'élève aujourd'hui un embryon de village, mais de quel village et peuplé de quels êtres ! Jadis, quand il fallut jeter un pont sur l'oued, qui n'a d'eau torrentielle qu'aux jours d'orage, les ouvriers espagnols travaillant avec les Exclus,

LUNCH
60 cts.
AVEC VIN COMPRIS

Table d'Hôte

DINER
75 cts.
AVEC VIN COMPRIS

Kerhulu & Odiau
LIMITÉE
172-184 rue S.-Denis

VERITABLE
CUISINE
PARISIENNE



TEA ROOM
SALON PRIVES
SALLE
POUR BANQUETS

AUSSI
A LA
CARTE

UN
MENU BIEN
CHOISI

VINS ET BIERES
DE
CHOIX

SPECIALITE: Produits alimentaires Français

logeaient dans les cavernes. Nous les avions appelés les " Troglodytes ".

" A huit cents mètres au sud du camp, apparaît une large colline rocheuse, formée de blocs amoncelés, plats et gris comme le dos d'énormes pachydermes. Le soleil brûle ces rochers, mais des fissures ménagent des retraits plus obscurs, ébauches de cavernes, où des hommes vivent, comme on vivait à l'âge quaternaire. Pour lits, de misérables paillasses, pour armoires de vieilles caisses, pour tables de vieilles malles, et dans ces repaires grouillent des familles de quatre ou cinq enfants !... Des troupeaux de cochons noirs se vautrent dans un enclos, et des chiens archaïques, comme les loups à peine domestiqués des premiers troglodytes, gardent ces antres, aboyant sans fin contre celui qui se hasarde dans ces parages dangereux.

" J'y suis allé, j'étais sur la défensive et point rassuré du tout.

" Aujourd'hui ces misérables ont bâti, près du chantier, des semblants de demeures, avec les débris ramassés autour du camp militaire, avec les rails du petit Decauville qui servent d'armature à leurs gourbis. Rien de plus étrange que ces barres de fer dressées, dépassant les tentes, comme les ailes mortes et décharnées d'une cité de moulins à vent.

" Brouettes, roues dépareillées, rails abandonnés... C'est au milieu de ce fouillis que vivent les ouvriers espagnols, français, arabes, nègres, marocains ; plus loin, sur un fumier, croupit un troupeau d'énormes cochons noirs, dont les grognements se mêlent au caquetage des poules, aux éructations ignobles des chameaux, au braiment des petits ânons. Dans ce désert, quelle infernale déformation de nos petits villages ensoleillés et reposants !

" Le soir, à sept heures, les ouvriers sont ramenés du chantier au village par le Decauville, train improvisé tiré par une locomotive... douairière.

" C'est une vision unique : sur le fond orangé de l'horizon, se détachent, en silhouettes nettes et sombres, le pont sur l'oued, le talus du chemin de fer et tout ce qui y chemine. Au-dessus du pont le train s'avance très lent, avec son chargement de criminels. La locomotive siffle longuement dans la paix du soir, et le désert prolonge sa plainte. Tout cela apparaît, sur le fond doré du ciel très pur, en silhouette si nette, que l'on distingue, dépassant les groupes d'ouvriers, entassés sur les plates-formes, les pelles et les pioches dressées.

" Et, tandis que le train glisse vers le camp des Exclus et le village français, les petits ânons philosophes cheminent, leurs paniers vides sur le dos, en s'ébrouant, en caracolant ; ils ne se souviennent déjà plus du soleil douloureux et des coups de matraque ; ils vont par couples en trottinant et se mordillant les oreilles.

" Plus loin, espacés sur le sol rocailleux, les chameaux reviennent à leur tour. Ils ont une démarche ample, ils se rengorgent la tête en arrière, presque majestueux...

" Vers quelle fontaine iront-ils boire ?

" Dans ce désert, quelle est la Rébecca qui offrira de son geste biblique un peu de fraîcheur à l'homme, un peu d'eau à la bête ?

" L'ombre apaisante du puits, je la cherche... je la cherche, comme autrefois Eliézer... "

XVI

L'AMOUR VIENT

L'hiver fut d'une tristesse accablante. M. Pamproux s'en allait, tête basse, les épaules pointant comme des ailes repliées et décharnées. Le violon ne chantait plus au logis.

Un soir, le chat sauta sur le dos de son maître, et les quatre pattes serrées, l'échine arrondie, la queue en panache, miaula une prière.

— Nanette ! Nanette ! fit le vieux musicien, écoute notre chat qui pleure !

Le bonhomme bondit du fauteuil où il se tassait tristement ; démailloter le violon, saisir l'archet et dans les notes voilées, presque irréelles, reprendre la plainte du chat, fut l'affaire d'un instant. Le vieil époux chanta à son tour sa tristesse, dans l'improvisation d'une nocturne funèbre ; puis, évoquant les souvenirs, l'idée de la mort fit jaillir l'épithalame des premiers jours d'amour, les scènes pittoresques du village, le jour de fête où il avait rencontré sa fiancée. On entendait le rire des jeunes filles, le rythme de la danse ancienne. Le violon sonnait d'allégresse. Puis il s'apaisa, chuchota...

Nanette, la tête enfouie dans ses mains, pleurait ; c'était toute la vie de ses parents que la musique évoquait pour elle ; ils avaient dû être ainsi, tendres et graves, penchés sur son berceau ; un inexprimable et douloureux bien-être lui venait de ce rappel d'autrefois. Nanette ouvrit les yeux : elle crut que sa mère était revenue là.

— Maman ! maman ! cria-t-elle...

La violon s'arrêta...

Le soir même, elle écrivait à Lamousse :

" Vous me pardonnerez d'être restée si longtemps sans vous écrire, quand vous saurez le malheur qui nous accable... J'ai perdu une mère que j'adorais. Mon cœur était plein de cris et de larmes. Je me suis tue pour ne pas vous importuner de ma douleur, que je retrouve partout... "

Nanette continuait sa lettre en parlant de cette mère que Valentin ne connaissait pas. Il lui semblait qu'en lui disant ce qu'avait été la chère morte, elle effacerait la trace du mensonge qui lui pesait :

" Ma mère vous aimait, car elle lisait vos lettres ; nous n'avions rien de caché l'une pour l'autre."

Et le billet était signé : " Nanette Pamproux ".

Il arriva que, durant l'hiver, Nanette, pour s'occuper, lut davantage ; elle s'intéressa aux nouvelles publiées dans les journaux ; elle préférait celles où l'amour prend une forme délicate, chimérique, ingénue ; elle se réjouissait du bonheur de ces gens qui n'existaient pas. Les dénouements heureux lui semblaient nécessaires, parce qu'ils répondaient à une justice mystérieuse, qui est de distribuer la joie en recompense du sacrifice sincère et du désintéressement.

— Quel dommage que la vie soit si différente ! murmurait Nanette. Il faut être très belle pour être aimée.

Ses yeux se firent plus tristes, ils se fermaient à l'espérance, et ne reflétaient pas de souvenirs.

Elle languissait ; au cours de solfège, ses élèves demeuraient interdites de la voir si pâle et si songeuse. Un jour qu'une fillette définissait la " note d'agrément ", celle qui n'a pas de valeur réelle, et ne compte point dans la mesure d'un morceau, Nanette poussa un gros soupir : cette correspondance, l'attrait de sa vie, n'était-elle pas aussi une note d'agrément, que Lamousse pourrait supprimer sans briser la mesure monotone de sa vie ?

Aux chroniques découpées, succédèrent les nouvelles et les contes ; Nanette multipliait les envois. Lamousse multipliait les missives. Ils en vinrent à discuter à propos des " Histoires " que la jeune fille choisissait, sur la vie et le caractère des femmes, sur le mariage, l'amour. Nanette se laissa prendre à la discussion ; le scepticisme de Lamousse à l'endroit des femmes l'irritait, et la riposte était prompte. Trop inexpérimentée, elle ne pouvait croire que le jeune lieutenant cachât un cœur naïf sous des apparences railleuses et sous le dédain dont il couvrait la jeune fille moderne.

Plus il se moquait de la culture féminine et des idées sociales, chères aux féministes, plus Nanette s'engageait pour défendre les idées modernes.

Lamousse finit par lui écrire :

" Si vous aviez une fille, je l'aimerais pour peu qu'elle vous ressemblât."

Le courrier suivant lui apporta ce billet de Nanette, qui semblait haleter d'une peine profonde :

" Je souffre et je ne puis pas vous dire pourquoi je souffre. Je vous en supplie, relevez-moi de l'engagement pris avec notre vieille amie, je ne puis plus continuer cette correspondance, qui me fait trop de mal, ou trop de bien.

' 'J'avais promis de vous envoyer toujours



Vitalité!

Reconstituez vos forces physiques avec le TONIQUE PULMO!

Ce remède célèbre du Dr Hervay pour les anémiés est recommandé dans le cas de Faiblesse, de Surmenage, de Nervosité, d'Epuisement général, de Poumons délicats et pour tous les désordres de l'organisme.

Achetez-en une bouteille de votre fournisseur, ou de votre pharmacien.

THE HERVAY CHEMICAL CO., of Canada, Limited

489, rue St-Paul Ouest,
Tél. Main 3190. Montréal

Tonique Pulmo
POUR TOUTE PERSONNE FAIBLE

ces coupures ; mais à présent qu'elles palpipent entre mes doigts, et qu'elles portent vers vous, tout de moi-même, je ne peux plus obéir. Pardonnez-moi mon trouble, l'incohérence de ce billet, je souffre sans savoir ce qui m'a blessée.

" Adieu ; pour la première fois je vous tends la main, prenez-la, personne encore ne l'a baisée."

Lamousse lisait et relisait ce billet, sautant des mots, cherchant entre les lignes ce que pouvait signifier l'envoi de cet adieu inattendu.

Que craignait donc celle qu'il appelait dans le plus secret de son cœur : Nanette ?... Il le savait, et depuis plus longtemps qu'elle. Ils s'aimaient ; cet amour qui n'était d'abord qu'un rêve, aujourd'hui c'était une réalité insensée. Comment accepter cet amour, entre lui qui avait trente ans, et elle, qui sans doute, pouvait être sa mère ?

Sa mère ! En était-il bien sûr ? Jamais Nanette Pamproux ne lui avait avoué son âge ; elle avait écrit jadis : " Je suis vieille." Mais à quel âge une femme est-elle une vieille ?

Quelle torture ! Qui lui dirait ce que son propre cœur, ce que sa conscience exigeaient de lui. Rompre ainsi, sans rien savoir d'elle, laisser la chère image disparaître comme elle était venue ; se retrouver seul, être repris par la torpeur qu'avait chassée l'attrait de l'inconnue... C'était impossible. Il allait demander des explications par lettre ; non, par télégraphe, la lettre mettrait trop de jours à courir vers elle, et la fêlure s'agrandirait... Mais non ! que lui demander, que lui dire ?...

— C'est mon arrivée que je dois annoncer.

Lamousse se précipita vers la petite guérite, où, dans un ciel d'une transparence de cristal, flottait le drapeau du camp. Mais, dehors, les hommes allaient et venaient, en désordre ; autour du gourbi du commandant, les officiers accouraient.

— Que se passe-t-il ? fit Lamousse interdit.

— Mon lieutenant, c'est un spahi qui arrive de Ksar-el-Adjoug ; le poste a été attaqué par les nomades de Figuig ! Il y a huit camarades tués et cinq blessés.

Lamousse relève la tête ; la seule pensée du danger que couraient là-bas les hommes de son régiment, chasse comme une fumée son trouble sentimental. Il s'agissait bien d'amour et de départ, quand l'ennemi rôdait autour du camp. Sans l'ombre d'une hésitation, Lamousse rejoignit ses camarades près du gourbi du commandant qui l'appela aussitôt.

— Lieutenant Lamousse, vous dirigerez le convoi qui partira ce soir au secours du poste attaqué. Emmenez cent hommes, mais soyez prudent, et que vos légionnaires n'aillent pas, en poursuivant ces brigands, nous créer avec les Marocains un incident de frontière.

— Bien, mon commandant.

A la tombée du jour, Lamousse à la tête du convoi, s'enfonçait vers le Sud, à 80 kilomètres de Beni-Ounif, au secours des Français que les nomades assassinaient impunément.

XVII

LES GENS DE FIGUIG ET DE BECHAR.

Au-devant de Beni-Ounif s'entr-ouvre le col de Zenéga, qui conduit à Figuig.

Le convoi est en marche.

C'est la fin d'une chaude journée. Le soleil, à son déclin, tombe lentement derrière la haute croupe grise du Djebel-Groug. A ses rayons, se mêle une lueur rosée, discrète, atténuée, et la plaine et les monts se teintent peu à peu de coloris somptueux. C'est la grande heure tranquille, la belle heure apaisée. A l'Orient, bien loin, le bleu céleste se fonce, tout au-dessus de la chebka Tamesnaïa, onduleuse et pourprée.

— Un beau soir pour mourir ! fait le sous-lieutenant Thiébaut, qui s'approche de Lamousse et reçoit ses ordres.

— Recommande à tes hommes de ne pas s'engager isolément à la poursuite des pillards ; ils doivent flanquer le convoi, suivre le lit de la Zousfana, marcher par groupes sous la conduite des gradés.

— Bien.

Le convoi chemine dans la plaine rocailleuse, où les cailloux pointus éraflent le cuir des souliers, et rendent la marche des hommes cuisante et douloureuse. Les derniers rayons glissent sur les pentes rugueuses du Djebel-Groug, éclairant encore la chétive verdure qui barbèle ses flancs, et ces coulées de lumière descendent parmi les rochers jusqu'à la plaine.

Les hommes avançent, silencieux ; enfin, on va donc pouvoir tirer sur ces pillards, qui se faufilent jusqu'aux abords du camp, et répondent, par des coups de feu, aux aboiements éperdus des chiens blancs du ksar.

La haine, ils la sentent partout, dans cette terre hostile, ces plantes hargneuses, ces montagnes pelées, ce soleil qui corrode leur visage et dessèche leur cerveau. La haine, ils la sentent chez ces misérables nomades.

Sur cette route morne, où les heures accumulent l'attente aiguë d'un changement, l'oasis de Figuig apparaît encore, à cette troupe en marche, comme une tentation à travers le col béant de Zenaga.

Barrant le seuil même du col, la palmeraie de Beni-Darit forme une bande vert foncé.

Du bout de sa longue-vue, Lamousse distinguait dans la masse sombre quelques murs terreux et quelques tours de garde.

Plus loin, la palmeraie de Figuig, l'or très doux d'une colline, et plus loin encore, le grand Beni-Suir. C'est là l'oasis, la Chanaan inviolable de ce désert.

Le jour tombe, le soleil a disparu, le convoi avance le long de la montagne.

Soudain, au pied d'un col, on distingue la tête d'un Béchar qui se redresse, s'enfuit derrière les rochers ; son burnous flotte comme un suaire, déroulé par le vent ; derrière lui bondit un féroce chien blanc.

. . . . . .

Un, deux, trois coups de feu !

L'ennemi a prévu le secours qu'apportent les Français ; il a tendu son embuscade, laissé passer la troupe et derrière les rochers du col, les ksouriens tirent sur le convoi qui s'avance.

Lamousse arrête ses hommes, au pied de la montagne, que baigne la lumière irisée des étoiles.

Les fusils partent ; la harka se dérobe ; légionnaires et tirailleurs se jettent en avant, baïonnette au canon ; alors les ksouriens les attirent vers la palmeraie obscure où ils les égorgent.

Lamousse essaie de retenir le gros des spahis et des légionnaires. Il n'est plus maître de ses hommes. La poudre les grise, ivres de carnage comme des fauves qui reniflent enfin l'odeur du sang ; ils tuent, poursuivent et tombent sous les " flissas " jaillis des burnous blancs.

Une balle a frappé Lamousse. Thiébaut fait sonner le ralliement. Les hommes se replient. Les ordres sont formels : ne pas franchir le territoire marocain.

Dans la nuit claire, la petite troupe ramasse ses blessés et s'éloigne. Les ksouriens, derrière l'abri de leurs rochers, suivent du regard la piste sanglante qu'ils relèveront demain, comme l'hyène poursuivant la trace de la bête blessée pour se repaître de son cadavre.

XVIII

LA COURONNE DE NANETTE

Lamousse dut rester à l'hôpital d'Aïn-Sefra pendant trois mois. Sa blessure nécessitait un long repos.

Chaque jour ses camarades du régiment venaient lui apporter des nouvelles de Beni-Ounif.

Journaux et télégrammes tenaient les troupes en éveil. Chacun se tenait prêt à partir. Il semblait impossible que le gouvernement attendît encore, avant de châtier les assassins de Figuig.

Tantôt ils venaient enlever un convoi presque sous les murs du camp, ou bien, avec une incroyable audace, faisaient une razzia des troupeaux de moutons.

Les esprits surexcités s'indignaient de l'indifférence publique. Laisserait-on massacrer tout le poste, avant de courir sus à ces pillards ? Qui vengerait les morts ?

— Œil pour œil, dent pour dent, sacrait un légionnaire blessé, qui avait vu tomber, aux côtés de Lamousse, son camarade le plus cher.

— Mon vieux, ripostait un briscard, mijote ta vengeance ; la lune ira paître sous d'autres cieux, avant que nos fusils (il faisait le simulacre de mettre en joue) soient seigneurs et maîtres dans Figuig.

225, Sherbrooke Ouest Tél. Plateau 3422

DR. HENRI LEMIEUX

CHIRURGIEN-DENTISTE

Des Universités de Montréal et de Harvard

Spécialité : Chirurgie de la bouche et redressement des dents.



Nous vous invitons cordialement à venir visiter notre stock de

Nouvelles Modes d'Eté

provenant des meilleures manufactures Canadiennes.

Haute qualité pour des prix modérés.

THOMAS DUSSAULT Limitée,

281, Ste-Catherine Est, près St-Denis, MONTREAL

Les blessés s'approchèrent de son lit. L'un d'entre eux se souvint que jadis il avait été élève à l'Ecole des beaux-arts. Les doigts, alourdis par le fusil, tournaient machinalement un crayon ; on lui tendit le journal où était grossièrement enluminé un combat fantaisiste, entre les légionnaires de Beni-Ounif et les gens de Figuig.

En quelques traits rapides, l'ancien rapin dessina la topographie du camp.

— Ici la redoute, expliquait-il, là l'oued, plus loin le ksar de Beni-Ounif, la Zousfana.

— Chiens de nègres, jura un légionnaire.

— Suivez la troupe, continua le tirailleur, voilà la mosquée.

— Qu'on la brûle, jeta un autre, tirant de sa pipe une furieuse bouffée.

— Elle est tâbou !

— Le camp des Français est-il tâbou pour ces têtes en cirage ? riposta un zouave.

— Silence, fit le caporal, ne troublez pas l'expédition.

— Entre ces deux montagnes, continua le dessinateur, le col de Zenaga.

— Cette fois nous les tenons, cria le soldat qui pleurait son ami.

— En avant les canons ! boum ! boum !

— En avant les légionnaires, hurlait le caporal, les tirailleurs par le flanc droit, chargez, les spahis !...

Un trompette, la tête entourée de linges, fit mine de porter à sa bouche un instrument imaginaire. Les hommes entendirent le boute-selle.

Ils s'énervaient. Leurs figures calcinées par le feu du désert, avaient les rides profondes que le couteau fait dans le bois ; leurs yeux flambaient, les ferments du meurtre, de la lutte ancestrale de l'homme contre l'homme, excitaient ces loups.

Las d'être en cage, ils rugissaient.

— Si le canon tonnait ! murmura l'homme qui avait perdu son ami.

Il tonna.

On apprit la mésaventure du nouveau gouverneur d'Algérie, et le guet-apens du col de la Juive.

Les blessés rirent sous cape, échangeant entre eux des regards entendus.

— C'est bien fait ! murmura un loustic, il fallait pas qu'y aille. Qu'on envoie donc pérorer à Zenaga, tous les pékins qui veulent apprivoiser ces bandits.

— Ils croyaient peut-être, fit le tirailleur, qu'on se promène dans le désert, les deux mains dans les poches, comme sur le boulevard des Batignolles.

Lamousse suivait avec fièvre tous les préparatifs de l'expédition. Enfin le gouvernement allait intervenir, donner à ces brigands une leçon exemplaire.

Mais bombarder Figuig, était-ce une punition assez rude, un exemple assez menaçant ?

Demain, ces pillards reviendraient plus nombreux, plus acharnés, contre les " roumis ".

Qu'allait-on faire ? Incendier leur mosquée, culbuter leurs maisons ? Quoi ! on laisserait intacte leur fortune, cette palmeraie, qui était pour eux la source de vie ?

" Quelle faute, pensait Lamousse ; nous sommes toujours les mêmes avec nos clémences maladroites, nos pitiés coupables. Leur laisser le palmeraie, c'est les inviter à recommencer au plus vite leurs pillages de l'autre côté de la montagne."

Raser les palmiers, c'était ruiner l'oasis de Figuig, détruire toutes les ressources du repaire, puisqu'il faudrait attendre trente ans, avant de revoir pareils ombrages... Mais ne vaudrait-il pas mieux en finir, et occuper tout de suite l'oasis ?

Les vieux légionnaires secouaient la tête ; la soumission de Figuig ne leur disait rien qui vaille.

Au bout de trois mois, l'expédition terminée, Lamousse retrouva ses camarades.

— Quand tu reviendras, il y aura d'autres têtes coupées à Beni-Ounif, adieu, mon vieux, tâche d'oublier en France l'horreur de ce pays-ci.

Lamousse serra les mains qui se tendaient vers la sienne ; il allait s'embarquer, ayant reçu son congé de convalescence.

Le troisième galon était cousu sur sa manche.

— Dis donc, chuchota le lieutenant Thiébaut, qui n'avait rien perdu de sa belle humeur, c'est pour aller " La " rejoindre que tu prends la poudre d'escampette ?

Le jeune capitaine fit un geste vague.

Que pouvait-il répondre ? Durant les longues journées passées à l'hôpital, sa pensée revenait sans cesse rôder autour d'Arras, essayant de percer le mystère qui entourait Nanette Pamproux.

Il n'avait pas osé recourir aux renseignements, que des camarades, en garnison là-bas, auraient pu lui donner. Il lui déplaisait de livrer le nom de Nanette, et de mêler, à cette idylle, la curiosité d'un étranger.

Malgré tout, il espérait que Nanette lui écrirait. Il n'avait rien reçu.

Est-ce donc que son amie ignorait encore sa blessure, ou que, par une cruauté bien féminine, elle voulût lui rendre intolérable cette attente silencieuse ?

Lamousse avait demandé un congé de convalescence. Il lui fallait revenir " au pays ", en finir avec cette incertitude.

" Je n'écrirai plus, se disait-il, puisqu'Elle ne veut plus de mes lettres, mais je la verrai : car la voir, c'est l'unique moyen de briser le charme, qui m'attache à cette inconnue."

. . . . . .

Nanette, depuis le jour où elle avait rompu sa correspondance, se défendait d'ouvrir un journal. Maintenant les paquets restaient ficelés sous le comptoir de la mercière ; les ciseaux diligents ne découpaient plus les contes de l' " Echo de Paris ", les chroniqques du " Journal ", les études de la " France militaire ".

Elevée timidement, la jeune fille se reprochait d'avoir cédé à l'attrait sentimental de cette intimité lointaine ; mais elle souffrait plus encore du silence de Lamousse. Il respectait trop bien ses scrupules ; quoi ? il ne demandait pas même une explication !

Le père et la fille ne se quittaient plus. Nanette vieillissait, serrée dans son châle noir ; elle apparaissait à vingt-sept ans, la vieille fille qu'elle serait à quarante. Elle ne se plaignait pas, mais ses jolis yeux se décoloraient, ses joues jadis rondes comme de petites pommes, se creusaient ; et dans le quartier les commères disaient :

— Mlle Pamproux file un mauvais coton !

— Ah ! les jeunes filles, quand l'amour leur mange le cœur.

Les vieilles hochaient la tête, se rappelant leur jeune temps.

L'été revint, accablant.

La plaine qui environne Arras, ne connaît pas l'ombrage et la fraîcheur des bois. Les grands souffles chauds arrivent du sud, apportant l'odeur amère des tiges de betterave.

Chaque dimanche ressemble au dimanche qui l'a précédé. Les rues ont l'aspect des rues de province, quand les maisons, les boutiques restent closes, derrière leurs volets anciens. Les petits marchands, qui n'ont été ni à l'office du soir, ni aux " Allées ", entendre la musique du génie, restent sur le pas de leurs portes à fumer ou à bavarder entre eux. Du beffroi, le carillon s'envole, et les heures tournoyantes s'évaporent dans l'espace.

C'est aujourd'hui dimanche.

Il est près de six heures ; le silence de la rue se fait plus doux, de la clarté dorée qui remonte de fenêtre en fenêtre.

Un pas scandé résonne au bout de la rue ; les têtes se tournent et dévisagent l'étranger qui s'approche, regardant, de porte en porte, les numéros de chaque maison. Il est grand, d'allure militaire, et traîne la jambe ; sa barbe rousse fait un collier broussailleux à cette figure bronzée et desséchée par le soleil.

— On dirait un Africain ? fait la mercière, la mère de la petite Colombe... Vous cherchez un numéro, monsieur ? murmura-t-elle au passant, qui s'arrêtait devant chaque cordon de sonnette.

— Je cherche le 42, madame, et je vois qu'on est en train de renuméroter la rue.

— L'ancien 42, mais c'est ici monsieur.

L'officier — car sous son costume civil l'officier était facilement reconnaissable — s'arrêta, et d'un regard parcourut les étages de la maison. Toutes les persiennes étaient closes.

— C'est bien ici qu'habite Mme Pamproux ?

— Oui, monsieur, dit la commère, c'est ici même qu'elle habitait.

— Quoi ! serait-elle partie ? demanda le jeune homme.

— Hélas ! oui, la pauvre dame est partie pour un pays dont on ne revient pas.

— Morte ! elle est morte ! fit Lamousse, dont la voix s'étranglait. Et personne ne m'a averti. Son mari...

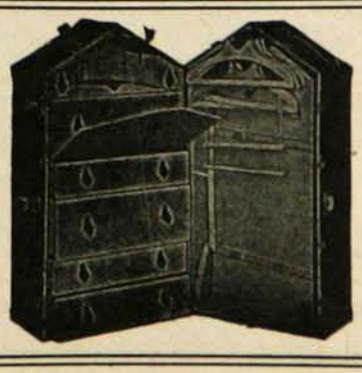
— Ah ! le pauvre homme, dit la commère, il a été long à se remettre.

— Quand donc, murmura Lamousse, quand donc cela est-il arrivé ?

— Il y aura un an à la moisson.

— Un an ? fait Lamousse. Vous vous trompez, j'ai encore reçu une lettre de Mme Pamproux il y a trois mois.

— C'est impossible, monsieur, elle est morte le 20 août de l'autre année ; je le sais ma fi bien, puisque je l'aidais à préparer ses pommes ; c'est en faisant son " pommé " qu'elle a trépassé.



MALLE GARDE-ROBE A PIGNON

Les ennuis de faire repasser vos habits durant les voyages, sont éliminés.

Vendues dans les grands magasins

Ces Malles sont faites suivant les règlements des chemins de Fer.

Lamontagne Limitée.

Seuls manufacturiers au Canada

No 338, Notre-Dame Ouest, - Montréal.



UN BUSTE BIEN DESSINE

Fait valoir la beauté, la grâce de la taille.

Les Pilules Persanes

de Tewfik Haziz, de Téhéran, Perse, ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix : $1.00 la boîte ; 6 boîtes pour $5.00.

Mlle Angela V., écrit : " Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses " Pilules Persanes " ; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Agent: PHARMACIES MODELES DE ROYER

184 RUE SAINTE CATHERINE EST, MONTREAL

— L'un de nous a certainement la berlue, se dit Lamousse. Voyons, reprit-il, vous me parlez de la vieille mère de Mme Pamproux, je sais fort bien qu'elle est morte l'an passé, mais je vous parle, moi, de la femme du violoniste.

— Hélas ! monsieur ! c'est d'elle aussi que je vous parle ; pendant onze ans elle a occupé cette maison avec son mari et sa fille.

— Comment Mme Pamproux avait une fille ?...

Lamousse crut avoir reçu un seau d'eau sur la tête ; ses idées s'éclairèrent tout à coup.

— Saperlipopette ! vous ne pouviez pas me le dire tout de suite ! Oui ou non, fit-il avec une fureur qui stupéfia la vieille, s'appelle-t-elle Nanette ?

— Bien sûr qu'elle s'appelle Nanette ! Ne vous mettez pas en colère pour ça monsieur. Si vous m'aviez demandé son nom...

— Excusez-moi, fit Lamousse dont le visage se transfigurait ; vous ne pouvez pas savoir le bien que vous me faites. Alors, c'est Mlle Nanette ? Ma-de-moi-selle ? insista-t-il.

— Oui-da, monsieur.

— Il n'y en a pas deux qui portent le même nom ?

— Assurément ; la mère s'appelait Nanine, et la fille Nanette.

— Ah ! vous me sauvez, merci !

Lamousse avait pris dans ses bras la bonne femme et la serrait à l'étouffer.

— Là, là, monsieur ! vous êtes fou.

— Non, mais je suis bien heureux. Où est-elle ? dites-moi où elle est ?

— Mlle Nanette ? A c'te heure vous la trouverez peut-être bien à l'église ; depuis trois mois, c'est là qu'elle va se promener tous les jours.

Lamousse était déjà loin ; que lui importait le reste, et même la raison d'un mystère qui se terminait heureusement ? Nanette était jeune, libre, et elle l'aimait. Enfin, le supplice du doute était fini.

Il arriva à Notre-Dame-des-Ardents comme les fidèles se retiraient ; par la porte grande ouverte, le jour mourant projetait sur les dalles sombres, un porche de lumière.

Il entra ; une puissance invisible semblait diriger ses pas vers le reliquaire où est enfermée la Sainte-Chandelle ; des gens prosternés priaient, et devant le grillage protégeant la relique, deux tours lumineuses brûlaient. Lamousse, ébloui, ne discerna d'abord qu'une masse sombre, immobilisée dans l'acte d'adoration ; peu à peu ses yeux s'accoutumant au scintillement des cierges, il distingua des formes d'abord confuses. Un à un, les pèlerins s'en allaient ; il ne resta bientôt plus devant l'image de Notre-Dame, qu'un vieil homme à cheveux gris, debout, les bras croisés, et près de lui, le visage enfoui dans ses mains, une femme en deuil.

Aux battements de son cœur, Lamousse les reconnut. Il attendit debout dans l'allée ; enfin la jeune fille se leva, toucha du doigt l'épaule de son père.

M. Pamproux tressaillit comme au réveil d'une profonde rêverie. Il s'écarta pour laisser passer Nanette, qui s'avançait entre les deux rangées de chaises, sans apercevoir celui qui l'attendait devant un prie-Dieu.

Elle fit deux pas.

— Nanette ! murmura Lamousse.

La jeune fille s'arrêta interdite, recula, et tomba défaillante dans les bras de son père.

— C'est lui, père, c'est lui !

Lamousse se précipitait :

— C'est moi. Pourquoi m'avez-vous abandonné, Nanette ?

Elle chuchota, tremblante d'une pudeur qu'alarme son aveu :

— Vous alliez m'aimer.

— Vous ne voulez donc pas que je vous aime ?

Lamousse avait pris les mains de la jeune fille, elles tremblaient dans les siennes. Il sentait que Nanette vaincue s'abandonnait, et qu'elle était toute à lui. Doucement il écartait son voile, il osa la regarder, et recevoir enfin l'impression redoutée.

Les deux jeunes gens se contemplèrent longuement, leurs yeux se rirent, mais leurs bouches se taisaient.

Nanette, éperdue de bonheur, entraîna son ami vers la relique qui l'avait protégé, et le ramenait enfin auprès d'elle.

— Merci, Notre-Dame-des-Ardents !

Lamousse avait compris ; à genoux, à côté de la jeune fille, il murmura :

— Merci, Notre-Dame-d'Amour.

Alors le vieux musicien, devinant que le rêve secret de son enfant était enfin accompli, s'approcha à son tour du reliquaire. Il toisa Lamousse, et, satisfait de lui voir si bonne figure, le bonhomme le prit dans ses bras, l'embrassa, en lui donnant une tape amicale dans le dos.

— Vous voilà donc revenu, monsieur l'Africain ! ce n'est pas trop tôt. Allons, embrassez-la ; votre chanson n'est pas pour ennuyer les oreilles de cette bonne Vierge !

Il ajouta plus bas, une larme entre des cils broussailleux :

— Quel beau jour pour ta pauvre mère !

Le souvenir de l'excellente Mme Pamproux les rapprocha plus encore.

— Je vous dirai... fit Nanette n'osant plus regarder Lamousse.

— J'ai tout deviné, répondit le jeune homme.

L'église était silencieuse ; les ombres glissent venant des fenêtres, enveloppant l'autel, la nef, les prie-Dieu. On entendit le murmure d'une oraison : chuchotement de trois êtres qui priaient devant la Sainte-Chandelle. Savaient-ils que la nuit est venue ; savaient-ils qu'au seuil de cette église la ville s'endormait indifférente à leur joie ? Que leur importait ? Ils étaient heureux, et dans l'obscurité qu'embaument la cire et l'encens, on ne discernait plus, autour de Nanette, la jolie fille d'Arras, que les boutons enflammés des cierges qui meurent, se relèvent et s'épanouissent, comme les fleurs radieuses de sa couronne nuptiale.

FIN

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242, RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895.

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00.

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS

Les Choses Féminines

par Sœur MARTHE

Veau accommodé. — Coupez en petits morceaux, duveau rôti ou étuvé. Faites frire un petit oignon (ou plus) dans du beurre ou de la graisse de rôti. Enlevez l'oignon et rôtissez la viande dans le gras. Couvrez d'eau et laissez cuire pendant quelques minutes, donnez de la saveur avec de la poure d'accommodation, donnant ½ cuillerée à thé d'accommodement pour chaque livre de viande, épaississez avec de la fleur, ajoutez 1 cuillerée à table de vinaigre ou de jus de citron. Servez avec un bordage de riz à la vapeur.

Gelée de poulet. — Faites bouillir jusqu'à ce que la viande se dégage facilement des os. Enlevez le liquide et lorsque encore chaud, enlevez la viande des os. Couvrez de citrons, le fond d'un plateau, qui a été beurré. Déposez un lit de viande blanche puis un lit de noire alternativement jusqu'à ce que le plat soit rempli. Prenez une pinte du stock filtré et ajoutez une boîte de gélatine (antérieurement trempée), poivrez et salez au goût. Versez ceci au-dessus du poulet et laissez refroidir.

Gâteau de Savoie. — 6 œufs, 3 tasses de sucré, 4 tasses de farine, 2 cuillerées à café de " Cook's Friend " Baking Powder, une tasse d'eau froide, 1 pincée de sel, 1 cuillerée à café d'extrait de citron. Battre les œufs avec le sucre pendant cinq minutes ; ajouter la farine après l'avoir tamisée, avec le sel et la poudre, puis l'eau et l'extrait ; faire cuire dans une tourtière carrée et peu profonde, dans un four rapide et à chaleur régulière, pendant 35 minutes ; après avoir retiré du four, glacez avec du glacé ordinaire.

Gâteau à thé. — 1 demi-tasse de beurre, 1 tasse et demie de sucre, environ 1 livre et demie de farine, 1 cuillerée et demie à café de " Cook's Friend " Baking Powder, 1 cuillerée à café d'extrait de muscade. Tamiser ensemble la farine, le sucre et la poudre ; mettre le beurre froid ; ajouter le lait et l'extrait ; faire une pâte assez molle pour pouvoir être maniée facilement ; enfariner la pâtissoire, aplatir la pâte jusqu'à ce qu'elle ait l'épaisseur d'environ un pouce ; couper avec les ronds ou formes à petits pains chauds ; mettre sur un plat graissé, passer du lait, et faire cuire dans un four chaud pendant 20 minutes.

Pudding au citron. — 1 tasse de sucre, 4 œufs, 2 cuillerées de cornstarch, 2 citrons (le jus des deux et l'écorce d'un seul), 1 chopine de lait, 1 cuillerée de beurre. Faire chauffer le lait jusqu'à ébullition et y verser le cornstarch delayé dans un peu d'eau. Faire bouillir cinq minutes en brassant continuellement. Avant de retirer du feu, y mettre le beurre puis laisser refroidir. Battre les jaunes, ajouter le sucre mélangeant entièrement avant de mettre le jus de citron et l'écorce râpée. Battre ceci en une crème épaisse et ajouter graduellement au reste.

Pudding cabinet. — 3 onces de raisins (environ une pleine tasse) 3 gâteaux éponge (de petits pâtés ou 8 ou 9 doigts de dame) 5 macarons, 2 onces de ratafia, 2 onces de cédrat sucré, 4 œufs, ½ chopine de lait, ½ chopine de crème, 2 onces de sucre. Beurrer un moule, y coller les raisins au fond et sur les parois. Puis y mettre les gâteaux coupés en tranches minces, les macarons, enfin le cédrat y verser les œufs, le lait et le sucre. Faire cuire pendant 1 heure à la vapeur.

Sauce pour pudding au citron. — Crémer un morceau de beurre de la grosseur d'un œuf avec une tasse et demie de sucre, ajouter le jus d'un citron et un œuf bien battu. Brassez bien et ajouter six ou sept cuillerées d'eau fraîche. Mettre jusqu'à ce que le mélange ait la consistance d'une crème épaisse.

Pudding de pauvres gens. — ½ chopine de mélasse, ½ chopine d'eau froide, 1 cuillerée à thé de Soda Magique, 1 cuillerée à thé de Crème de Tartre de Gillett, ajouter un peu de sel, des épices, 2 tasses de raisins de Corinthe, du raisin, 1½ tasse de farine. Mettre en pâte et faire cuire à la vapeur environ 2 heures.

Gâteau de famille. — 1 tasse de beurre, 2 tasses de sucre, 1 cuillerée à café de "Cook's Friend " Baking Powder, 3 tasses de farine, 20 gouttes d'extrait d'amandes amères ; réduire le beurre et le sucre en crème, ajouter les œufs, deux à la fois, en battant pendant cinq minutes à chaque intervalle. Tamiser ensemble la farine et la poudre, les ajouter au beurre, etc., en même temps que l'extrait. Former une pâte unie, d'épaisseur moyenne ; faites cuire dans des tasses ou dans des plats à muffins bien graissés, et dans un four plutôt chaud, pendant 20 minutes.

Gâteau de gelée. — Bien battre 3 œufs, les blancs et les jaunes séparément ; prendre une tasse de sucre blanc et bien le battre avec les jaunes ; mettre une tasse de farine mélangée à sec avec 1 cuillerée de " Cook's Friend " Baking Powder, qu'on ajoutera doucement, en remuant ; ajoutez ensuite les blancs, petit à petit, tout en tournant, ainsi qu'une cuillerée à bouche de lait ; versez dans trois plats à gâteaux de gelée, et faites cuire de 5 à 10 minutes dans un four bien chaud. Une fois refroidi, on étend de la gelée de groseilles, on arrange le gâteau par couches, et on saupoudre de sucre.



Patits pains Graham. — 1 chopine de lait sûr ou de lait de beurre, 2 cuillerées de crême sûre ou un peu de beurre, 1 cuillerée à thé de Soda Magique, 1 cuillerée de sucre et un peu de sel. Affermir avec de la farine Graham et faire cuire dans des moules. Ou bien, 1 œuf, 1 tasse de lait doux, 1½ cuillerée à thé de Poudre à Pâte Magique, un peu de beurre fondu, un peu de sucre et de sel. Affermir avec de la farine Graham et faire cuire dans des moules.

Petits pains de son. — 2 tasses de son, 1 tasse de farine Graham, 1 œuf, 1 cuillerée de cassonade, 1 cuillerée de beurre, 1 cuillerée à thé de sel, 1 tasse de lait de beurre ou de lait sûr, 1 cuillerée à thé de Soda.

Pain aux noix. — 2 tasses de farine, 2 tasses de farine Graham, 1 œuf, 1 cuillerée à thé de Poudre à Pâte Magique. 1 tasse de mélasse ou de sucre, 1 tasse de noix. Passer les deux farines au tamis, ajouter le sel, les noix, la poudre à pâte, l'œuf bien battu, la melasse et le lait. Mêler bien et verser dans un plat beurré, laisser lever pendant 20 minutes.

Pain aux noix (mélange sec). — 1 tasse de sucre, 4 tasses de farine, 1 cuillerée à thé de sel, 4 cuillerées à thé de Poudre à Pâte Magique, 1 tasse de noix (cassées et non hachées).

Ayez toujours du
BOVRIL
à la Maison
Vous ne savez pas quand vous en aurez besoin.



LAIT SAIN
pour bébés et malades

Un breuvage nutritif pour tous les âges. Ayez toujours du HORLICK'S pour collationner au Bureau ou à la Maison.



Pain brun aux noix.—2 tasses de farine Graham, 1 tasse de farine de blé, ½ tasse de sucre, ½ tasse de méiasse noire, 2 tasses de lait, 1 tasse de noix hachées, 1 cuillerée à thé de sel, 1 cuillerée à thé de Soda Magique mêlé à la mélasse jusqu'à ce qu'elle écume. Faire cuire une heure dans un four modérément chaud.

Pot-au feu. — Placez dans votre bouilloire 3 ou 4 livres de bœuf avec assez d'eau pour couvrir la viande et une cuillerée à thé de sel. Quand l'eau commence à bouillir, enlevez l'écume soigneusement et ajoutez alors 4 ou 5 carottes et un navet coupé en quatre ou cinq morceaux, ainsi qu'un oignon et un peu de persil et trois clous de girofle. Laissez bouillir pendant 4 heures. Faites rôtir 2 tranches de pain et ensuite coupez-les en morceaux dans un plat et mettez-y alors votre bouillon ; ceci est la soupe. La viande est servie avec les légumes.

Côtelettes de veau. — Arrangez vos tranches de veau, salez-les et plongez-les dans un œuf battu et ensuite roulez-les dans des miettes de biscuit ou de pain, pilées bien fin. Mettez dans votre lèchefrite une cuillerée à soupe de graisse très chaude, mettez-y vos côtelettes et laissez-les cuire lentement sur votre poêle, les retournant fréquemment de manière que le tout soit d'un jaune or quand il est cuit. On peut faire cuire de la même manière le steak à l'éturgeon.

Gelée au poulet. — Prenez deux poulets comme pour une fricassée, laissant les débris ; enlevez la peau, faites-les bouillir dans assez d'eau pour les couvrir jusqu'à ce que les os puissent être facilement enlevés. Retirez alors le liquide qui doit être d'une pinte ; assaisonnez avec sel, poivre et un petit morceau de beurre. Ajoutez à ce liquide bouillant une boîte de gélatine dissoute dans une chopine d'eau froide ; mettez-y vos poulets et après que le tout a bouilli, versez dans un moule et laissez refroidir. Le céleri bouilli avec les poulets est excellent.

Bœuf froid avec purée de patates. — Pelez, faites bouillir et pétrissez 12 grosses patates, ajoutez sel et poivre et 2 cuillerées à soupe de beurre ; ajoutez ensuite graduellement une chopine de lait bouillant en brassant. Versez cette préparation dans un plat chaud et mettez dessus des belles tranches de bœuf froid rôti. Mettez sur chaque tranche de bœuf une cuillerée à soupe de votre sauce et placez votre plat sur le fourneau pendant quelques minutes. Garnissez le bord de votre plat de feuilles vertes de n'importe quelle sorte.

Foie de veau à l'italienne. — Coupez le foie en tranches de peu d'épaisseur, mettez dans une casserole de l'huile fine, du lard fondu, du vin blanc, et faites un lit avec du persil, des ciboules, des champignons hachés avec addition de sel et de gros poivre ; placez dessus une couche de tranches de foie, puis encore une couche comme la première, et ainsi de même jusqu'à la fin ; couvrez le tout de bardes de lard et faites cuire à feu doux dessus et dessous. Servez soit avec une sauce italienne, soit avec le jus de cuisson réduit et dégraissé.

Pudding aux oranges. — Prendre 4 oranges, les trancher, enlever les noyaux, puis verser dessus 1 tasse de sucre. Faire un flan avec 2½ tasses de lait, 2 cuillerées à thé de cornstarch et les jaunes de 2 œufs et le verser sur les oranges. Battre les blancs d'œuf avec un peu de sucre, les étendre sur le pudding et faire cuire.

Pudding éponge. — 1 tasse de sucre, ½ tasse de beurre, 2 œufs, 1 tasse de lait, 2 cuillerées à thé de Poudre à Pâte Magique dans 2 tasses de farine, un peu d'essence. Faire cuire à la vapeur pendant 1½ heure.

LA REVUE MODERNE

est éditée par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue Saint-Denis, Montréal, et imprimée par la Cie d'Imprimerie des Marchands Ltée., 198 est, rue Notre-Dame, à Montréal.

Adresse postale :

Casier 35, Station N.

Téléphone : Est 1418 Montréal.



"Les Cuisines Clark vous aideront"

Les **SOUPES CLARK**



Même si vous ne faites pas un emploi régulier de ces soupes qui simplifient tant la cuisine et économisent le combustible, vous devriez au moins en avoir quelques boîtes en réserve afin de pouvoir faire honneur aux hôtes inattendus. Treize sortes de soupes délicieuses CLARK à votre choix.

Les mets préparés CLARK sont en vente partout chez les épiciers.

WM. CLARK Limited, - MONTREAL

Etablissements à Montréal, P.Q., St-Rémi, P.Q. et Harrow, Ont.



ATTRISTEE. — Merci pour les bonnes paroles que vous me dites de la Revue ; je m'efforce de la rendre aussi intéressante que possible. L'indulgence de tant de bonnes amies me rendent la tâche agréable. Pour juger du cas que vous me soumettez, il me faudrait connaître les jeunes gens. L'amour peut faire des choses étonnantes ; cette jeune fille sous une direction intelligente pourrait s'instruire, prendre de belles manières et faire une femme charmante. Tout dépend de son esprit et de son cœur. Mais c'est tout un travail, et qui peut ne pas avoir le succès désiré. Je suis de votre avis, il vaut mieux choisir dans la " monde où nous évoluons ", les chances de succès sont assurément plus grandes. Ces mariages entre gens de conditions trop différentes amènent souvent des désappointements. Puisque, comme vous le dites " vous êtes attirée vers nous ", ne résistez pas, venez souvent ici où vous serez toujours la bienvenue.

VIOLETTE D'ALSACE. — Je ne vous gronderai pas, votre lettre n'était pas trop longue et elle m'a fort intéressée. Il s'en dégage des sentiments sincères que je partage entièrement. D'abord laissez-moi vous remercier pour les jolies choses que vous dites à propos de notre dernière soirée. Je suis très heureuse de savoir que mes invitées y ont trouvé du plaisir. Je dirai à Mlle St-Jean le bien que vous pensez d'elle, et je suis certaine qu'elle en sera très heureuse. Le jeune homme dont vous me parlez s'est conduit comme un lâche et vous avez bien raison de le mépriser et aussi de ne pas approuver l'autre qui le reçoit encore. Mais vous ne devez pas mépriser celle qui a été délaissée. La pauvre petite a été trompée ; il faut la prendre en pitié. Votre lettre dénote tant que vous êtes bonne, que je suis certaine que vous lui ferez du bien et la consolerez, si la chose est en votre pouvoir. Au revoir bonne Violette, et à bientôt.

DIGITALE. — Je suis toujours heureuse de voir venir à la Revue les bonnes amies de l'ancien Royaume. Vous êtes maintenant entrée chez nous, vous n'en sortirez plus, je l'espère bien ! Botrel est toujours charmant et bon ; je suis heureuse du plaisir qu'il vous a procuré. Je l'en remercierai moi aussi la prochaine fois que je lui écrirai. Si vous étiez plus proche vous viendriez, dites vous ? Je vous assure que vous seriez la très-bienvenue. Je vais envoyer à notre critique votre poésie. J'espère pour vous une bonne réponse.

FERNANDE LA PAYSANNE. — Votre retard est bien compris et tout excusé. Je vous offre toute ma sympathie dans le malheur qui vous a cruellement frappée. Comme vous avez raison de dire que la vie est souvent une longue suite de tristesses. Mais il ne faut jamais se décourager. La maladie passera, et, vos forces revenues, la vie vous paraîtra encore belle. Venez causer quand tout vous semble trop lourd ou vous apparaît trop sombre.

CONFIANTE EN VOTRE SAGESSE. — Le traitement à l'électricité est assez douloureux et long par conséquent dispendieux, mais il a l'avantage d'être radical. C'est le seul moyen sûr de vous débarrasser de ces poils follets. L'usage d'un dépilatoire peut à la longue vous donner un résultat assez satisfaisant, si vous y mettez de la persévérance.

DIANE. — Vous n'avez qu'à mettre une annonce signée d'un nom quelconque, en donnant l'adresse de la Revue où vous viendrez prendre les réponses, après vous être assurée par téléphone s'il y en a. Nous recevons ces réponses à la Revue pour ceux qui le désirent, mais nous ne les expédions pas, car il y en a trop, et ce serait un travail trop long et dispendieux pour nous.

ALICE B. — Il en est fait suivant votre désir, et vous recevrez bientôt la réponse désirée.

C. P. BOUCHARD. — Vous ne sauriez croire le plaisir que votre lettre m'a apporté, et avec quelle amitié je vous en remercie.

Mlle C. G. — Je publierai dans le numéro d'octobre votre plainte si touchante et juste. Je vous demande pardon de ce retard, mais votre lettre ayant été filée dans mon courrier personnel, je la retrouve trop tard pour la faire copier toute prête pour l'impression. J'espère que vous serez ainsi satisfaite de l'attention que je veux donner à votre communiqué, d'ailleurs fort intéressant.

SUZANNE. — Cette requête est facile à satisfaire, vous n'avez pas besoin de vous mettre en frais de composition, une simple note attestant de la fidélité de votre amitié sera bien suffisante. Je vous souhaite tout le bonheur dans la voie où vous entrez, et qui est sans doute la plus douce et la plus heureuse...

LUDOVIC. — C'est bien comme observation et finale, mais pas assez travaillé comme style, et totalement négligé comme orthographe... Je vais essayer de remédier à cela, et si je réussis vous trouverez votre article dans l'un de nos prochains numéros. L'originalité de cette toute petite chose m'a intéressée.

BRUNE AMIE. — Je ne puis répondre ici, même à mots couverts à une aussi complexe question.

NANETTE. — L'âge n'a rien à voir dans tout ceci. Prenez le bonheur qui passe, et quand il passe.

FILLE SAGE. — Bien, et continuez. Une jeune fillle, surtout seule, ne saurait s'entourer de trop de précautions pour que personne n'attente à sa bonne renommée.

LE PETIT CLAIRET. — Il est gentil, mais que lui répondre... Que c'est un plaisir de l'aimer... cela paraît-il satisfaire le cœur avide de notre petit Clairet ?

VOYAGEUSE. — Rien de détonnant comme des toilettes tapageuses en voyage. Habillez-vous pour ce trajet le plus sobrement possible, un tailleur ou une robe toute simple.

SI JE VEUX. — Certes je le veux, et de tout mon cœur encore.

MADELEINE.

La Petite Poste

CONDITIONS — 1o. 5 sous du mot 2o Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3o. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste

REVE mon idéal... Un brun, intelligent, bon et gai, 30 ans, ou plus. Prudentienne de Villiers, Boîte 35, Station N., Montréal.

QUI de vous, gentils messieurs de 27 ans et plus, aimerait à correspondre avec Véronique St-Amant, Chicoutimi, P. Qué.

VENEZ gentils bruns égayer petite Beauceronne, Muguette, Casier 115, St-Joseph, Co. Beauce, P. Qué.

QUI veut correspondre avec Thérèse Récamier et Lucille Châteauguay. Poste Restance, Haute Ville, Québec.

JEUNES étudiants demandent romanesques et pittoresques correspondantes. Réponse assurée. Luc et Marc Sapience, 97 Girouard, St-Hyacinthe.

JEUNE FILLE désirerait correspondants. Claire Fontaine, Poste Restante, Shawinigan Falls, P. Qué.

JACQUES DE LAVENGLENE, rongé par le spleen dans la brume perfide, désirerait correspondre avec jeune et jolie canadienne. Ville d'Ys, aux bons soins du Consul de France, Sydney.

JEUNE FILLE, 24 ans, sage, instruite, distinguée, demande correspondant sérieux. Mlle A. J., Beaurepaire, P. Qué.

JEUNE HOMME désire correspondre avec jeunes filles. Donnerai détails sur moi-même à première lettre. N. Baulne, Dalton, Ont. c/o Mainville,

DEMOISELLE sérieuse correspondrait avec Monsieur de plus de 25 ans. De la Maison Jean le Prévost. Lise Deniverville, Boîte 35, Station N, Montréal.

LISETTE MORIN, 20 ans, demande correspondants. Petit Pré est, Co. Montmorency, P. Qué.

JEUNE FILLE distinguée désire correspondants sérieux. Cécile Deslongchamp, Saint-Jérôme, P. Qué.

ORIETTE DE GRANDLUC désire correspondant distingué et sérieux de 25 à 30 ans. Piopolis, Co. Frontenac.

LA MARQUISE DE LISA demande correspondants distingués. Boîte 304, Montréal.

QUELS jeunes hommes correspondraient avec une jeune brunette. Violette des Champs, Boîte 8, Lotbinière, P. Qué.

MADAME MARIE V., veuve, instruite, libre de toute obligation familiale, s'intéresserait à un aimable vieillard qui aurait le goût de correspondre avec elle. Boîte 35 Station N Montréal.

PETITE FIANCEE, devenue veuve, désire correspondants de 30 à 35 ans, sérieux et distingués, au cœur loyal. Margot d'Amour, Beauceville Est, P. Qué.

DEMOISELLE sérieuse, bonne éducation, 34 ans, aimerait correspondre avec Messieurs distingués, instruits, de son âge. Blanche Gauthier, Bureau Central, Montréal.

ROSE DES BOIS désire correspondant gentil et instruit. St-Pie, Bagot.

DEPUIS longtemps je suis rêveuse d'un gentil correspondant ! Qui de vous distingués Messieurs réalisera mon rêve ? Colombe des Prés, Casier postal 35, Station N, Montréal.

CORRESPONDANTS sérieux demandés, Irène Parent, Poste restante, Bureau Central, Montréal.

DEMOISELLE stenographe désirant demeurer à New York, aimerait faire connaissance avec demoiselle ayant même intention. Mlle M. A. Leclaire, Poste restante rue St-Jacques, Montréal.

Recettes

Canard imité. — Prenez un steak rond, étendez et pilez. Faites de l'apprêtage miettes de pain, déposez 1 cuillerée de beurre dans une casserolle à rôtir, ajoutez les miettes de pain, un petit oignon haché, sel et poivre selon le goût. Répandez ceci sur le steak et roulez, bandez bien avec une ficelle et attachez les bouts. Déposez dans une casserolle avec une tasse d'eau chaude. Cuisez jusqu'à ce que brun. Garnissez de patates pilées.

Croquette de poulet. — Prenez du poulet froid, hachez bien fin, ajoutez une quantité égale de patates pilées, mêlangez et assaisonnez de beurre, sel et poivre noir et une petite quantité de moutarde préparée, ajoutez un peu de poivre de cayenne. Formez en gâteaux et plongez dans un œuf et des miettes de pain. Faites frire d'un brun clair.

LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE

LES HABITS ROUGES ET LA CRITIQUE EN FRANCE.

LES HABITS ROUGES de Robert de Roquebrune est un roman fait pour intéresser la critique et le public, même hors du Canada, a dit un critique canadien. Ce livre qui présente le Canada sous un aspect si nouveau, qui pénètre la psychologie d'une époque si noble et si intéressante de notre Histoire nationale, intéressera en effet le public français qui est en train de lui faire un énorme succès. Voici quelques opinions recueillies dans les journaux de Paris et de la province française :

" LES HABITS ROUGES " de Robert de Roquebrune est un roman canadien qui retrace avec une forte sobriété et une grande vigueur l'épopée des français en rebellion contre les anglais en 1837. Le récit est bien conduit ; l'atmosphère retrouvée sympathique; autre âge, autre latitude, autres hommes. On est tout gagné à ces hommes obstinés et courageux qui ont maintenu au prix de quelle endurance une civilisation, une langue, des mœurs qu'ils avaient des raisons innées d'aimer." R. L. Doyon, " Les Livrets du Mandarin ", mai, 1923.

M. Pierre Mille, romancier, essayiste et chroniqueur à " Excelsior " s'intéresse aux Habits Rouges en tant que roman. " Je viens de lire " Les Habits Rouges ". C'est un bon roman : premièrement, parce qu'il va vite, est clair, intéressant ; deuxièmement : parce que le doute et l'intérêt aussi par conséquent est bien ménagé ".

" Les Habits Rouges " dit " La Libre Parole " du 15 juin, est un joli conte qui tient à la fois du roman de caractère et de la nouvelle. Quand on l'a lu on éprouve le désir de le relire tant il entre de complication de sentiments dans les personnages... Le mérite de ce roman est double : il offre un élément psychologique social qui porte à la réflexion et, d'autre part l'intrigue qu'il noue avec un art parfait fournit à l'imagination un aliment bien confectionné d'épisodes émouvants, imprévus, d'un intérêt soutenu... Nulle emphase, pas la moindre outrance mais une succession plausible, vraie d'évènements dramatiques. L'auteur conte la guerre, le conflit des races, le tourment des consciences déchirées avec une candeur et une sorte de détachement qui semblent banir la passion. Le récit est limpide, calme et naïf comme la vérité... On saura des portraits bien dessinés qu'il donne de Lord Gosford et du domestique Cotineau et on reconnaîtra à Monsieur Robert de Roquebrune des dons incontestables d'artiste. Ce livre est d'une lecture facile et fort agréable car il est étoffé sobrement, mais avec une grâce de style remarquable...

Monsieur Pierre Mac Orlan publie deux articles sur les " Habits Rouges " : (Républicain Orléanais ", 22 juin, " Petite Gironde " de Bordeaux, 18 juin) : " Les Habits Rouges ", c'est un roman canadien dont l'action se passe au moment de la rebellion contre l'autorité anglaise. L'auteur a réussi un livre d'aventures avec de curieux tableaux de la vie canadienne à cette époque. C'est un roman historique amusant... "

La " Dépêche de Toulouse " consacre un long article au Canada à propos du livre de Robert de Roquebrune (24 juin). Et le " Journal de Marseille " du 25 juin écrit : Les " Habits Rouges ", voici un livre qui nous repose des romans insipides dont nous sommes submergés de plus en plus. Ce roman canadien est très simplement et très clairement écrit... Nous avons une prédilection pour ces lectures qui nous apprennent quelque chose et laissent trace durable dans nos esprits... C'est un bon ouvrage que nous recommandons à nos lecteurs, d'autant plus que l'exécution en est parfaite."

Donc à Paris et dans les provinces de France ce livre apporte un nouvel aspect du Canada. On le juge amusant et bien écrit. Voilà je pense un roman qui rend de bons services à notre pays.



M. Ubald PAQUIN, auteur d'un roman canadien.

M. Ubald Paquin publiera sous peu un roman canadien : LE ROI DU PAPIER (Jules Faubert). Ce n'est ni un roman d'aventures, ni un roman psychologique, ni un roman à thèse au sens rigoureux que l'on attache à ces termes. Il s'apparente cependant à chacun des genres précités. M. Paquin procède d'une façon autre que la plupart des romanciers contemporains. Jules Faubert est une juxtaposition de tableaux, de tranches de vie, reliés entre eux par une intrigue. C'est l'histoire d'un jeune homme, excessivement orgueilleux, qui rêve d'un but et poursuit la réalisation de son rêve.

On pourra se procurer Jules Faubert dans toutes les librairies ou chez l'auteur, 234, chemin Lasalle, Rapides de Lachine, au prix de 90 sous l'exemplaire.

LA GRANDE ARTISTE par le Fr. Paul Charland est véritablement un beau livre écrit avec un souci littéraire et une délicatesse de touche bien rare. La Grande Artiste c'est l'Eglise qui, par son zèle artistique, développe le sens de la beauté dans les âmes en offrant des modèles dans l'Architecture, la Sculpture, l'Orfévrerie, la Peinture et la Mosaïque, la Miniature, la Tapisserie, la Verrerie et la Gravure, propres à charmer les yeux et à émouvoir les cœurs. Le Frère Charland fait la revue de ce que l'Eglise a accompli dans le domaine de l'art, depuis des siècles, et nous pouvons dire qu'elle possède de grands trésors artistiques.

Les églises européennes, surtout celles de France et d'Italie sont souvent de pûrs chefs-d'œuvres et contiennent des richesses artistiques incalculables. Nous avons vu l'émoi terrible manifesté lorsque les Vandales allemands tentaient de détruire Reims et tant d'autres merveilles dont la France s'énorgueillit. Dans notre pays, les belles églises, dans le sens artistique du terme, se comptent ; nous en avons gardé quelques unes d'autrefois dans tout leur charme suranné et discret. Nous avions des temples gothiques admirables de proportion. Les nécessités d'un agrandissement les ont souvent gaspillés. Et lorsque dans un village, tombe comme une pauvre petite blessée l'une de ces jolies églises romanes, n'avons-nous pas l'impression de voir mourir de la beauté? Le livre du Père Charland est dédié à la jeunesse canadienne et puisse ce livre destiné à faire éclore le culte de la beauté et de l'art religieux, atteindre à son but.

LA VERITE CHOQUE par Claude Montreuil est une critique assez dure de la vie actuelle, de nos mœurs politiques et sociales, et l'auteur, pour juger, s'est sans doute placé sous l'angle le plus sombre, et n'a regardé que les tares et les vices, sans vouloir reconnaître les beautés et les lumières. Ces " vérités " sont données sous forme de chapitre qui peuvent très-bien se lire détachés quoique dans chacun d'eux évolue le même personnage politique, redresseur de torts, dont les critiques visent évidemment quelques-uns de nos hommes politiques, l'un, notamment qui est désigné plus clairement, et pour lequel l'auteur n'éprouve évidemment ni respect, ni sympathie. Louis Ranthier, le fameux député de Saint-Thomas, qui évolue, avec intelligence et esprit public pendant tout ce livre, prononce devant un club de femmes, un discours qui n'était peut-être pas dans le goût exactement de celles qui l'écoutaient. Enfin d'un bout à l'autre du volume, ce personnage côtoie toutes les imperfections de la société, et Dieu sait s'il lui en trouve ! Certaines critiques sont des plus justes, d'autres manifestement violentes, d'autres aussi, un peu trop impertinentes... Cet ouvrage n'a aucune prétention littéraire ; il est écrit à la vapeur, et nous croirions injuste de le critiquer à ce point de vue-là.

LES HEURES TARDIVES de Clovis Duval sont un recueil de poésies sans prétention, mais non sans art, où l'auteur a voulu exprimer les pensées et les rêves de chaque âge de sa vie, et les fixer là, pour le simple plaisir de se retrouver adolescent, jeune homme, puis plus tard encore... De ces œuvres toutes personnelles, nous ne saurions faire une appréciation sévère ; elles se jugent par l'intention qui les anime. Et l'intention qui a présidé aux " Heures tardives " est toute de sentiment, de bonté et de sincérité.

Dans le dernier numéro du BULLETIN DE LA SOCIETE DE GEOGRAPHIE DE QUEBEC nous trouvons entr'autres excellents articles, une étude critique de M. Arthur Maheu qui relève, avec beaucoup de douceur les erreurs capitales commises sur notre pays par M. Ernest Granger, auteur d'une géographie universelle. Ces erreurs sont tellement fortes que l'on se demande comment un homme qui se pique de préparer

une géographie peut les commettre. Si la documentation de M. Granger concernant les autres pays qu'il ignore comme le nôtre, est aussi erronée, voilà une géographie universelle qui ne vaut pas cher . . Nous félicitons M. Maheu d'avoir mis les choses au point. M. Maheu a tenu compte de la sympathie évidente que M. Granger manifestait à l'égard de notre pays ; cette sympathie nous touche et nous gagne toujours.

M. Joseph Harvey est un jeune défricheur que la terre inspire, et qui chante ses vers, en creusant le sillon dans le sol de la prairie lointaine :

" J'ai fait ce rêve ardent, ce rêve téméraire,
En moissonnant mes blés, tête nue, en plein [champ,
Ivre de poésie et de soleil couchant,
De raconter mon âme, de raconter ma terre ! "

Et l'amour de cette terre il le chante tout le long d'un petit volume qu'il a dédié à Ginevra qui lui fut accueillante et encourageante. L'œuvre se divise en épis. Chaque épi est un chant ; le tout se termine par un adieu :

" Ils sont partis mes vers comme on part à [vingt ans
Quand on croit qu'un baiser quelque part nous attend ! . . . "

C'est donc une œuvre pleine de promesses que nous présente ce jeune poète ; une œuvre fraîche, tendre et sincère qui a certes des imperfections, mais qui nous attendrit, même dans ses maladresses, parce qu'elle ne cesse jamais d'être touchante.

DE LA LIBERTE DE LA PRESSE par le Juge Adjutor Rivard, Membre de la Société Royale du Canada, et professeur à l'université Laval est un exposé parfait de cette question si compliquée et qu'il est placé mieux que nul autre pour éclairer et mettre au point. Tous les journalistes devront étudier ce travail et s'en bien pénétrer afin d'éviter les erreurs graves qui ont souvent compromis la sécurité de tant de publications, tout en ruinant des réputations et en détruisant des vies. Nous félicitons le Juge Rivard sur son beau travail qui est non-seulement une étude fouillée et d'une grande valeur légale, mais aussi une œuvre remarquablement écrite.

LE BATEAU DES SORCIERES, par Guatave Toudouze. Toute l'âme de la Bretagne maritime vit et palpite en ce livre dans lequel Gustave Toudouze, avec un art tout ensemble délicat et puissant, a évoqué la plus mystérieuse des grandes légendes de l'Atlantique. C'est à Camaret, tout à l'extrême pointe du Finistère, et à l'île de Sein que se déroulent les péripéties de ce roman dont l'exquise figure de Marine Gadonna, fille des îles et des brumes, illumine les pages émouvantes.

Dans l'œuvre de Gustave Toudouze, ce roman de la mer et de la tendresse humaine, qui peut être mis entre toutes les mains, constitue une magnifique et pittoresque épopée de la vieille Armorique : la rude vie des pêcheurs finistériens, leur héroïsme, leur dévouement, les croyances qui planent sur leur pays, la poésie sauvage de l'Océan sont là peints d'une touche colorée et puissante.

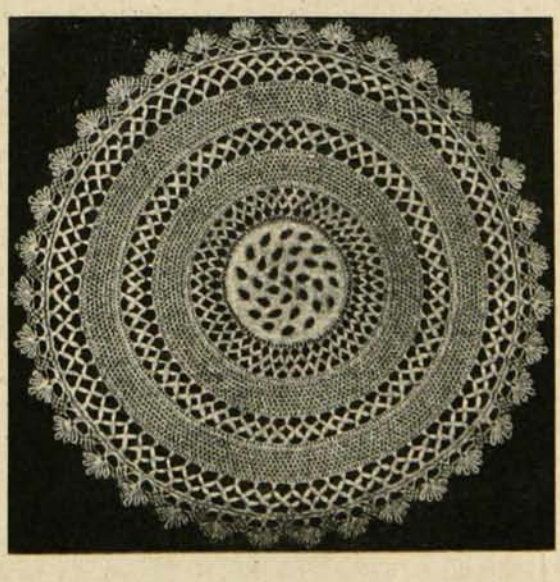
Edmond de Goncourt écrivit un jour à Gustave Toudouze : " Vos livres sentent bon le sol et le goémon ; " jamais cette appréciation ne s'appliqua mieux qu'au BATEAU DES SORCIERES dont la vigueur âpre et la grandeur émouvante sont rehaussées par une illustration composée de paysages pris sur place aux lieux mêmes où se déroule l'action de ce roman que tout le monde voudra lire.

LOUIS CLAUDE.

Le Crochet de Fil

Petits Tapis

Au premier coup d'œil, on ne se rend pas très bien compte de la composition de ce tapis d'un aspect léger parfait. Regardez-le plus attentivement et vous vous apercevrez qu'il comprend tout d'abord, un centre de batiste de 10 centimètres de diamètre, orné d'une série d'amandes à l'anglaise ; autour de ce centre est incrusté un entre-deux de 2 cent. ½ de large, exécuté en crochet



Petits tapis en broderie et crochet

avec du cordonnet lustré M. F. A. n° 50 ; puis vient un entre-deux en dentelle de fil, imitant une grille d'Irlande et mesurant 2 cent. de large. Autour de ce deuxième entre-deux, est fixé un autre entre-deux au crochet, puis un autre en fil, encore un autre au crochet jusqu'à concurrence de 35 centimètres de diamètre. Cela fait, vous entourerez le petit tapis ainsi obtenu d'une dentelle de fil.

Vous comprendrez facilement qu'en raison de cette disposition, vous pouvez donner toute autre dimension à votre tapis, en ajoutant plus ou moins de rangs d'entre-deux.

Les raccords des entre-deux doivent être faits avec le plus grand soin, afin de n'être pas visibles.

Voici maintenant l'explication de l'entre-deux de crochet :

Faites tout autour de la broderie un rang de br. séparées par 2 m. en l'air, en passant dessous 3 points de feston.

1*re partie* : Faites 3 br. dans les 3 premières m. Fermez-les en une seule fois, 6 m. en l'air, *, 2 triple-br., piquez dans la m. qui ferme les 3 br. Fermez le tout ensemble, 6 m. en l'air, 3 m. ch. Passez 2 m. ch., 1 br. dans les 3 m. suiv. Fermez le tout ensemble, 6 m. en l'air. Revenez piquer dans la m. qui ferme les triple-br., 6 m. en l'air. Passez le fil dans la m. qui ferme les 3 br., 6 m. en l'air. Reprenez depuis *. Faites ainsi toute la partie qui comprend le bas de l'entre-deux.

2*e partie* : Commencez en fixant le fil à la m. qui forme le centre de l'entre-deux, 6 m. en l'air, *, 1 triple-br., 6 m. Passez le fil dans la m. du croisement, 6 m. en l'air, 2 triple-br. Piquez dans la m. du croisement (ne pas fermer les m.). Vous devez avoir 3 fils sur le crochet, 2 triple-br., piquez dans la m. du croisement suiv. Fermez le tout ensemble, 6 m. en l'air. Passez le fil au croisement suiv. Reprenez depuis *.

2*e rang* : 8 m. en l'air, 3 br. au croisement du haut, 8 m. en l'air, 3 br. au croisement suiv. Ainsi tout le rang.

3*e rang* : Rang de br. séparées par 3 m. en l'air, passez 2 m. dessous.

Notes et Echos

Par LUC AUBRY

BENJAMIN SULTE.

Cet écrivain que l'on qualifie d'historien, et qui fut, nous le croyons volontiers un ardent patriote, est mort récemment à un âge fort avancé, après avoir écrit nombre de volumes dans une langue fort discutable, mais avec une évidente bonne volonté. Nous ne lui contesterons pas son mérite de " fouilleur " de l'histoire canadienne, encore que nous attachions une importance bien supérieure aux travaux de M. Pierre-Georges Roy et de M. E. Z. Massicotte. Beaucoup ne ne lui ont jamais pardonné la façon dont il traita Crémazie dans une fameuse Histoire du Canada, dont on lui avait confié la traduction... Parmi les critiques qui dans la presse de 1903 flagellèrent une conduite qui leur parut indigne, nul ne se montra plus véhément et plus passionné que notre directrice, alors rédactrice à la " Patrie " de Montréal. L'œuvre de Sulte est peut-être la plus considérable dans notre littérature, mais elle reste tout ce qu'il y a de plus pauvre, littérairement parlant. Nelligan n'a laissé qu'un livre... mais quel livre ! Il vaut mieux voir pousser un bel arbre fier et droit que cent arbrisseaux rachitiques et insignifiants.

HARDING.

Harding était-il réellement un grand homme ? D'aucuns le prétendent qui ont peut-être raison... Depuis que nous avons dû renier Wilson, porté au rôle de demi-dieu, nous nous méfions des surhommes américains. Mais nous croyons sincèrement que le président américain qui vient de descendre dans la tombe était un homme loyal et consciencieux, et qu'il mérite le respect universel.

POTINS.

On avait beaucoup marié notre futur Roi, le galant Prince de Galles à Lady Rachel Cavendish, fille du Duc de Devonshire, l'une des plus exquises héritières du Royaume-uni, qui vient justement de convoler, en justes noces, avec un simple aide-de-camp. A qui mariera-t-on donc ce prince mirifique ? Nous avions espéré le voir amener dans sa brumeuse capitale, cette fleur de lumière et de beauté qu'était la Princesse d'Italie, mais celle-là veut se marier suivant son cœur et il s'ensuit que... Pourtant notre Prince est beau et séduisant ! Qui donc le charmera ? Pourvu qu'on ne le sacrifie pas quelque jour à une raison d'état qui assoiera sur le trône de son glorieux aïeul, Edouard VII, une princesse froide et gauche, issue de quelque famille germanique, solution qui satisfera peut-être à la dignité de la Reine Marie, mais qui mettra de l'ombre et de l'appréhension, nous le savons, sur la jolie figure de la Reine Alexandra. Nous souhaitons que notre Prince se marie par amour... Et combien ce souhait est téméraire quand il s'agit d'un futur roi !

UNE GRANDE OEUVRE.

Il n'est bruit en ce moment dans les cercles sociaux que de la grande tombola organisée pour octobre prochain, dans l'immense arsenal du 65e régiment. Cette kermesse sera tout un événement. L'Hôpital Notre-Dame est une œuvre nationale au plus haut point. Elle est le complément indispensable de l'Université de Montréal à laquelle elle offre une source de documentation et d'études infinie. Sans cette institution, nos étudiants ne seraient admis aux cliniques qu'à titre complaisant ; ils n'auraient accès aux laboratoires et aux amphithéâtres qu'en autant que l'on voudrait bien leur en ouvrir les portes... Nous avons donc raison de dire que l'hôpital Notre-Dame est une œuvre nationale au même titre que notre Université et que nous ne saurons jamais assez l'aider, la patronner, la protéger puisqu'elle fait partie de l'éducation scientifique à un point primordial. La kermesse d'octobre sera présidée par Madame Gaspard DeSerres l'une de ces Canadiennes-françaises d'élite qui savent allier les plus fiers dons de l'esprit aux meilleures qualités du cœur. Madame DeSerres est estimée et respectée de tous. Intelligente et sincère, elle sait gouverner sans que jamais le joug pèse, elle obtient ainsi de celles qui l'aident dans son œuvre admirable, un effort fidèle et raisonné qui encercle l'œuvre et la pousse au but qu'elle doit atteindre. Madame DeSerres est activement secondée dans son heureuse initiative par ses vice-présidentes : Mesdames Bienvenu et Huguenin (Madeleine) par sa secrétaire, Mme L. A. Dubrûle, par sa trésorieère, Mme O. F. Mercier, et par toute une élite de femmes distinguées et dévouées qui assurent, par leur zèle et leur initiative, le succès de la prochaine kermesse. Nous donnerons dans notre édition d'octobre un historique de cette œuvre tant aimée qui démontrera ce que l'initiative et la persévérance canadiennes-françaises ont obtenu dans le champ de la charité et de l'éducation.

ETONNEMENT...

Je passais l'autre jour, rue Sainte-Catherine, quand je fus arrêté par un bonhomme qui semblait chercher sa route... Il me questionna sans plus de manière : " Dites donc, Monsieur, c'est-y vrai que c'est icitte le magasin Dupuis ? " — " Vous voyez bien que c'est écrit, répondis-je simplement..." "Baptiste de Baptiste... c'est-y créable ? Quand je suis venu il y a quinze ans, c'était grand comme ça..." " Mais ça a marché depuis quinze ans, mon bonhomme ; il y a des têtes dirigeantes là-dedans, et qui n'ont pas peur du progrès, et qui vont de l'avant... " Mon visiteur avait déjà foncé dans le magasin, et je rengainai mon éloquence. C'est égal, il y a des moments agréables, et je n'en sais pas de plus doux que de constater le succès des nôtres !

DEUIL...

Nous nous inclinons avec respect sur la tombe de M. Alphonse Aumont, gérant de la maison Cassedy, tué tragiquement à Highlands le 4 août dernier. M. Aumont était la personnification du commerçant irréprochable et du gentilhomme accompli. Rien dand la vie de cet honnête homme qui n'appelait le respect le plus absolu. Nous étions fiers à la " Revue Moderne " de le compter parmi nos meilleurs amis. Il fut l'abonné de la première heure, et sa sympathie nous fut infiniment précieuse. Nous offrons à Mademoiselle Lucie Aumont, qui continue les traditions d'une si noble et si respectable famille, l'assurance de nos regrets les plus émus.

LE CANADA EN FRANCE.

Le Canada vient de rentrer triomphalement en France avec son train-exposition. Le gouvernement avait eu l'heureuse idée de se faire représenter en cette circonstance par le Sénateur Dandurand, ministre de la Couronne, président de France-Amérique au Canada, et Commandeur de la Légion d'honneur. Notre représentant prononça au Havre, un discours mémorable qui souleva l'enthousiasme de la foule. Nous ne nous étonnons pas de ce succès. M. Dandurand est le plus français des canadiens, et de toute son âme il s'est toujours appliqué à resserrer l'entente entre la France et nous. Toute sa vie a été employée à cette œuvre splendide. Nous n'en savons d'ailleurs pas de plus belle. Les Français qui ont acclamé le Sénateur Dandurand ont donc rendu un hommage mérité à leur " meilleur ami." Le train-exposition que dirige le Sénateur Beaubien, un admirable ami de la France, lui aussi, remporte là-bas un véritable succès, dont il faut se réjouir, puisqu'il présage une entente de plus en plus étroite entre le Canada et la France.

PRIX D'EUROPE.

Le prix d'Europe pour la musique vient d'être décerné à M. Bernier, fils de M. Arthur Bernier, organiste de Saint-Sauveur de Québec, l'un des plus grands musiciens du pays. Ce choix ne peut nous étonner ; il est évident que l'enfant a hérité du merveilleux talent du père. Nous nous réjouissons de ce verdict qui ne peut être que juste et sincère.

Le jeune lauréat appartient d'ailleurs à une lignée de musiciens remarquables. Son père, nous le répétons est un grand artiste, et son oncle, l'honorable Juge Alphonse Bernier est également doué d'un talent fort apprécié. Nous applaudissons chaleureusement à ce prix qui fait honneur au jury qui l'a décerné, car le nouveau lauréat mérité à tous les titres la distinction qu'on lui accorde.

UN MOT D'ARTHUR BUIES.

Arthur Buies descendit un jour dans une campagne qui s'était choisi un député local d'une éducation plus que fruste. Ce député né dédaignait pas de conduire dans une voiture de louage les gens qui descendaient dans son village. Mais il avait naturellement la démangeaison de faire part de ses qualités sociales à tout venant. Arthur Buies au fait de la situation regardait " venir " le bonhomme, qui bientôt lui avoua en se désignant pompeusement de son fouet : " Vous savez que je suis un membre, moué ! " — Oui répondit négligemment Buies, — un membre inutile ! Furieux, ce représentant du peuple sauta sur l'écrivain et voulut lui administrer une raclée que celui-ci, doué d'une belle force, sut faire tourner à son avantage. Cette histoire amusa fort le comté qui se garda de réélire le bouillant charretier.

NOS SOUHAITS.

Nos meilleurs souhaits au papa et à la maman de la petite Jeannik Botrel qui vient de naître à Pont-Aven en Bretagne, naissance que nous annonce sa petite sœur Léna dans une délicieuse carte-poste. Puissent ces petites bretonnes émerveiller plus tard le monde de leurs douces chansons.

LETTRE DE PIERRE LOTI A SON AMI PLUMKETT.

Sans date (1876).

Mon cher Plumkett,

" Les établissements dont vous parlez, Bicêtre ou Charenton, n'offrent à leurs pensionnaires qu'un bien-être relatif et des distractions insuffisantes. Au contraire, " The Lunatic Asylum " d'Halifax (Nouvelle-Ecosse), placé dans un site agréable, au milieu de riantes et vertes collines, est en mesure de fournir à ses pensionnaires un confort tout britannique et un incomparable régime. C'est au " Lunatic Asylum " que j'ai pris, il y a six ans, rendez-vous solennel pour mes vieilles années avec mon collègue A... J... Allez nous y attendre, cher ami ; je prends la liberté de vous indiquer cet établissement et de vous le recommander d'une manière toute spéciale." (1)

Si Loti avait connu le Sanatorium Prévost de Cartierville, en quels termes enthousiastes, il l'aurait recommandé à son ami Plumkett...

LUC AUBRY.

---

(1) La Petite Illustration, No du 19 mai 1923, page 54 : " Un jeune officier pauvre ", fragments du journal intime de M. Pierre Loti.



R. P. — Le coté pratique est développé : il a un esprit sensé, de la droiture, beaucoup de sincérité. La sensibilité est délicate et il a assez d'imagination pour qu'elle favorise la rêverie à ses heures de loisir. Il est actif. La volonté est variable : je lui vois de la résolution et de la fermeté, mais il est influençable, assez souple et porté aux concessions : la résistance n'est pas très grande. Bon et généreux, il a des affections tendres et exclusives et il est un peu susceptible : l'humeur est inégale et il lui arrive d'être brusque et entêté.

SI SCIRES DOMUM DEI. — Impressionnable, délicate et imaginative, cette personne a du bon sens et de la réflexion ce qui empêche les exagérations et aide le jugement à s'exercer assez sûrement. Tendresse délicate, besoin d'affection et de sympathie caché par une réserve timide qui la rend gauche pour exprimer ou manifester ses sentiments. Humeur variable : la tristesse et la gaieté se succèdent assez rapidement sans que toujours la cause en soit bien déterminée. Il lui arrive aussi d'être distante, raide, peu aimable quand elle est contrariée. Volonté précise, ferme, autoritaire. Tendance à contredire et à discuter vivement et avec impatience. L'activité est grande et peut devenir de l'agitation facilement. Orgueil, confiance en soi et cependant l'assurance fait défaut.

PETIT SPHINX. — L'écriture et le caractère ne sont pas encore bien formés ; elle ne manque pas de bon sens mais de réflexion, d'idées sérieuses et directrices : je la vois un peu oisive, capricieuse d'humeur, avec la disposition de ne faire que ce qui lui plaît. La volonté est à la fois variable et opiniâtre, et on ne sait jamais ce que son humeur réserve à son entourage. Sincère mais le contraire d'expansive, et très capable de dissimuler ses impressions et ses sentiments quand elle le veut. Le cœur est bon, elle sera capable de dévouement quand elle en aura vu la nécessité. Pas de vanité. Simplicité et naturel qui ne se démentent jamais. Qualités pratiques peu exercées : elle manque d'ordre, de soin, d'exactitude.

AMOUREUSE DES BEAUX ARTS. — L'imagination est développée et nuit à la réflexion et au jugement. Elle est sentimentale et un peu romanesque, la coquetterie accompagne une vanité assez marquée, et je crois que ma correspondante a de l'assurance et une grande confiance en soi. Elle a une humeur enjouée : elle est sociable et aimable. Le cœur est bon et capable de dévouement quoique le sentiment personnel soit indiqué et gêne souvent les élans généreux. La volonté est très obstinée et plus faite pour la résistance que pour l'initiative. Elle a de la ténacité, je la crois droite et sincère, avec une tendance à exagérer les choses, en parlant, sans l'intention jamais de tromper ou d'induire en erreur : c'est un effet de son ardeur et de son imagination. L'orgueil est susceptible et elle conserve bien le souvenir des offenses.

STELLA. — Légère, vive, elle manque absolument de réflexion et l'excès de l'imagination nuit sérieusement au jugement, la portant à toutes les exagérations et à toutes les inconséquences. Délicate et tendre, sensible, d'une franchise, d'une crédulité et d'une naïveté imprudentes, elle se monte la tête facilement, et elle est bien " en l'air." Bonne et sincère, un peu jalouse, d'une vanité un peu coquette elle a le souci de plaire, d'être remarquée et admirée. L'activité et l'humeur sont très capricieuses, l'une et l'autre dépendent de l'entourage, des circonstances, de la fantaisie. C'est une jeune fille qui a de jolies qualités mais qui n'a pas été élevée sérieusement.

AMIE DES ARTS. — Elle a beaucoup de bon sens et de sens pratique, les deux heureusement atténuent ce que l'imagination a d'un peu exagéré. Alors comme elle n'est ni étourdie, ni irréfléchie, elle apprécie les choses exactement si elle prend le temps d'y penser. Le cœur, délicat, aimant, dévoué, aime profondément et avec constance. La volonté est modérée, assez ferme, un peu obstinée, constante. Quelques vivacités impatientes. Une simplicité aimable et beaucoup de droiture et de simplicité. Elle est un peu susceptible ; réservée, elle garde pour elle ses griefs, et sa générosité aidant, elle ne conserve pas de rancune. Elle est active et courageuse. Je la crois crédule et et très naïve.

AL. DE L. — (Vous n'avez pas le droit de prendre ce nom. C'est pourquoi j'abrège.) Esprit assez pratique : elle est gaie, active, entreprenante, avec une belle confiance en elle. Elle a beaucoup de bon sens. Elle est courageuse et ambitieuse et d'un optimisme réjouissant. La volonté est vive, ferme, un peu autoritaire, elle a de l'initiative et elle cultiverait la persévérance avec avantage. De l'orgueil mais peu de vanité. Impulsive et toujours naturelle. L'humeur est capricieuse et elle a souvent des entêtements raides. Le cœur est bon et affectueux, délicat et sensible et elle est capable de beaucoup de dévouement.

HUIT MARS. — Elle est très positive et d'esprit pratique. Elle a bon cœur et un caractère assez facile : elle ne se dérange pas beaucouo pour les autres et ne fait pas une grande dépense de sentiment et de sensibilité, mais elle n'est pas trop exigeante avec les autres non plus. D'une franchise naïve, gaie et impulsive, elle dit souvent ce qu'elle devrait garder pour elle. Un peu de susceptibilité mais la bienveillance et la bonté en corrigent les manifestations. Elle a de l'amour-propre et elle n'aime pas les critiques, encore moins les reproches. La volonté est précise, résolue, énergique et égale. Elle a l'habitude de contredire et de discuter, et à l'occasion, avec rudesse et dureté, mais elle est généralement aimable et conciliante.

RAOULA. — Nature ardente, un peu extrême en tout, où l'imagination serait nuisible si un coté de cet esprit n'était tout à fait positif et ne se contentait pas de rêves et de chimères. Impulsive, spontanée, sensible, elle a un cœur bon et capable de dévouement. L'orgueil est grand et la rend très indépendante et sûre d'elle-même. La volonté est autoritaire, forte et dure devant l'opposition. Oh ! Raoula n'est pas douce et pas toujours commode, mais elle est loyale et bonne ; ses affections sont ardentes. A un moment donné elle est capable d'un coup de tête.

MARION No. 2. — Délicate et nerveuse, elle est timide, très réservée, d'humeur inégale. Elle est sensible et elle a un orgueil susceptible toujours prêt à prendre la mouche. Elle est imaginative, portée à exagérer bien des choses, aussi le jugement est-il peu sûr. Elle ne manque pourtant ni de réflexion, ni de bon sens. Elle a l'esprit de contradiction développé, elle contredit brusquement, avec raideur, elle discute pour rien, et cela la rend quelquefois désagréable et agaçante. Droite et sincère, pleine de bonne volonté mais s'illusionnant facilement et attribuant aux autres la faute de ses propres faiblesses. Elle a du cœur et elle est capable de se dévouer, non sans laisser voir sa fatigue ou son humeur. Elle a une activité nerveuse qui devient facilement de l'agitation. Elle ne sera pas du tout contente de cette analyse, j'ai peur !

MOUETTE. — Imaginative, un peu légère, un peu coquette, elle a une sensibilité très modérée mais pas mal de susceptibilité. Elle parle beaucoup et il lui arrive ainsi d'être indiscrète et imprudente. La volonté est impulsive, autoritaire, capricieuse, elle ne manque pas cependant de certaines fermetés. Vivacités et promptitudes. C'est une personne qui se dérange peu pour les autres, mais son petit égoïsme n'a pas des allures désagréables et ne paraît pas trop, car elle est bienveillante et elle écoute souvent son bon cœur. Cette écriture artificielle est difficile à analyser et le résultat de mon travail n'est peut-être pas fameux. L'écriture redressée ou renversée est un masque. Comment peut-on voir les traits sous un masque ?

SIGNORITA TRAVESTIE. — Très étourdie et inconséquente, elle est gaie, en l'air, vaniteuse et coquette. Elle aime la toilette, le plaisir et le flirt et elle n'a pas pour un sou de sérieux dans la cervelle. Sincère, et au fond bonne et affectueuse, mais sans formation sérieuse : elle est capricieuse, inconstante, incapable d'un effort soutenu et peu habituée à s'inquiéter des autres. La volonté est faible, très influençable, avec quelques entêtements qui accentuent sa faiblesse. Enjouée et très aimable quans elle est de bonne humeur et que personne ne la contrarie.

JEANNE. — Plus sensible et impressionnable qu'elle n'aime à le laisser voir, elle a une nature fermée, de la timidité et un peu de défiance qui la font se taire sur tout ce qui la touche de près. Elle a le sens pratique, plus de soin que d'adresse, elle est routinière et un peu lente. Une imagination que l'on soupçonne peu chez elle favorise des illusions, des préjugés et peuvent nuire à la sûreté du jugement. Pour la connaître, il faut l'étudier de près car elle s'applique à ne pas se laisser deviner comme elle est. Assez enjouée à ses heures, elle s'attriste facilement. Elle cache soigneusement un grand besoin d'affection sous des dehors froids et hautains. Aucune vanité, orgueil ordinaire. Elle sera capable de dévouement pour ceux qu'elle aime. La volonté est obstinée, raide et modérée.

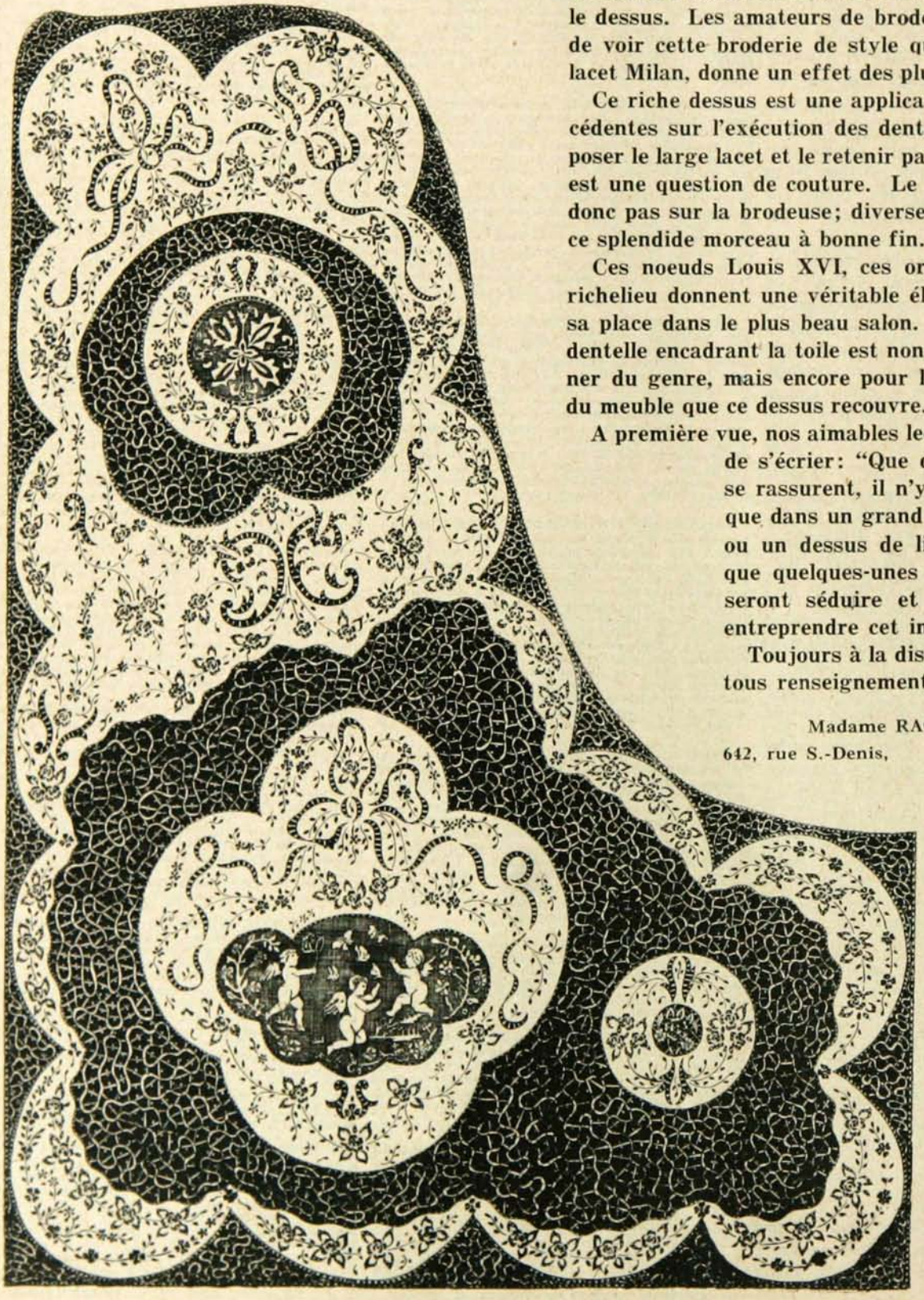
MY AMERICAN FRIEND. — Avec une simplicité tout américaine, il se met à l'aise partout : il est gai, bienveillant, il parle et souvent sans réflexion et sans prudence, car il est étourdi et expansif. C'est un bon cœur généreux, aimant, qui s'attache avec enthousiasme et se détache avec facilité. Ambitieux et actif, mais peu constant ; il a des goûts extravagants. Il est plus aimable que sage. L'humeur est capricieuse, malgré sa bonne nature il lui arrive d'être bourru, querelleur et même violent. Pas d'ordre, sens pratique peu exercé mais qui se développerait. Peu d'égoïsme et grande générosité.

JONAS. — Très jeune, un écolier probablement, rempli d'idées baroques qu'il a prises peut-être dans le ventre de la baleine. Il est sauvage, défiant, et il s'applique à cacher ses bonnes qualités avec le même soin que d'autres prennent à les étaler. Très délicat, d'une sensibilité excessive, il a des allures rudes tout à fait désagréables. La volonté n'est pas résolue et calme : tout en impulsions, en élans, il est excessif, exagéré dans ses discours comme dans sa conduite. Violences courtes où il ne se possède pas, irritabilité, nervosité accentuée. Avec un immense besoin d'être aimé et compris, il fait tout ce qu'il faut pour éloigner les sympathies et se révéler autre qu'il n'est.

Claude CEYLA.

Superbe Dessus de piano à queue

(*quart de queue*) *Bébé Grand*



La mode se généralise pour le petit piano à queue si décoratif dans un salon, et de suite l'on pense à en orner le dessus. Les amateurs de broderie seront heureuses de voir cette broderie de style qui, combinée avec du lacet Milan, donne un effet des plus heureux.

Ce riche dessus est une application des données précédentes sur l'exécution des dentelles à l'aiguille. Disposer le large lacet et le retenir par un étroit lacet picot est une question de couture. Le travail ne retombera donc pas sur la brodeuse; diverses capacités mèneront ce splendide morceau à bonne fin.

Ces noeuds Louis XVI, ces ornements et roses au richelieu donnent une véritable élégance à ce dessus à sa place dans le plus beau salon. Le grand espace de dentelle encadrant la toile est non-seulement pour donner du genre, mais encore pour laisser voir la beauté du meuble que ce dessus recouvre.

A première vue, nos aimables lectrices seront tentées de s'écrier: "Que d'ouvrage!" Qu'elles se rassurent, il n'y en a pas davantage que dans un grand store, ou une nappe, ou un dessus de lit. Je ne doute pas que quelques-unes d'entre-elles se laisseront séduire et n'hésiteront pas à entreprendre cet intéressant travail.

Toujours à la disposition de tous pour tous renseignements ou devis.

Madame RAOUL VENNAT,
642, rue S.-Denis, MONTREAL

Téléphones:
Est 3056, 822

MAGALI

(suite)

Par M. DELLY

RESUME DES PREMIERS CHAPITRES. — *Dans un compartiment de chemin de fer, Mademoiselle Nouey, lectrice et amie de Lady Juliane, duchesse de Staldiff, remarque deux jolis enfants assis à côté de leur mère qui sommeille. Soudain, le contrôleur constate que ce sommeil est celui de la mort. La petite fille Magali, et le petit frère Freddy, sont recueillis par Mlle Nouey, conduits à l'Hôtel de Volberg, à Paris, où on obtient sur eux les premiers renseignements. L'on apprend que le père français, Luc Daultey, a été assassiné à Bombay, où la mère laissée sans ressources, a donné des leçons. Tout ce que l'on sait d'elle, c'est qu'elle est Anglaise. Les enfants parlent purement l'anglais. Lady Juliane, appuyée par son fils, le jeune duc de Staldiff, autorise Mlle Nouey qui s'est attachée aux jeunes orphelins, à les garder dans son appartement. L'entrevue du jeune duc avec les enfants est plutôt froide, et tout de suite une sourde inimitié s'établit entre Magali et Gérald dont les deux orgueils se sont immédiatement heurtés. Le charme de Freddy fait impression sur tous. Magali, plus fière, évite tout contact avec ses riches hôtes, et l'on sent qu'elle souffre des bienfaits reçus. Mlle Nouey, un ange de bonté et de douceur, essaie de briser le caractère fier de la petite fille qui adore sa bienfaitrice. La duchesse de Staldiff a une fille, Lady Isabel, exquise fillette, et une nièce altière et égoïste qui partage aussi la vie de famille et que l'on destine évidemment au jeune duc. Durant leur séjour à Paris, la noble famille anglaise est l'hôte de ses cousins, le comte et la comtesse de Volberg. Un jour, Magali voit Gérald frapper de sa canne un pauvre petit groom. Folle de terreur elle se précipite, et le duc, irrité, frappe l'enfant dont le bras saigne. Emoi et douleur d'Isabelle, témoin de cette scène, satisfaction de la froide et dure Ophélia, et détresse de Freddy... Le regard méprisant de Magali stigmatise le geste de violence du jeune lord. Entre ces deux êtres, la lutte est engagée... Le jeune lord fait une longue absence et parcourt le monde. Pendant ce temps Magali est devenue un belle jeune fille, douée d'une voix admirable, qui fait le bonheur de la douce Lady Isabel. Freddy est un rêveur qui aspire à devenir un grand peintre.*

Magali apparaissait, en effet, en haut du perron. Elle s'arrêta quelques secondes en apercevant lord Gérald, puis descendit d'un pas un peu hésitant, la physionomie assombrie soudain.

— Mon frère s'est ravisé, il nous accompagne, dit lady Isabel en lui tendant la main. Le temps est exquis, ce matin, nous allons faire une charmante promenade.

Le duc salua froidement Magali et, se détournant, fit signe d'avancer la monture de sa sœur. Il mit celle-ci en selle et sauta ensuite sur son cheval, une bête toute de feu qu'avait peine à maintenir le palefrenier, tandis qu'un domestique aidait Magali.

— Nous allons à la Cascade, Gérald? demanda lady Isabel lorsqu'ils se furent engagés dans une allée du parc.

— Si vous le voulez, répondit-il avec indifférence.

Ils partirent à un petit trot allongé. Isabel causait avec son animation coutumière, interrogeant son frère sur ses voyages et riant aux éclats d'une aventure plaisante que le jeune homme contait avec une verve originale et un indiscutable charme... Magali demeurait à peu près silencieuse, souriant aux amusantes péripéties de ce voyage à travers une contrée peu connue de la Perse et répondant seulement par des monosyllabes aux " Comme c'est curieux, n'est-ce pas, Magali? " ou autres phrases du même genre qu'Isabel lui adressait dans l'intention évidente de la mêler à la conversation.

— Etes-vous fatiguée, chère Magali? demanda tout à coup la jeune fille.

— Mais aucunement, Isabel. Pourquoi?...

— Mais vous ne dites rien, vous ne causez pas... Cependant vous causez si bien, Magali! Est-ce la présence de lord Gérald qui vous rend muette.

Magali sourit un peu, sans répondre. Cette petite linotte d'Isabel ne s'était probablement pas aperçue que le duc n'avait pas encore une fois adressé la parole à la compagne de sa sœur, et qu'il n'appartenait pas à celle qu'il traitait si visiblement en inférieure de se mêler à un entretien dont il semblait l'exclure.

A la réflexion d'Isabel, il tourna un peu la tête vers Magali, comme s'il s'apercevait seulement de sa présence.

— Ai-je vraiment le malheur de produire cet effet? dit-il, légèrement railleur. J'en suis désolé... Mais convenez, miss Daultey, que ma sœur parle largement pour deux?

— Gérald! s'écria Isabel en le menaçant du doigt. Allez-vous encore me raisonner, même en promenade?

— Tant qu'il le faudra, et n'importe où, répondit-il en riant. Vous verrez que ce n'est pas tout plaisir d'avoir un frère aîné près de soi, lady Isabel.

— Mais j'ai déjà Magali, Gérald! Elle me fait des remontrances, elle voudrait me rendre aussi sérieuse qu'elle... C'est impossible, cela! dit lady Isabel en secouant sa tête blonde. Oui, impossible, aussi bien que de devenir une savante, à son exemple.

— Ah! vous êtes savante, miss Daultey?

Il y avait, dans la voix du duc, une intonation fortement ironique.

— Isabel exagère, mylord. J'ai seulement profité avec plaisir des enseignements de Mlle Amélie et des professeurs de lady Ophelia et de lady Isabel, dont la duchesse de Staldiff a bien voulu m'autoriser à suivre les leçons. Mais quant à être une savante, non, vraiment!

— Je ne puis que vous en féliciter. Ce n'est pas que je prétende voir les femmes éloignées systématiquement de la science... oh! pas du tout! Je reconnais qu'elles y font parfois de très bonne besogne. Mais ceci doit rester l'exception... Et je déteste le pédantisme qui est souvent l'apanage des femmes savantes... des demi-savantes, plutôt.

— Aujourd'hui moins qu'autrefois, mylord.

— Oui, évidemment, elles posent pour la simplicité, pour le bon enfant... Hum! le seze masculin n'a qu'à se bien tenir! Il va se voir envahi, submergé sous l'océan des revendications féminines.

— Moi, je ne revendique rien du tout! s'écria gaiement lady Isabel. Et vous' Magali?

Maison d'éducation

Ecole Préparatoire

COURS
CLASSIQUE
ET COMMERCIAL

Attention spéciale aux élèves retardés dans leurs classes commerciales ou classiques. Cours strictement privés, jour et soir.



BREVETS,
EXAMENS,
Cours spéciaux d'anglais.

TEL. EST 7496

Nouvelle adresse : 303, RUE ST-DENIS



Magali sourit, ses grands yeux noirs, très doux et un peu pensifs, se posèrent sur le visage rieur d'Isabel.

— Pour moi personnellement, je n'ai rien à désirer, puisque j'ai le droit au travail, que je ne prétends pas conquérir les emplois masculins, que je ne demande pas de voir renversée la loi établie par Dieu après la faute d'Eve... Mais on ne peut nier que des réformes vraiment utiles et belles ne se présentent, et j'estime profondément les femmes qui se consacrent aujourd'hui, dans tous les pays, à cette tâche sociale, en regrettant seulement les exagérations qui s'y glissent parfois et entraînent sur une pente dangereuse.

Elle rencontra tout à coup le regard de lord Gérald, exprimant une certaine surprise.

— Je vois que vous n'êtes pas une féministe acharnée, dit-il en souriant. En effet, j'admets aussi ce mouvement social dans ce qu'il a de sensé et d'utile... Mais je crois que nous pourrions faire un petit temps de galop ; nous approchons de la cascade, fit-il, rompant brusquement l'entretien.

En dix minutes, ils étaient au but de leur promanade.

Devant eux s'étendait une prairie veloutée, et, au-delà, retombait la cascade, une cascadelle, plutôt, mais réellement charmante, surtout à cette heure matinale où le soleil l'irisait et la nimbait d'or. Au loin, sur le ciel traversé de nuages pâles, se dessinaient les frondaisons sombres des forêts... Aussi loin que la vue s'étendit, et bien au-delà encore, tout appartenait au duc Staldiff, l'un des plus opulents parmi tous les lords du Royaume-Uni.

— Que j'aime cette vue ! s'écria lady Isabel. Gérald, nous arrêtons-nous un peu ici ?

— Je n'y vois pas d'obstacles, ma chère.

Il sauta à bas de sa monture, aida sa sœur à descendre et se détourna, dans l'intention évidente de rendre ce même service à Magali. Mais la jeune fille venait d'aviser un talus, en approchait son cheval et se laissait glisser à terre. Puis, prenant la bride, elle rejoignit tranquillement lady Isabel qui s'esseyait au pied d'un vieux hêtre.

Le duc avait eu un imperceptible mouvement d'épaules. Laissant en liberté son cheval qu'il avait dressé à l'attendre ainsi, il se rapprocha des jeunes filles.

— Vous ne vous asseyez pas, Magali ? demanda Isabel.

— Non, cela me repose plutôt de rester debout. Voici longtemps que je n'avais monté et je suis légèrement fatiguée.

— C'est vrai, ma pauvre amie, vous n'avez pas monté de toute cette année ! Nous sommes arrivées si tard ici, à cause de ce voyage en Italie !... Et vous ne voulez jamais m'accompagner à Hyde-Park.

— Vous avez dû comprendre. Isabel, que ma place n'était pas dans ce lieu de promenade si mondain, au milieu de vos nobles connaissances, dit Magali d'un petit ton ferme.

Isabel eut un geste impatient.

— Vous exagérez la réserve, Magali. Je serais si heureuse de vous avoir toujours près de moi !... Et vous montez si bien, chère !... N'est-il pas vrai, Gérald, vous qui avez la réputation d'être le meilleur cavalier d'Angleterre ?

— Très bien, en effet, répondit-il d'un ton indifférent.

Il s'était adossé au tronc du hêtre et semblait en contemplation devant le paysage.

— Dites-nous donc vos vers sur la cascade des Fées, Gérald ! demanda tout à coup lady Isabel après un moment de silence. Ils sont délicieux, et, ici, ils se trouveront dans leur cadre.

Il sourit, et, sans se faire prier, se mit à dire des vers délicats, d'une forme sobre, où passait un souffle de poésie exquise, où semblait vibrer une âme aux envolées idéales. Et la voix chaude, extrêmement harmonieuse du jeune homme, augmentait le charme de cette évocation de la vieille légende où les fées lumineuses et coiffées, d'un arc-en-ciel, traversaient l'eau écumante de la cascade pour venir se jouer sur le velours des prairies.

Magali écoutait, ravie, ces strophes irradiées de lumière, et son visage expressif reflétait si bien les impressions de son âme que lady Isabel s'écria, lorsque la dernière syllabe fut tombée des lèvres de son frère :

— Vous semblez tout à fait sous le charme, chère Magali.

— Je ne me doutais pas que Sa Grâce possédât à un si haut point ce don de la poésie, dit Magali d'un ton où vibrait quelque chose de son secret enthousiasme.

Le regard de lord Gérald l'effleura, puis se détourna aussitôt. Sans doute, le duc de Staldiff jugeait tout à fait dépourvue d'intérêt l'opinion d'une humble demoiselle de compagnie.

— Dites-nous quelque chose aussi, Magali ? demanda lady Isabel. Quelque chose de vous... Car elle est poète aussi à l'occasion, Gérald, et je vous assure que j'ai découvert des petites pièces charmantes.

— Ah ! elle est poète ! dit-il d'un accent légèrement ironique. Hum ! n'encouragez pas trop miss Daultey sur ce point, Isabel. Je ne voudrais pas défendre ce petit passe-temps inoffensif, mais il me paraît que les poésies, à moins d'un réel talent, ne doivent pas sortir de l'intimité.

— D'abord, vous ne savez pas si Magali n'a pas ce talent, Gérald ! dit lady Isabel avec impatience.

— Oh ! certainement !... Je ne le conteste pas, soyez-en certaine, répliqua-t-il d'un ton indifférent, en se penchant pour passer une main caressante sur la tête du superbe épagneul qui avait suivi les promeneurs et se tenait sans bouger près de son maître, ses grands yeux tendres levés vers lui. Je parlais en thèse générale.

— Mais pourquoi n'étendez-vous pas cette restriction aux poésies masculines où la médiocrité ne manque certes pas ?

— Parce qu'il m'est toujours particulièrement désagréable de voir une femme se rendre ridicule, répondit-il froidement.

Magali s'était un peu détournée, elle regardait machinalement un petit nuage blanc, de forme singulière, qui s'en allait là-bas, vers la ligne sombre des forêts... Il était vraiment impossible, sans dépasser les bornes de la politesse, de se montrer plus désobligeant que ne l'était lord Gérald. Décidément, il n'avait pas changé, et ce n'était pas elle, Magali, qui se rangerait parmi ceux qui le célébraient sur tous les tons.

— Je crois que nous pouvons rentrer, Gérald, dit lady Isabel en se levant.

Elle semblait un peu contrariée et avait adressé à son frère un coup d'œil de timide reproche dont il ne parut pas s'apercevoir.

— Quand il vous plaira, Bella... Auparavant, voulez-vous que nous allions un peu à gauche ? Il y a, à cette heure, un effet d'arc-en-ciel fort curieux.

Ils s'éloignèrent à une centaine de mètres... Magali demeura immobile, la main appuyée sur l'encolure de sa monture, les yeux vaguement fixés sur le petit nuage qui filait là-bas... Cet orgueil d'autrefois était-il donc si mal réprimé qu'il produisait encore en elle cette amertume, cette tristesse de se sentir tolérée seulement, obligée de subir la générosité d'étrangers et d'endurer mille petites piqûres d'amour-propre ?... Et n'était-ce pas aussi l'aversion d'autrefois, étouffée mais non détruite, qui se réveillait à l'égard du duc de Staldiff ? Quelque chose de la petite Magali de jadis reparaissait en cette minute. Elle luttait avec peine contre cette impression, et ce combat se réflétait sur son



expressive physionomie, dans les prunelles veloutées qui regardaient toujours, mélancoliques et distraites, ce petit nuage blanc.

— Nous partons, miss Daultey. Voulez-vous accepter mon aide ?

Elle se détourna vivement au son de cette voix brève.

Lady Isabel était déjà à cheval, et lord Gérald s'avançait vers Magali.

Elle jeta un coup d'œil de regret vers le talus. Si elle eût osé, comme elle aurait refusé l'offre que lui faisait le jeune homme avec sa hautaine politesse de grand seigneur accomplissant une obligation indispensable envers une femme ! Mais cela ne se pouvait sans singularité.

— Vous auriez peut-être préféré le talus ? dit-il imperceptiblement ironique, tout en se courbant et en présentant la main pour la mettre en selle :

Elle rougit légèrement en voyant que son regard avait été aperçu et compris. Mais elle répondit d'un ton tranquille, où passait, malgré elle, une intonation un peu mordante :

— J'aurais surtout préféré épargner cet ennui à Votre Grâce.

— Je n'ai aucun ennui à avoir pour un acte aussi simple, répondit-il avec froideur.

Il s'éloigna et rejoignit sa monture. En peu après, les promeneurs reprenaient la direction d'Hawker-Park.

Lord Gérald causait avec verve, il interrogeait sa sœur sur les hôtes encore attendus... Et, tout à coup, l'interrompant :

— A propos, ma chère, j'ai oublié de vous dire que vous alliez avoir un oiseau rare. J'ai rencontré à Mandalaye le vieux lord Lowetead, je l'ai retrouvé à mon récent voyage à Londres et — merveille des merveilles ! — j'ai fini par le décider à nous honorer quelque temps de sa précieuse présence.

Lady Isabel éclata de rire.

— Vous êtes très fort, Gérald ! Comment ce pauvre lord pourra-t-il s'immobiliser loin de ses chères médailles ?... Lord Lowetead est un de nos parents, très éloigné, du reste, ajouta-t-elle en se tournant vers Magali. Il est à la fois numismate ardent et globe-trotter acharné. Ces deux passions se partagent sa vie, elles le tirent dans un sens et dans un autre, car à Londres il possède sa chère collection, mais la folie des voyages le repousse hors du logis. Ainsi son cœur ne se trouve jamais content... Mais il n'était pas tout à fait ainsi autrefois, Gérald ?

— Non, pas tout à fait. Il était très original déjà, mais non pas maniaque. C'est seulement à son retour d'Amérique, après cette bizarre disparition de sa nièce, qu'il commença à se donner tout entier à ces deux passions déjà fort développées chez lui.

— Oui, figurez-vous, Magali, que lord Frederik Lowetead avait une nièce orpheline, qu'il avait élevée et aimait comme sa fille. Il l'emmenait toujours dans ses voyages à travers les deux mondes. Une année, ils partirent pour l'Amérique du Sud, puis, un an plus tard, lord Lowetead revint seul. Aux questions qui lui furent faites sur sa nièce, il répondit d'un ton de colère froide : " Ma nièce n'exiete plus ; ne m'en parlez jamais "... Et on n'en sut pas davantage, on n'entendit plus parler de cette jeune personne qui se trouve aujourd'hui, si elle vit encore, l'héritière du nom et de la fortune des Lowetead, toute descendance masculine étant éteinte, n'est-ce pas, Gérald ?

— Oui, et à défaut de cette nièce, l'héritage se transmettrait à une cousine éloignée... Qu'a donc votre cheval, miss Daultey ? Il paraît avoir peine à soutenir ce petit trot.

— En effet, mylord, je le sens faiblir.

Lord Gérald, passant derrière la monture de sa sœur, vint se placer à la droite de Magali. Il se pencha pour examiner le cheval qui reniflait d'une manière singulière. En se redressant, sa cravache, qu'il tenait de la main gauche, effleura le visage de Magali. Celle-ci ne put réprimer un instinctif mouvement en arrière... Le duc eut un léger tressaillement, un peu de rougeur monta à ses joues. Il rencontra le regard de Magali, assombri soudain. Chacun d'eux, en cette seconde, eut conscience que se dressait entre eux le souvenir de la petite scène d'autrefois...

Le duc, détournant les yeux, dit d'une voix légèrement changée :

— Je vous demande pardon. Ne vous ai-je pas fait mal ?

— Aucunement, mylord, répondit-elle avec froideur.

Il alla reprendre sa place près de sa sœur en disant d'un ton irrité :

— Ce Tolwil devient véritablement incapable ! A-t-on idée de faire sortir un cheval en cet état !

Ce petit incident paraissait l'avoir assombri, car il ne répondit plus que par monosyllabes aux propos de sa sœur, qui avait, seule, conservé tout son entrain.

Magali n'avait plus à douter de la véritable



cause de l'antipathie conservée à son égard par le duc de Staldiff. Ce jeune lord si orgueilleux, ce parfait homme du monde ne pouvait en effet lui pardonner d'être cause pour lui d'un humiliant souvenir, celui d'avoir frappé une femme, celle-ci ne fût-elle encore qu'une enfant... pas plus qu'il n'oublierait, certainement, qu'il avait dû tout à l'heure rougir devant elle à ce même souvenir.

— On dirait votre secrétaire qui arrive là-bas, Gérald ? dit lady Isabel en désignant avec sa cravache une longue silhouette masculine qui s'avançait en sens inverse.

— En effet, c'est lui.

— Vous m'aviez dit qu'il était malade ce matin ?

— Oui, il est sujet, depuis un long séjour aux Indes, à de pénibles accès de fièvre qui le laissent, le matin, brisé et incapable de tout travail. Une petite promenade en plein air le remet très vite.

Le secrétaire approchait. On distinguait maintenant son corps très maigre, sa face longue, glabre, au teint jauni, ses cheveux un peu roux et grisonnants. La tenue de ce personnage était d'une extrême correction.

En approchant des promeneurs, il se découvrit avec empressement... L'épagneul, qui jusque-là courait et bondissait autour des chevaux, tomba en arrêt devant lui et se mit à gronder sourdement.

— Ici, Alari !... Décidément, vous n'êtes pas dans ses bonnes grâces, Roswell, dit le duc en immobilisant sa monture. Eh bien ! cette fièvre ?

— Elle est passée, mylord, pour cette fois encore. Je remercie Votre Grâce et serai à sa disposition quand il lui plaira.

— Soignez-vous aujourd'hui, Roswell, nous verrons cela demain, répondit lord Gérald en lui adressant un geste bienveillant et en remettant son cheval en marche.

— Non, décidément, je n'aime pas cette tête ! murmura lady Isabel. Et vous, Magali ?

— Moi non plus, répondit spontanément Magali.

Elle avait rencontré au passage le regard du secrétaire, et ces yeux gris, durs et glacés, lui avaient produit une sensation étrangement désagréable.

En traversant le hall pour gagner l'escalier, lady Isabel dit à son frère, après que Magali eut pris congé d'eux :

— Si j'osais, je vous gronderais aussi, Gérald. Vous avez été vraiment bien peu aimable pour cette pauvre Magali !

— Parce que j'ai maintenu les distances ? dit-il froidement. Je vous engage fortement à m'imiter, Isabel, en modérant votre amitié pour cette jeune personne. Je me doute qu'elle est demeurée susceptible et orgueilleuse, et ce sera lui rendre service que de la laisser à sa place, au lieu de lui accorder une importance qui flatterait son amour-propre.

Mais lady Isabel secoua impatiemment la tête.

— Gérald, vous exagérez ! Non je ne cesserai pas d'aimer ma chère Magali, d'en faire ma meilleure amie, car j'ai reconnu que personne ne la valait...

Et vous le reconnaîtrez aussi, Gérald, bien certainement.

— Oh ! oh ! il faudra voir cela ! dit-il avec un sourire railleur. Je veux bien, s'il ne faut que cette petite constatation pour vous contenter, reconnaître que votre chère Magali a le plus pur type de beauté grecque qu'il m'ait été donné de rencontrer, qu'elle à l'allure d'une reine et monte à cheval avec une incomparable élégance. J'ajouterai même qu'elle doit avoir une intelligence peu ordinaire, à en juger par l'expression de son regard. Tout cela est incontestable, vous le savez... et elle encore mieux, probablement.

— Oh ! Gérald ! Pauvre petite Magali, elle qui n'a pas un atôme de coquetterie et qui se soucie si peu d'elle-même ! Ne vous en êtes-vous pas aperçu, voyons ?

Il leva les épaules avec un peu d'impatience.

— Mais, ma chère, je vous prie de croire que je ne me suis pas occupé à étudier le caractère de cette étrangère. Cela m'importe peu, en vérité !

— Cependant, il me semble que vous devriez vous montrer bon et délicat pour elle, précisément parce qu'elle est pauvre et se trouve votre obligée, dit vivement Isabel en levant vers son frère un regard de reproche. Il doit être très dur pour elle si fière, de devoir quelque chose à un étranger, surtout si celui-ci lui fait trop sentir sa supériorité sociale.

— Il me paraît, Isabel, que nous avons assez parlé sur ce sujet, dit-il d'un ton sec, avec un certain froncement de sourcils qui rappela soudain à sa sœur que cette volonté impérieuse n'avait jamais souffert les reproches.

CHAPITRE VI

De nouveaux hôtes étaient arrivés à Hawker-Park, la superbe résidence voyait régner maintenant entre ses murs, dans ses jardins et dans son parc immense, une animation ininterrompue.

Seules, Mlle Nouey et Magali demeuraient à peu près paisibles, loin du monde aristocratique et brillant qui s'agitait à quelques pas d'elles. Magali résistait fermement aux instances de lady Isabel qui aurait voulu lui voir prendre sa part de tous les plaisirs d'Hawker-Park, elle ne paraissait guère au milieu des hôtes du duc de Staldiff que pour rendre quelque service, demandé avec amabilité par la duchesse ou sa fille, commandé sèchement par lady Ophelia dont l'aversion semblait se développer chaque jour.

Il en était ainsi cette après-midi-là. Magali avait reçu l'ordre de venir recopier, à un grand nombre d'exemplaires, une comédie de salon, œuvre larmoyante de lady Dulkay, que lady Ophelia avait mis dans son idée de faire représenter quelques jours plus tard, en assurant qu'elle aurait un succès de fou rire. Depuis plus d'une heure, Magali travaillait à cette besogne fastidieuse, sur la grande terrasse qui précédait les principaux salons. L'air était ce jour-là lourd et étouffant, les mains de la jeune fille brûlaient, ses joues s'empourpraient de chaleur et de fatigue. De temps à autre, elle s'interrompait en pressant quelques instants son front fatigué, et regardait Alari, le bel épagneul, qui se tenait couché à ses pieds et levait vers elle ses yeux intelligents. Il semblait vraiment compatir à sa lassitude, il remuait doucement la queue, et Magali ne pouvait s'empêcher de sourire, de ce sourire ravissant qu'Isabel déclarait irrésistible. Puis elle reprenait son ingrate besogne, lady Ophelia ayant exigé que tout fût terminé au plus tôt.

La cousine d'Isabel, entourée de plusieurs jeunes filles en toilettes claires, était assise à quelques pas de la table où travaillait Magali. Parfois, elle interrompait sa conversation pour appeler celle-ci, se faisait montrer les copies et critiquait ceci ou cela d'un ton blessant. Magali, bien qu'un peu frémissante au fond d'elle-même, demeurait fort calme et répondait d'un accent tranquille, très ferme, où passait à peine une petite vibration d'impatience.

L'entourage de lady Ophelia discutait sur

Les corsets changent avec la mode

Prenez la peine de rechercher et d'essayer avec soin le corset D & A qui vous va le mieux. Vous en trouverez un dans de nombreux modèles. Et, surtout, si vous désirez combiner l'élégance avec l'économie, ne faites pas un choix définitif avant d'avoir essayé le corset D & A.

LES CORSETS D & A NE SE ROUILLENT PAS



Le modèle No. 231, à buste très bas, est en brocart rose; il soutient bien la taille, contient parfaitement les hanches et donne à l'ensemble une forme correcte. Son baleinage en "Durabone" est à la fois souple et solide. Ce modèle assure confort et élégance aux tailles moyennes.

3-23

Partout les meilleures maisons recommandent les corsets D & A, fabriqués par la

DOMINION CORSET CO.
Québec
Montréal
Toronto

Créateurs des corsets La Diva et Goddess

Style 231

l'attribution des rôles de la pièce de lady Dulkay. Il n'y avait pas d'accord, et lady Ophelia finit par proposer :

— Demandons tout simplement l'avis de lord Dowtill et de mon cousin. Mais il faut auparavant que Gérald prenne connaissance de la pièce. Magali, portez un des exemplaires au duc de Staldiff, en le priant de nous donner son avis là-dessus, ajoute-t-elle d'un ton autoritaire en se tournant vers la jeune fille.

Lord Gérald était assis à une certaine distance, près de la balustrade de la terrasse. Un peu renversé dans son fauteuil, la cigarette aux lèvres, il écoutait d'un air distrait son ami lord Archibald Dowtil, qui lui contait les amusantes péripéties d'un raid à travers l'Ecosse... Lorsque la voix brève de sa cousine s'adressant à Magali parvint jusqu'à lui, le duc se leva, jetant au loin sa cigarette et s'avança rapidement vers la table où travaillait la jeune fille.

— Je vous remercie, dit-il avec sa froide politesse accoutumée, en prenant le papier des mains de Magali. Ophelia, vous voulez donc me condamner à m'endormir sur les élucubrations de lady Dulkay ? Je vous avoue que je n'en éprouve aucune envie.

— Ce sera peut-être très drôle, au contraire, mon bon, dit lord Archibald qui l'avait suivi. J'ai lu des poésies d'elle, c'est tellement élégiaque que l'on en meurt de rire.

— Eh bien ! Archie, mon cher, lisez-nous cela, dit le duc en lui tendant le papier. Vous avez un merveilleux talent de mime et vous allez nous donner une idée de toute la pièce.

De fait, lord Dowtill était un irrésistible comédien. Très maigre, excessivement long, il avait un mince visage presque imberbe et rosé comme celui d'un baby, un nez de respectable volume, légèrement relevé à l'extrémité, des yeux bleus un peu saillants qui prenaient à volonté toutes les expressions. Ses cheveux roux bien plaqués, ses gestes typiques, sa voix bizarre, joints à un don inné de diction, achevaient d'en faire un comique absolument hilarant.

L'œuvre de lady Dulkay prêtait aux effets amusants et le jeune homme, excité par la gaieté de son auditoire, s'en donnait à cœur joie de charger les personnages de la noble authoress... Magali riait silencieusement. Cependant, à une tirade absolument étourdissante de lord Dotwill, elle ne put retenir un éclat de rire, si jeune, si frais et délicieux que lord Archibald s'arrêta quelques secondes et que le duc se détourna vers elle.

Un peu confuse de s'être laissée aller à sa gaieté naturelle devant ces étrangers qui la considéraient comme une subalterne, elle baissa la tête et se remit à sa tâche... Près d'elle, on parlait maintenant de l'interprétation de la pièce. Lord Gérald semblait se désintéresser à peu près de la question, il laissait son ami discuter avec lady Ophelia et les autres jeunes filles, et se contentait d'un mot bref de temps à autre, lorsque l'un ou l'autre lui adressait une question.

Magali se leva. Elle avait enfin terminé et pourrait maintenant se préparer pour aller chercher son frère à la gare, — car Freddy arrivait aujourd'hui et la jeune fille, malgré son violent mal de tête, se sentait toute joyeuse à cette pensée.

— C'est fait ? interrogea lady Ophelia.

— Oui, mylady. Je puis me retirer maintenant, n'est-ce pas ?

— Mais certes non ! Vous allez nous servir le thé dit lady Ophelia d'un ton péremptoire.

Le visage de Magali eut une légère contraction. Quoi donc, allait-elle être privée de se rendre au devant de Freddy !... Si lady Isabel avait été là, elle aurait protesté contre l'exigence de sa cousine : mais Magali connaissait assez lady Ophélia pour savoir qu'une simple remarque de sa part aurait pour seul résultat d'amener quelque réflexion acerbe.

C'était bien dur, pourtant, de ne pas accompagner Mlle Nouey au-devant du cher collégien !... Mais enfin, il fallait faire courageusement ce sacrifice, en chrétienne qui sait supporter avec résignation les petites épines de la vie.

Et ses mains frémissantes se mirent à ranger les papiers épars sur la table.

— Il me semble que Mlle Amélie m'a dit ce matin que Freddy arrivait aujourd'hui ? dit négligemment lord Gérald en laissant retomber le lorgnon qu'il avait mis depuis un moment.

Elle leva la tête, un peu surprise.

— En effet, mylord.

— Par le train de cinq heures dix, évidemment ? Eh bien ! vous n'avez que tout juste le temps d'arriver, en partant dès maintenant, dit-il après avoir jeté un coup d'œil sur sa montre. Ophelia, vous serez obligée de vous passer de miss Daultey aujourd'hui ; ce pauvre Freddy aurait une désillusion en ne trouvant pas sa sœur à la gare.

— Oh ! le grand malheur ! dit-elle avec un léger mouvement d'épaules. Elle le verra une heure plus tard, voilà tout.

— Je n'en vois pas du tout la nécessité. Dysbil nous servira le thé aujourd'hui, comme il le fait d'ailleurs généralement, dit le duc d'un accent sans réplique.

— Oh ! comme vous le voudrez ? Magali ou Dysbil, peu m'importe ! répliqua-t-elle d'un ton de dédaigneuse indifférence.

Les sourcils de lord Gérald se froncèrent, un mot probablement mordant montait à ses lèvres... Cependant il ne dit rien et se contenta de sourire avec une ironie marquée.

— Que Freddy ne manque pas de venir me voir demain matin, miss Daultey ; je serai très heureux de le recevoir, dit-il en s'inclinant pour répondre au salut de Magali.

— Voilà une demoiselle de compagnie qui me paraît peu faite pour cet emploi, fit observer lord Dowtill en la regardant s'éloigner.

— Vous avez raison, mylord ! s'écria lady Ophelia. Magali est ridiculement prétentieuse, elle possède un orgueil intolérable, contre lequel je lutte difficilement.

— Je crois qu'Archibald ne voulait pas dire précisément cela, interrompit le duc, railleur. Quant à l'orgueil dont vous accusez miss Daultey, Ophelia, il me paraît bien atténué. Je n'en veux pour preuve que la patience avec laquelle elle supportait tout à l'heure vos petites... exigences, patience dont je n'aurais, certes, pas eu le quart, je dois l'avouer en toute sincérité.

— Vous, c'est vous, Gérald ! s'écria en riant lady Ophelia. Allez-vous vous comparer à une modeste lectrice ?... En vérité, il ne manquerait plus que cette Magali se révoltât ! Mais elle a vraiment des manières ridiculement fières pour sa position.

— Je ne trouve pas ! dit une jeune fille brune, la sœur de lord Archibald, dont le regard malicieux ne quittait pas le beau et froid visage de lady Ophelia. Ces manières-là sont chez elle absolument naturelles, et unies à la plus charmante simplicité... Et quelle beauté !

— Comme vous êtes follement enthousiaste, ma chère ! dit lady Ophelia, d'un ton sec. Tout cela lui sera plus nuisible qu'utile, dans sa position. Quelle famille acceptera jamais une institutrice ou un professeur de musique ayant cette tournure et des manières qui cherchent à singer la grande dame ?

— Songe-t-elle à donner des leçons ? demanda lord Dowtill qui semblait beaucoup s'amuser de l'air vexé de lady Ophelia, ainsi que l'indiquait certain mouvement de son long nez.

— Evidemment, elle ne peut pas faire autre chose, puisqu'elle n'a pas un penny à elle. Elle et son frère sont élevés par charité, tout simplement.

— Sont-ce vraiment des enfants trouvés ? demanda lady Anne Dowtill.

Le duc, un petit sourire sarcastique aux lèvres, avait jusque-là écouté la conversation sans y prendre part. A la question de la jeune fille, il leva la tête avec quelque vivacité.

— Des enfants trouvés ?... En vérité, non, mylady. Leur origine paternelle, du moins, est connue. Ils sont d'une excellente et très ancienne famille française, parfaitement honorable. Quant à leur mère, nous savons seulement qu'elle était Anglaise... Voyons, Ophelia, continuez vos distributions de rôles, et ne manquez pas d'en donner un à lord Archibald.

— Mais, j'accepterai très volontiers ! dit le jeune homme avec un salut comique.

— Certes, nous ne nous passerons pas de vous, mylord, vous serez notre meilleur interprète... Et vous, Gérald, quel rôle désirez-vous ?

— Aucun, je n'ai pas du tout de dispositions pour jouer la comédie... surtout la comédie lacrymatoire de lady Dulkay...

Il s'interrompit. Un groupe de jeunes filles et de jeunes gens arrivait sur la terrasse à la suite de lady Isabel, et derrière eux apparaissait le maître d'hôtel et ses acolytes apportant le thé.

— Magali est sans doute partie pour la gare ? demanda Isabel en s'esseyant près de son frère.

Il fit un geste affirmatif. Lord Dowtill, qui se trouvait près de son ami, dit en baissant la voix :

— La pauvre miss a bien manqué de se voir clouée ici par un caprice de lady Ophelia, mylady. Elle ne paraît pas tendre pour elle, votre belle cousine !... Sans l'intervention de Gérald, miss Daultey était obligée de manquer l'arrivée de son frère, son seul parent, je crois ?

— En effet, et ils s'aiment tant, tous les deux !... J'avais oublié de prévenir Ophelia qu'elle eût à laisser libre Magali à cette heure-ci. Elle savait cependant fort bien que Freddy arrivait aujourd'hui.

— Naturellement, elle le savait, dit lord Gérald d'un ton moqueur. Elle était trop ravie de molester ainsi cette jeune fille qu'elle paraît détester... J'avoue que, pour ma part, malgré le souvenir plutôt antipathique que m'avait laissé miss Daultey, j'ai été frappé aujourd'hui de la patience très digne dont elle a fait preuve. Elle doit posséder une rare force d'âme, pour pouvoir réprimer ainsi une nature qui paraît ardente et extrêment fière.

— Eh ! quel observateur vous faites, mon cher ! dit lord Archibald en riant.

— Prenez garde, mylord, Gérald est terrible, il nous pénètre tous jusqu'au plus profond du cœur, répliqua gaiement lady Isabel. Quand vous le croyez occupé à vous écouter, il voit et entend tout ce qui se passe plus

Mlle A. CHENETTE

MODISTE

Chapeaux - Manteaux - Robes

Les artistes de nos théâtres s'habillent chez nous

250, rue Boyer (Appartement 3)

MONTREAL

loin... En la circonstance, il ne s'est pas trompé. Magali a beaucoup à lutter contre sa fierté naturelle, surtout dans sa position, pénible parfois malgré tous les soins que je prends pour la lui adoucir.

— Vous êtes un bon petit cœur, Bella, dit affectueusement le duc en posant la main sur l'épaule de sa sœur.

— Mais je l'espère, Gérald ! répliqua-t-elle en riant. Et je suis contente que vous ayez montré le vôtre en prenant la défense de cette pauvre Magali.

— Je n'ai pas eu de défense à prendre, dit-il avec froideur. Il s'agissait simplement d'une question de justice, ou d'humanité, à votre choix, pour laquelle j'ai usé de mon droit de maître de maison.

Et avec une aisance accoutumée, il mit immédiatement la conversation sur un autre terrain.

. . . . . .

Freddy était arrivé. Magali, toute rayonnante, ne se lassait pas de le contempler, de l'entendre, de l'interroger. Il était toujours le même, mince, un peu frêle, charmant avec son teint très blanc, l'ovale délicat de son visage, ses cheveux bruns très bouclés, ses yeux bleus où se reflétait une âme fine, aimante et droite, un peu rêveuse... Malgré la minime différence d'âge — il avait seize ans et Magali dix-huit — Freddy considérait sa sœur comme une sage conseillère, une tendre confidente à laquelle il ne cachait rien. Elle était pour lui un être supérieur, et, malgré son naturel un peu timide, il ne l'eût pas aisément laissé molester devant lui.

Le lendemain de son arrivée, il avait accompagné Mlle Amélie et Magali à la messe que disait chaque jour le chapelain d'Hawker-Park — les Hawker étant catholiques — et, en sortant, il s'était rendu chez le duc, ainsi que celui-ci l'avait demandé la veille à Magali... Maintenant, revenu près de sa sœur, dans le petit parloir de Mlle Nouey, il lui rendait gaiement compte de sa visite.

— Lord Gérald a été si aimable, Magali ! Il m'a dit qu'il voulait s'occuper de moi plus qu'il ne l'avait fait jusqu'ici, en ayant été empêché par ses voyages, et d'ailleurs étant si jeune lui-même... Comme il paraît sérieux pour son âge.

Cela était incontestable. Si peu que Magali eût vu le duc de Staldiff, elle avait remarqué en lui une maturité d'esprit réellement supérieure à ses vingt-quatre ans. Près de ses amis, même plus âgés, il ressortait absolument par ce sérieux, d'ailleurs dépourvu de toute affection, et qui ne l'empêchait nullement de prendre sa part des plaisirs d'Hawker-Park, bien qu'il parût indifférent aux succès mondains assez recherchés par lui autrefois... il est vrai — ceci était une réflexion de Magali — que son orgueil devait le porter à cette indifférence dédaigneuse, de même qu'à se distinguer de ses compagnons par cette attitude de raison supérieure.

Enfin, elle lui devait néanmoins quelque reconnaissance. Sans son intervention de la veille, Freddy aurait été privé de trouver à la gare sa chère Magali... Il avait montré que, s'il était fier, il n'entendait pas néanmoins tomber dans les mesquines méchancetés de sa cousine.

— Freddy, mon cher enfant, n'oubliez pas que Sa Grâce vous a invité à vous rendre au tennis, dit Mlle Amélie qui entrait.

— Ah ! c'est vrai, je n'y pensais plus ! dit-il en se levant vivement. Viens-tu, Magali ?

— Lady Isabel m'a dit hier qu'elle comptait sur moi, mais vraiment je n'y tiens guère, Freddy.

— Si, viens, Magali, dit-il d'un ton suppliant. Sans cela, je n'irai pas, car je ne veux pas te quitter si tôt le premier jour de mon séjour ici.

— Du moment où lord Gérald vous a invité en insistant, m'avez-vous dit, vous ne pouvez manquer de vous y rendre, mon petit Freddy, fit observer Mlle Amélie. Mais Magali peut très bien y aller aussi, pour une fois, puisque lady Isabel le lui a demandé.

Magali, sans empressement, alla revêtir son costume de flanelle blanche, et, ayant rejoint Freddy, descendit avec lui pour gagner le parc.

Comme ils longeaient la grande terrasse afin de prendre un escalier les conduisant plus directement au tennis, une porte-fenêtre de l'appartement du duc de Staldiff, qui occupait toute cette partie du château, s'ouvrit pour livrer passage à Alari, le chien favori de lord Gérald. Derrière lui apparut le jeune duc, en correcte tenue de tennis... Il eut un imperceptible mouvement d'arrêt en apercevant les deux jeunes gens, puis s'avança vers eux, de l'allure élégante et souple qui lui était particulière.

— Vous voilà en retard, comme moi, Freddy, dit-il tout en saluant Magali. J'ai été retenu par un important courrier, et pendant ce temps mes hôtes m'attendent là-bas... Vous vous joignez aussi à nous, miss Daultey ?

— Lady Isabel me l'avait demandé hier, mylord. Cependant, sans Freddy qui a voulu m'emmener, je ne me serais pas décidée, je crois.

— Pourquoi donc ? dit-il tranquillement, tout en se remettant en marche. Le temps est vraiment beau, un peu frais, fait à souhaiter pour le tennis... Et Freddy ne sera pas privé de sa sœur. Savez-vous, miss Magali, que je le trouve bien peu changé, ce petit Fred ? fit-il en passant affectueusement la main sur les boucles sombres du jeune homme, dont la tête dépassait de très peu son épaule. Je crois le revoir à huit ans, dans le salon de ma cousine de Volberg.

Une ombre descendit sur la physionomie de Magali. Ces jours douloureux de son enfance étaient toujours présents à sa mémoire, elle revoyait, aussi nettement qu'alors, le blanc visage de sa mère, il lui semblait encore sentir ce froid terrible... Et ensuite, ce retour à la vie au milieu d'étrangers, ces jours qui avaient suivi, jours de désolation et d'amère tristesse...

Oui, les paroles du duc de Staldiff venaient d'évoquer tout cela devant elle.

Il en eut probablement conscience, car il changea aussitôt de sujet et se mit à questionner Freddy sur ses études, avec un intérêt qui changeait un peu l'expression altière de sa physionomie.

— Allons, Alari, ici ! dit-il tout à coup en voyant l'épagneul bondir autour de Magali pour quêter des caresses. Il paraît vous avoir en particulière affection, miss Daultey... Peut-être reconnaît-il en vous une presque compatriote.

— Comment cela, mylord ?

— Alarie, ainsi que son nom l'indique, est né au pays de Mireille. Il m'a été donné par un de mes meilleurs amis de France, le marquis d'Oulède, un Provençal fou de sa petite patrie, qui s'était mis dans la tête de me la faire connaître et aimer, et y a fort bien réussi, du reste. Il m'a même appris la langue des félibres. Ceci est une connaissance qui doit être assez rare parmi mes compatriotes, je suppose.

— Je le crois, dit Freddy en souriant. Mais Votre Grâce a reçu le don des langues et cette étude a dû être un jeu pour elle... J'aimerais beaucoup à connaître ce pays de mon père.

— Eh bien ! il faudra y aller, mon cher Fred. Mon ami Oulède vous accueillera avec joie, il vous fera parcourir sa bien-aimée Provence, et vous montrera Arles, sa chère cité.

" Arles, la belle Grecque aux yeux de
[Sarrazine."

Le regard de Freddy se leva vers sa sœur.

— Oui, c'est tout à fait cela ! murmura-t-il.

— Quoi donc, Freddy ? demanda Magali, surprise.

— Je pensais que tu ressemblais à Arles, ma sœur.

— Quelle folie me racontes-tu là, mon pauvre Fred ! dit-elle avec un léger mouvement d'épaules.

— Comment, une folie !... N'est-il pas vrai, mylord, qu'elle a tout à fait le type arlésien ?

— Cela est incontestable, en effet, répondit brièvement le duc.

Ils arrivaient en vue du tennis. On attendait sans doute impatiemment lord Gérald, car il y eut, en le voyant, d'unanimes exclamations satisfaites.

— Mais que vous arrive-t-il, Gérald ? s'écria lady Isabel. Nous allions commencer sans vous...

— Et vous auriez fort bien fait... Je vous prie de m'excuser, myladies. J'avais un courrier pressant à expédier, mais, pensant en avoir fini plus tôt, je n'avais pas envoyé prévenir... Et j'ai rencontré deux

Pure et calmante

POUR les coupures, brûlures, coups de soleil — et grand nombre de maladies de peau. Pour la toilette des bébés. Pure, douce, calmante.



Vaseline
Trade Mark
White or Yellow
Petroleum Jelly

CHESEBROUGH MANUFACTURING CO.
(Consolidated)
1880 Chabot Ave. Montreal

autres retardataires, ajouta-t-il, en désignant Magali et son frère.

— Ah ! Freddy, je suis très contente de vous avoir, dit aimablement lady Isabel en tendant la main au jeune homme. Il est toujours le même, Gérald.

— C'est précisément ce que je disais tout à l'heure à miss Magali, dit lord Gérald en se détournant pour faire signe au domestique d'apporter les raquettes.

— Ces deux jeunes gens sont vraiment d'admirables types, chacun dans leur genre ! murmura lord Dowtill à l'oreille de sa sœur.

— En effet, et quelle distinction innée ! Etes-vous forte au tennis, miss Daultey? demanda amicalement lady Anne en se rapprochant de la jeune fille.

— De première force... de force à se mesurer avec Gérald, ce qui n'est pas peu dire ! s'écria lady Isabel.

— Je crois bien, Gérald est invincible ! dit lord Archibald en frappant sur l'épaule de son ami. Le camp qui le possède est d'avance assuré de la victoire... Si vous pouvez le vaincre, miss Daultey, je vous fais d'avance tous mes compliments.

— Ils sont bien prématurés, mylord, répondit-elle en riant. Je suis certainement loin de l'adresse que me prête lady Isabel.

— Nous allons voir cela, dit le duc en prenant sa raquette des mains du domestique. Archie, mon cher, organisez les camps, s'il vous plaît.

Dès le début de la partie, l'opinion se trouva fixée sur la véracité de l'assertion de lady Isabel : Magali était une joueuse de tennis tout à fait hors ligne. Parmi ces jeunes personnes rompues aux sports, aucune ne l'égalait en souplesse, en merveilleuse adresse, aucune, non plus, n'avait cette grâce tranquille, cette incomparable élégance qu'elle conservait jusque dans les mouvements les plus imprévus déterminés par le renvoi de la balle.

Lord Gérald, placé dans le camp opposé, était cependant un adversaire redoutable. Bientôt, la lutte sembla se circonscrire entre eux. Quelques-uns des joueurs, même, s'étaient arrêtés pour mieux suivre les péripéties de ce match entre ces deux êtres également beaux, souples, élégants, dont les coups superbes soulevaient d'enthousiastes hurrahs.

Magali, tout entière à ce jeu qu'elle aimait, se laissait aller simplement à son entrain naturel, elle se donnait toute au plaisir de lutter contre un partenaire très supérieur aux autres, sans aucune arrière-pensée d'amour-propre, ni désir de victoire.

Mais elle s'aperçut tout à coup que le duc de Stadliff jouait maintenant avec une sorte d'irritation froide, que ses yeux bruns, étincelants d'une colère dédaigneuse semblaient la défier... Et quelque chose s'agita en elle, monta à son cerveau, un peu de l'orgueil si bien combattu se ralluma à l'idée que ce grand seigneur s'irritait de se voir égaler, ne fût-ce que sur ce terrain insignifiant, par une humble lectrice...

Une flamme de fierté jaillit des yeux de Magali qui croisaient ceux de lord Gérald, très sombres. Une seconde, ils parurent se mesurer... D'un geste nerveux, Magali relança la balle. Mais la raquette de son partenaire demeura immobile, la balle alla se perdre très loin, dans la prairie.

— Hurrah !... Voilà un match de premier choix ! s'écrièrent les autres joueurs en se rapprochant. C'est merveilleux, en vérité !

— Vous voilà vaincu, pour la première fois, mon cher Gérald, dit lord Dowtill. Il est vrai que vous n'avez pas riposté, au dernier coup.

Le duc passa lentement un mouchoir sur son front un peu moite.

— En effet, dit-il d'un ton indifférent. Il fallait en finir, nous aurions pu combattre ainsi jusqu'à ce soir, étant égaux en adresse.

— Mais non en force... Vous vous êtes trop fatiguée, Magali, dit lady Isabel en voyant le teint mat de la jeune fille empourpré par la chaleur.

— Oh ! ce ne sera rien ! Mais il est vrai que je me donne toujours avec trop d'ardeur à ce jeu.

— Je reconnais que ma sœur n'avait rien exagéré. Vous jouez, en effet, supérieurement, miss Daultey, dit lord Gérald d'un ton quelque peu contraint.

— Et, cependant, elle accepte si rarement de se joindre à nous, Gérald !

— Vous savez bien que j'ai autre chose à faire, Isabel, répliqua gravement Magali.

— Evidemment, dit le duc d'un ton sec.

Il se détourna pour parler à lady Dowtill, et un peu après tous les joueurs reprirent le chemin du château.

CHAPITRE VII

Le phaéton du duc de Staldiff volait sur la route, entre les champs dépouillés de leurs moissons. Voler était le mot exact, car les chevaux, des bêtes superbes d'élégance et de feu, dévoraient littéralement l'espace sous la conduite impeccable de leur maître.

Près du duc était assise sa sœur, toute rose de cette course rapide, les cheveux un peu ébouriffés sous le petit canotier blanc. Isabel adorait ces promenades à toute vitesse, surtout lorsque son frère conduisait, lord Gérald étant reconnu habile entre tous pour manier à son gré les chevaux fougueux qui avaient ses préférences.

Les bois, les prés avaient défilé rapidement... Maintenant apparaissait une sapinière. Deux silhouettes humaines se montraient sur la lisière... Avant son frère, légèrement myope, Isabel les avait reconnues.

— On dirait vraiment Magali et Freddy !... Ralentissez un peu, voulez-vous, Gérald ?

Les chevaux prirent une allure plus modérée et bientôt s'arrêtèrent à une distance de Magali et de son frère... Isabel eut une exclamation d'inquiétude.

— Qu'avez-vous donc, chère Magali ?

La jeune fille très pâle, les yeux cernés, était assise sur le talus bordant la sapinière. Près d'elle se tenait Freddy tout émotionné.

— Elle a eu peur, expliqua-t-il d'une voix tremblante. J'ai cru qu'elle allait se trouver mal... Maintenant elle va un peu mieux, mais elle ne peut pas encore gagner Hawker-Park.

— Qu'y a-t-il eu ? De quoi a-t-elle eu peur ? demanda lady Isabel en sautant à terre et en s'avançant vers son amie.

— Vous vous informerez plus tard, Isabel, interrompit lord Gérald. Le plus pressé est de ramener miss Magali à Hawker-Park, où on lui donnera un cordial.

Tout en parlant, il était descendu aussi, tandis que le domestique contenait les chevaux.

— Je suis confuse d'être si sotte, aujourd'hui, dit la voix un peu voilée de Magali. Mais je me sens bien mieux maintenant et, vraiment, je pourrais peut-être marcher...

— Vous plaisantez, miss Magali ? dit lord Gérald en s'approchant. Il est vraiment fort heureux que nous ayons eu l'idée de passer par cette route, sans quoi vous auriez eu peut-être longtemps à attendre avant de voir venir un véhicule quelconque... Vous sentez-vous vraiment assez remise pour repartir maintenant ?

— Certes, mylord, les forces me sont déjà revenues, il est bien inutile que nous nous attardions plus longtemps.

Il l'aida à monter en voiture et, lorsque Isabel fut installée près d'elle, il gagna son siège en invitant Freddy à prendre place à ses côtés. Un instant plus tard, l'élégant équipage reprenait sa route, à une allure très modérée, cette fois.

— A quel propos votre sœur a-t-elle eu peur, Freddy, demanda le duc au bout d'un moment.

— Oh ! c'est toute une histoire, mylord !... Ce matin, bien qu'elle fût très fatiguée après une journée de travail et une nuit de veille...

— Eh ! que fait-elle donc ? dit lord Gérald avec surprise.

— Lady Ophelia lui a donné, presque au dernier moment, les programmes de la comédie de demain à illustrer, en exigeant un dessin très fin, très compliqué, extrêmement fatigant. Il lui a fallu travailler cette nuit, je l'ai aidée, mais je ne suis pas si habile qu'elle dans ce genre de travail tout particulier, très délicat. N'étant pas d'une bien vigoureuse santé, cette tâche absorbante l'avait déjà fatiguée lorsque...

— Comment Mlle Nouey ne l'a-t-elle pas empêchée ? interrompit le duc.

— Mlle Amélie est depuis trois jours à Edimbourg et ne revient que ce soir, mylord' Magali n'a pas osé refuser...

— Pourquoi donc ? Elle ne doit rien à lady Ophelia, que je sache, et du moment où celle-ci lui demandait une besogne presque impossible, elle aurait parfaitement pu la refuser.

Freddy ne répondit pas et baissa les yeux pour éviter le regard pénétrant qui se posait sur lui.

— Dites-moi pourquoi, Freddy ? répéta le duc d'un ton impérieux en mettant sa main sur l'épaule du jeune homme.

Freddy rougit un peu, visiblement très embarrassé.

— Mais, mylord, Magali ne sera pas contente que je vous dise cela...

— J'ai le droit de savoir comment sont traités ceux qui habitent sous mon toit... Qu'a dit ma cousine à miss Magali, Freddy ?

— Elle lui a fait entendre qu'elle devait être trop heureuse de pouvoir rendre quelques services, puisqu'elle avait été élevée, qu'elle est encore logée, nourrie et vêtue par charité... Et pourtant elle ne l'oublie pas, ma pauvre Magali, pas plus que moi ! dit-il avec émotion. Nous sommes prêts à nous dévouer de tout notre pouvoir pour ceux qui se sont montrés si généreux à notre égard... Mais il est un peu dur de se l'entendre rappeler de cette façon.

Les sourcils de lord Gérald étaient violemment froncés. Pendant quelques minutes il demeura silencieux...

— Et cette peur, Freddy ? reprit-il enfin.

— Ah ! c'est vrai, mylord, je n'y étais plus... Donc, ce matin, Magali voulut se rendre au-delà de Cunningham ; chez une vieille femme qu'elle visite et panse tous les deux jours. Hier, à cause de son travail, elle avait dû manquer, mais elle tenait

Taches de Rousseur

C'EST LE TEMPS DE VOUS DEBARRASSER DE CES VILAINES TACHES.

Il n'y a plus la moindre raison d'être humilié par vos taches de rousseur, car nous vous garantissons que l'Othine double force enlève ces vilaines taches.

Procurez-vous une once d'Othine chez votre pharmacien et faites-en une légère application soir et matin, et bientôt vous verrez, même les taches les plus accentuées, commencer à disparaître, alors que les taches légères seront complètement disparues. Il est très rare qu'il faille employer plus d'une once pour nettoyer complètement la peau et obtenir un beau teint parfaitement clair.

Soyez certain de demander l'Othine double force, car elle est vendue avec la garantie que l'argent sera remboursé si elle ne réussit pas à enlever les taches de rousseur.

absolument à s'y rendre aujourd'hui, la pauvre femme devant l'attendre avec impatience.

Je l'y accompagne, elle donne ses soins à sa protégée, et nous revenons en prenant un raccourci très ombragé, un fort joli chemin entre des carrières abandonnées.

Tout à coup, nous entendons des cris... des cris de colère, des hurlements de douleur. Cela venait d'une espèce de cabane adossée à un quartier de roche.

— On croirait qu'on bat quelqu'un... des enfants peut-être, dit Magali. Ce sont des voix jeunes... Freddy, il faut y aller voir !

— Mais tu ne sais pas qui habite là, Magali, m'écriai-je. Laisse-moi y aller d'abord.

Sans m'écouter, elle s'élança vers la cabane et je la rejoignis. J'ouvris la porte... et nous vîmes une grande et forte femme, un vrai colosse, qui battait à tour de bras un jeune homme de mon âge et une pauvre petite fille rachitique, tout échevelée.

En nous apercevant, la mégère demeura un moment saisie, puis elle s'avança obséquieuse, en demandant ce que nous désirions. Ses deux victimes s'étaient promptement glissées hors du logis... Alors Magali se mit à faire des reproches à cette femme, de ces reproches si fermes et si doux cependant qu'ils attendriraient un tigre. En tout cas, ils ne semblaient pas trop fâcher la vilaine femme. Elle se mit à nous raconter, d'une voix quelque peu avinée, qu'elle et ses deux enfants mouraient de faim, que son fils, n'ayant pas de santé, ne pouvait trouver à se placer depuis le jour où il avait été chassé d'Hawker-Park...

— Il a été employé chez moi ? interrompit le duc.

— Oui, il était autrefois groom de Votre Grâce, je me le rappelle fort bien, et il fut chassé après...

— Oui, je sais, dit lord Gérald d'un ton bref.

Sa main eut un mouvement si nerveux que l'attelage, surpris, se cabra.

— Maintenez vos chevaux, Gérald ! s'écria lady Isabel. Magali est très impressionnable, aujourd'hui.

Il rallentit l'allure de l'équipage, tout en disant :

— Continuez, Freddy.

— Donc, cette femme disait qu'ils étaient dans la misère, qu'ils n'avaient plus un morceau de pain... Et elle se mit à défiler un chapelet d'injures contre les riches, à crier des blasphèmes si affreux que Magali en était toute pâle... Et, tout à coup, prise d'une sorte de crise d'alcoolisme, elle leva une chaise sur ma sœur. Je n'eus que le temps de la détourner, et nous sortîmes bien vite, craignant d'être poursuivis.

Mais non, il n'en fut heureusement rien... A un tournant du chemin, nous trouvâmes Jem et sa sœur, qui nous accablèrent de remerciements et nous supplièrent de les enlever à l'enfer que leur faisait leur mère... Oh ! mylord, quelle vie que celle de ces malheureux ! C'était navrant de les entendre !... Magali a promis de parler pour eux à la duchesse, à lady Isabel, elle doit retourner les voir à un endroit convenu, pour ne pas exciter la fureur de la mère... Mais toutes ces émotions, jointes à sa précédente fatigue, ont occasionné cette sorte de faiblesse qui m'a beaucoup effrayé, tout seuls que nous étions sur cette route peu fréquentée.

La voiture roulait maintenant à travers le parc ; le duc, silencieux, semblait absorbé par l'examen des taillis épais qui bordaient les allées... Le château apparut bientôt, et, quelques minutes plus tard, le phaéton s'arrêtait devant le grand perron.

Le duc et Freddy sautèrent à terre. Mais quelqu'un les avait devancés pour aider les deux jeunes filles... Le secrétaire, qui flânait par là, était accouru, et ce fut sa main qui s'offrit à Magali.

Celle-ci eut un imperceptible mouvement de recul, puis, y posant à peine la sienne, elle se laissa légèrement glisser à terre... M. Roswell rendit le même service à lady Isabel, qui le remercia d'un petit ton assez sec, très peu habituel à l'aimable jeune fille.

— Donnez-moi le bras, Magali, dit-elle affectueusement à son amie. Vous sentez-vous mieux, maintenant ?

— Oh ! presque bien, Isabel ! Avec un peu de repos, il n'y paraîtra plus.

— Oui, avec du repos..., par conséquent pas de programmes à peindre, dit lord Gérald qui gravissait le perron derrière elles.

Magali se détourna vivement.

— Est-ce ce bavard de Freddy qui a raconté cela ?... J'en ai un certain nombre à faire encore, mais je pense avoir tout fini avant ce soir comme le voulait lady Ophelia.

— Et moi, je m'y oppose formellement. Les programmes demeureront inachevés, cela apprendra à lady Ophelia à s'y prendre d'avance et à ne pas charger son prochain de tâches impossibles.

L'accent péremptoire du jeune homme n'invitait pas à la réplique. Cependant, Magali murmura d'un ton perplexe :

— Mais, mylord, que dira lady Ophelia ! Il faut absolument que je...

— Elle ne dira rien, rassurez-vous. Je m'expliquerai de cela avec elle... Ah ! voici lord Lowetead !

Tout en parlant, ils étaient entrés dans le hall. En contemplation devant une merveilleuse armure du seizième siècle se tenait un grand et maigre vieillard dont les cheveux très blancs, très abondants, encadraient un long visage parcheminé. A l'exclamation du duc, il tourna vers les arrivants des yeux un peu voilés sous les paupières retombantes.

— Bonjour, mon cher lord, dit-il en tendant la main au jeune homme. J'admirais les merveilles de ce hall, bien connues pourtant, mais toujours nouvelles à mes yeux.

Il s'interrompit pour saluer lady Isabel, et jeta un coup d'œil surpris sur Magali.

— C'est vrai, mylord, vous ne connaissez pas encore mon amie, Magali Daultey, dit Isabel. Magali, lord Frederick Lowetead.

Le vieillard eut un bref tressaillement, ses paupières se soulevèrent un peu...

— Daultey ?... C'est un nom d'allure française, surtout de la manière dont vous le prononcez, mylady, dit-il tout en saluant Magali avec quelque raideur.

— En effet, Magali est Française par son père, mais Anglaise par sa mère... Et voici son frère Freddy, ajouta-t-elle en voyant apparaître le jeune homme qui suivait M. Roswell.

Cette fois, les paupières du vieillard se levèrent complètement, ses yeux d'un bleu sombre, très découverts, enveloppèrent d'un regard singulier le beau visage de Freddy...

— Oui, voilà Freddy Daultey, dit amicalement le duc en posant la main sur l'épaule du jeune homme. Lui aussi, comme sa sœur, n'a rien de bien anglais dans l'extérieur, n'est-ce pas, mylord ?

— Non, évidemment, répondit lord Lowetead d'un ton indifférent.

Ses paupières étaient de nouveau retombées, sa physionomie avait repris la rigidité qui lui était habituelle.

— Allez vite vous reposer, Magali chérie,

(*Suite à la page 64*)

LA ROUTE A DOUBLE-VOIE

Montréal-Toronto

TOUS LES JOURS — "DU SERVICE"

Départ de Montréal	(International Limited)	10.00 a.m.	Arrivée à Toronto	5.40 p.m.
" " "	- - -	7.30 p.m.	" " "	6.00 a.m.
" " "	- - -	9.30 p.m.	" " "	6.20 a.m.
" " "	- - -	11.00 p.m.	" " "	7.30 a.m.

(HEURE SOLAIRE)

CANADIAN NATIONAL RAILWAYS

Equipement moderne supérieur sur tous les trains. Service insurpassé de wagons-buffet.
Wagon-Observatoire-Lit-Bibliothèque et Wagon-Salon sur le Train quittant Montréal à 10 a.m.
Wagons-Lits réguliers sur le train de 7.30 p.m.
Compartiment pour Clubs, Salon et Wagons-Lits réguliers sur les trains quittant Montréal à 9.30 p.m. et à 11.00 p.m.
Pour réserver ses billets et pour tous renseignements, s'adresser au guichet, 230, rue Saint-Jacques. Main 3620.

" Le Chemin de Fer National du Canada donne un excellent service."

Les Amis de La Revue Moderne

(*Sui de la page 15*)

demandée, croyant, par là, non pas rendre un service, mais accepter une marque de délicatesse qui m'honore.

Veuillez me croire, Madame,

Votre tout dévoué,

THS.-LS. BERGERON.

Montréal, le 23 juin, 1923

Chère Madame Huguenin,

En réponse à votre lettre du 23 courant, je suis heureux de me rendre à votre demande et soyez bien persuadée que j'apprécie l'excellent travail que vous faites dans votre revue et vous en félicite chaudement.

Je suis très intéressé au progrès de votre publication et je suis flatté de l'honneur que vous voulez bien me faire en publiant ma photographie et surtout en me plaçant devant vos lecteurs comme un ami de votre revue.

Avec l'expression sincère de mes hommages respectueux, je demeure,

Bien à vous,

J. A. PAULHUS.

Trois-Rivières, 23 juin, 1923

Chère Madame,

Sous pli je vous transmets la photo demandée, vous remercie et vous souhaite plein succès.

Votre bien dévoué,

DOCTEUR L. P. NORMAND.

Ottawa, le 30 juin, 1923

Madame,

Je suis vraiment peiné qu'une absence forcée m'a mis si en retard pour répondre à votre bonne lettre du 23 juin.

Je prends la liberté de vous dire en même temps que je pars pour aller représenter sur le train d'exposition le Ministre de l'Agriculture Fédérale, et pour donner quelques conférences sur le Canada Agricole.

Je serais heureux de profiter de cette situation pour être utile, à l'occasion, à la bonne œuvre que vous poursuivez. Je devrai être absent, pendant quatre ou cinq mois.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

GEORGES BOUCHARD,

Député de Kamouraska.

Québec, le 5 juillet, 1923

Madame,

Le premier ministre me charge d'accuser réception de votre lettre du 23 juin, et de vous dire qu'il s'intéresse vivement à l'œuvre que vous ambitionnez d'accomplir en publiant "La Revue Moderne."

C'est avec plaisir qu'il se rend à votre demande, et il désire que ses meilleux vœux vous soient transmis pour le succès de votre Revue.

Votre bien dévoué,

R. A. BENOIT,

Secrétaire particulier.

Montréal, 26 juin, 1923

Madame,

Je ne puis me résigner à croire, même après avoir pris le temps d'y penser, que la publication de ma photographie dans la "Revue Moderne" vous aidera en quoi que ce soit. Ce serait une fatuité que je ne puis me permettre. Tout de même, je vous l'envoie avec autorisation de la publier, parce que vous me la demandez comme ami et protecteur de votre très excellente Revue. Si, à l'inverse de l'impression que j'en ai, il en résulte quelque profit pour votre œuvre, j'en serai particulièrement heureux.

Veuillez recevoir, Madame, mes respectueuses salutations.

J. B. ARCHAMBAULT.

Pointe au Pic, 30 juin, 1923

Madame,

Je me fais un devoir en outre du plaisir, d'accéder à votre demande ; ou dirai-je plutôt d'accepter l'honneur que vous m'offrez si gracieusement. Je serai des plus heureux si je puis contribuer, même de la plus petite part, au succès de la bonne cause pour laquelle vous travaillez avec tant de dévouement et de patriotisme. Je suis fier de l'occasion qui me permet de vous exprimer mon admiration pour votre belle œuvre.

Détail, qui vous intéressera peut-être, la photographie, de grandeur, fut prise par le regretté Charles Gill lors d'un de ses voyages sur "mon bateau", au Cap Trinité, qu'il désirait pour copies en couleur.

Permettez de vous dire, Madame que bien avant la Revue, vous n'étiez pas une inconnue chez nous, puisque mon épouse se dit une amie des jeunes années qui garde toujours des vous un affectueux souvenir et une grande estime.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mes respects.

WILFRID GAGNE, Capt.

Steamer Cap Diamant, Canada S.S. L. L., Québec.

Québec, le 23 juin, 1923

Madame,

J'ai votre lettre et je vous envoie, sous pli séparé, une de mes photographies, suivant le désir que vous avez exprimé.

Je profite de l'occasion pour vous féliciter sur l'utilité et la belle tenue de votre revue, que je lis avec attention chaque fois qu'elle m'arrive.

Votre bien dévoué,

J. A. D. CARON.

Restigouche, 27 juin, 1923

Madame,

Votre lettre du 23 est reçue, et tel que demandé, je vous inclus copie une de mes photographies.

Je ne crois pas que ceci puisse vous aider beaucoup pour le succès de votre entreprise, cependant, si ce peut vous être utile en quelque chose, cela me fera certainement plaisir.

Soyez assurée, Madame, de l'assurance de ma plus haute considération.

Votre bien dévoué,

D. CHAMPOUX

Pierreville, 1er juillet, 1923.

Madame,

Votre lettre du 23 juin m'a rappelé de vieux souvenirs, vieux de plus de vingt ans, lorsque jeune étudiant, je me permettais de caresser les muses et que j'étais admis avec bienveillance dans le Royaume des Dames. C'était alors le bon temps, riche d'illusions et d'espérances ! Pourquoi est-il déjà si loin ?

Je n'aurais qu'une raison pour ne pas vous accorder l'autorisation que vous demandez. C'en est une toute personnelle que vous avez déjà dévinée sans doute, et je pense qu'il vaut mieux apprécier l'amabilité de votre démarche, quand même ma modestie devrait en souffrir.

Veuillez croire, Madame, à la sincérité des vœux que je fais pour le succès de votre Revue et accepter l'hommage de mes sentiments distingués.

AIME BOUCHER.

AVIS

Avant de payer votre abonnement à "La Revue Moderne" à un de nos représentants, assurez-vous qu'il est porteur du certificat reproduit ci-dessous, assurez-vous aussi que la date imprimée sur le certificat n'est pas expirée et que le prix de l'abonnement est imprimé au verso.

Ceci certifie que M.....dont la signature apparaît ci-après.....est autorisé à solliciter et percevoir des abonnements à "La Revue Moderne" jusqu'au..... et aux prix ci-bas mentionnés, SANS AUCUN CHANGEMENT. Non valable après cette date.

Madeleine G. Huguenin

Directrice

CANADA:		ETRANGER:	
Un an	**$3.00**	**Un an**	**$4.00**
Deux ans	**5.00**	**Deux ans**	**7.00**

MAGALI

(*Suite de la page 62*)

dit lady Isabel. Freddy, nous vous recommandons de veiller à ce qu'elle ne travaille pas trop aujourd'hui.

— Vous entendez, Fred, vous voilà investi de cette difficile fonction, ajouta lord Gérald en souriant. Vous nous ferez un rapport... et nous espérons n'avoir pas de reproches à adresser, dit-il en s'inclinant pour prendre congé de Magali.

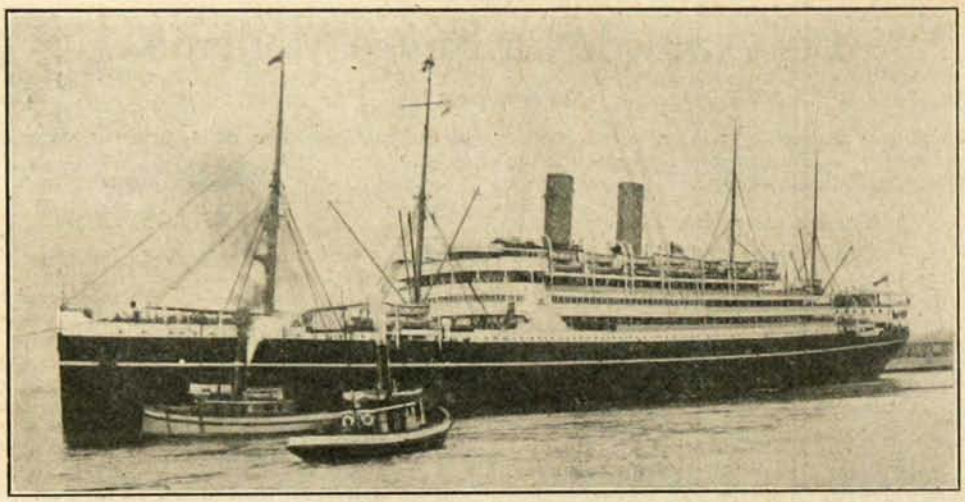
Il s'éloigna avec sa sœur et lord Lowetead, tandis que Magali, au bras de son frère, se dirigeait vers l'appartement de Mlle Amélie.

Roswell demeura seul dans le hall. Ses yeux gris, aux lueurs un peu phosphorescentes, avaient enveloppé tout à l'heure lord Lowetead, ils avaient suivi Magali et Freddy jusqu'à ce qu'ils eussent disparu à l'extrémité du hall... Maintenant le secrétaire, appuyé à la muraille, réfléchissait profondément, et son froid visage s'éclairait d'une lueur satisfaite.

— J'ai de quoi combiner là un coup superbe, murmura-t-il. La fortune n'est pas tout entière en majorat, une partie reste aliénable. Il faudrait que ce soit sa dot... Et si belle, avec cela ! Roswell, mon ami, il s'agit de bien manœuvrer, car jamais vous n'avez eu telle occasion de faire un mariage superbe et de vous venger, du même coup, de l'orgueilleuse qui vous a si bien repoussé, autrefois... Ah ! ah ! lord Lowetead, vous ne vous doutez pas que j'ai deviné ce qui se passait en vous, tout à l'heure, et que ce Roswell que vous avez à peine effleuré d'un regard possède certains papiers qu'il vous serait peut-être désagréable de connaître !

Et, se frottant les mains, il regagna la pièce où il travaillait une partie de la journée, près du cabinet de travail du duc de Staldiff.

Lord Gérald, lui, s'était dirigé vers la galerie des fêtes où venaient se réunir, pour la répétition, les comédiens amateurs. Lady Ophelia allait et venait, veillant à tout, sans rien perdre de son calme olympien.



L'"Empress of Scotland", 25,000 tonnes, de la flotte du Pacifique Canadien, est le plus large et l'un des plus luxueux paquebots assignés au service Québec-Cherbourg, Southampton et Hambourg. En liaison avec les "Empress of Britain" et "France", il maintient un service d'environ 6½ jours entre les deux continents, ce qui en soit est le plus rapide. Mme Nellie Melba, célèbre cantatrice d'une renommée mondiale, a retenu une suite à bord du "Scotland" quittant Southampton le 19 septembre courant et arrivant à Québec le 28 septembre suivant.

— Eh bien ! Isabel ne vient pas, Gérald ? Nous n'attendons plus qu'elle.

— Elle est allée changer de toilette, répondit le duc en s'approchant d'une petite table où étaient déposés les programmes.

Il en prit un, l'examina avec attention...

— Ce sont des chefs-d'œuvre, n'est-ce pas ? dit lady Dowtill. Cette miss Daultey a tous les talents, en verité !

— Oui, ces peintures sont ravissantes... Mais l'auteur de ces petites merveilles a été soumis à un travail au-dessus de ses forces, et, de ce fait, vos programmes demeureront inachevés, Ophelia.

La jeune fille, occupée à redresser devant une glace une onde un peu aplatie de sa coiffure, se détourna vivement.

— Inachevés ?... Par exemple, quelle plaisanterie Gérald ! Magali peut très facilement me les donner tous ce soir, j'ai compté le temps qu'il lui fallait...

— Eh bien ! vous avez mal compté, dit-il tranquillement. Il fallait vous y prendre plus tôt pour demander ce service à la complaisance de miss Daultey... je ne dis pas l'exiger, naturellement. Mais maintenant, il faut vous résigner à n'avoir qu'un peu plus de la moitié de ces charmants programmes.

(*A suivre*)

Table Alphabétique des Annonces

B

Banque de la Cité et du District de Montréal ... 4
Banque de Montréal ... 1
Banque Royale du Canada, La ... 56
Beauchamp, Dr Arthur ... 33
Borden Company Limited, The ... 40
Bovril, Limited ... 47

C

Cie des Cours par Correspondance ... 23
Cahill, M. F. ... 28
Carrière & Sénécal ... 30
Chase, Dr ... 36
Chase & Sanborn ... 48
Chemin de Fer National du Canada ... 57
Chesebrough Mf'g Co., Ltd. ... 59
Cie des Frais Funéraires ... 46
Cie Générale Transatlantique ... 1
Clark Limited, W. ... 48
Cooper Co. ... 29

D

Déom Frère, La Librairie ... 3 et 55
Dominion Corset Co. ... 58
Dussault, Limitée, Thomas ... 44

E

Ecole de Musique de Montréal ... 56

F

Fortier, Limitée, Joseph ... 33

G

Gernaey, Ed. ... 26
Gillett Co., Ltd., E. W. ... 47
Granger Frères, Limitée ... 1

H

Hervay Chemical Co., The ... 43
Hopkins & Son, Ferd. T. ... 34 et 41
Horlick's Malted Milk ... 47
Hurtubise & Saint-Cyr ... 33

I

Institut Laroche ... 54

J

Jaeger Co. Ltd., The ... 37

K

Kerhulu & Odiau, Limitée ... 42

L

L'Aiglon, Limitée ... 38
Lamontagne, Limitée ... 45
Lemieux, Dr Henri ... 44

M

McLaren, W. D. ... 2
Morency Frères, Limitée ... 24

O

Oriental Drug Co. ... 23
Othine Laboratories ... 60

P

Pacifique Canadien, Le ... P. 3 Couverture
Parfumerie J. Jutras ... P. 2 Couverture
Pear's, Le Savon ... 32
Lydia E. Pinkham Medecine ... 39
Prévost, Dr Albert ... 3 et 31
Produits Riga, Limitée, Les ... 33

R

Rivet, Dr A. N. ... 37

S

Service Provincial d'Hygiène ... P. 4 Couverture
Société d'Administration Générale, La ... 25
Société des Produits Persans ... 46

V

Vennat, Raoul ... 27

W

Waterman Co., L. E. ... 55